A. PHILIPPOT, O.M.I.

UNE PAGE D'HISTOIRE

DES MISSIONS ARCTIQUES

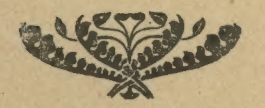
Le Frère

Alexis REYNARD

O. M. I.

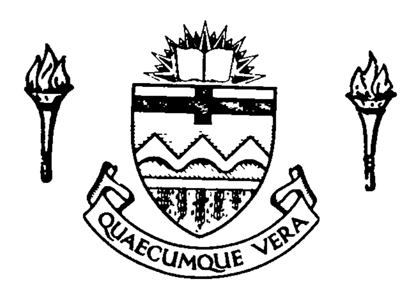
(1828-1875)

Premier " Apôtre Inconnu "
du Grand Nord Canadien



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS
LABLACHÈRE (ARDÈCHE)

1931


QUAECUMQUE VERA

186

ALEXIS REYNARD, O. M. I.



LE FRÈRE ALEXIS
pendant son noviciat

A. PHILIPPOT, O.M.I.

UNE PAGE D'HISTOIRE
DES MISSIONS ARCTIQUES

Le Frère
Alexis REYNARD
O. M. I.
(1828-1875)

Premier " Apôtre Inconnu "
du Grand Nord Canadien



Notre-Dame de Bon-Secours
Lablachère (Ardèche)

1931

Permission des Supérieurs

† Aug. Dontenwill, O. M. I.
Arch. Ptolemaid.
Sup. Gén.

Nihil obstat

Die 2ᵃ Februarii 1931
Em. Ménard
can. censor deputatus.

Imprimatur

Vivarii, die 2ᵃ Februarii 1931
L. Caussin, *sp. del.*

INTRODUCTION

> Ce Frère était un Saint dont je demande qu'on écrive la vie[1].
> Mgr Faraud.

Celui dont nous présentons la biographie n'est pas un inconnu : le T. R. P. Fabre, deuxième Supérieur Général des Oblats, Nos Seigneurs Taché, Grandin, Faraud, Grouard, les Révérends Pères Morice, Jonquet et Duchaussois, ont parlé de lui dans leurs écrits[2]. *Cependant le désir exprimé par le premier Evêque d'Athabaska-Mackenzie, il y a plus de cinquante-cinq ans, n'a pas encore été réalisé.*

De cet excellent Frère, en effet, on n'a guère raconté, jusqu'à présent, que la mort si tragique : et même ne l'a-t-on fait que d'après les premières données, incomplètes et quelque peu fautives. Ayant eu la bonne fortune de pouvoir consulter diverses archives, soit à Rome, soit au Canada, et d'être mis en rapports avec plusieurs parentes du Fr. Alexis, nous croyons posséder une foule de renseignements que l'on ignorait. Nous voudrions, en les utilisant, faire connaître une vie qui nous a parue admirable depuis le commencement jusqu'à la fin, et répondre ainsi à de nouveaux et vifs désirs.

---

1. Lettre de Mgr Faraud à Mgr Taché, 5 septembre 1875. Archives de l'Archevêché de St-Boniface.

2. T. R. P. Fabre, O.M.I., sup. gén., dans *Notices Nécrologiques des Missionnaires Oblats de M. I.*, t. III, p. 277-280.

Mgr Taché, O. M. I., Vingt Années de Missions, dans *Missions des Oblats, de M. I.*, t. 5, *passim*.

Mgr Grandin, O.M.I., dans *Missions des Oblats*, t. 89, sous le titre « *Le Fr. Alexis est-il un Martyr ?* »

Mgr Faraud, O.M.I., dans *Missions Catholiques*, t. 8, (1876), p. 285.

Mgr Grouard, O.M.I., *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat*, p. 163-165 et *passim*.

R. P. Morice, O. M. I., *Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien*, t. II, p. 379-382.

R. P. Jonquet, O. M. I., *Vie de Mgr Grandin*, p. 278-280.

R. P. Duchaussois, O. M. I., *Aux Glaces Polaires*, p. 174-175.

R. P. Duchaussois, O. M. I., *Apôtres Inconnus*, p. 248-251.

Nous tenons à remercier ici tous ceux qui nous ont guidé dans nos recherches, ou nous les ont rendues possibles, notamment :

Le Révérendissime Supérieur Général des Oblats, Mgr Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs ;

Sa Grâce, Mgr l'Archevêque de St-Boniface (Manitoba) ;

Les Supérieurs Oblats de l'Alberta et du Manitoba (Canada) ;

Les Sœurs Grises de plusieurs communautés ;

Diverses parentes du Frère Alexis, entre autres Mme Chabaud, sa petite cousine, et Mme Fabre, sa cousine germaine ;

Enfin Messieurs les Curés de Gagnières, de Castillon (Foussignargues) et de Courry.

Nous serions heureux, si notre récit pouvait encourager, dans leur humble mais précieux dévouement, ceux que Dieu a placés au rang des simples Frères ; allumer au cœur de quelques jeunes gens la noble flamme de l'Apostolat ; édifier enfin tous ceux qui, au milieu du monde, ayant le désir de servir Dieu parfaitement, cherchent des modèles à imiter.

NOTRE-DAME DE BON-SECOURS,
LE 17 JANVIER 1931,

jour anniversaire de l'Apparition de la T. S. Vierge, à Pontmain.



S. G. Mgr BREYNAT
Vic. Apost. du Mackensie

ERRATA

Page	Ligne	Au lieu de	Lisez
13	8	appelée de Castillon	appelée Castillon.
17	23	manquer le messe	manquer la messe
21	3	y avait établi	y avaient établi
29	19	On passait à Bytown	On passait au sud de Bytown
41	6	à un mille, soit	à un mille environ, soit
42	21	au lieu appelée	au lieu appelé
59	34	(deux milles)	(près de deux milles)
82	19	depuis plusieur	depuis plusieurs
82	22	leurs sentimente	leurs sentiments
84	34	40 milles (60 km)	40 milles (64 km)
85	31	(60 km)	(64 km)
98	4	Il avait commençait	Il avait commencé
98 note 2, l. 2		(Mars 1931)	(7 mars 1931)
101	28	Tout couché	Tout couchés
102	23	le Fr. Petitot	le P. Petitot
102	27	d'uned emi journée	d'une demi journée
103	1	bourasques	bourrasques
109	30	Lecourrier	Le courrier
118	30	apparitions d'esprit	apparitions d'esprits
128	3	Ou redoute	On redoute
138	35	Natavité	Nativité
169-170		de Cie de la	de la Compagnie de la
177	2	qu tre	quatre

DÉCLARATION

Pour nous conformer aux décrets d'Urbain VIII, nous déclarons que s'il nous arrive de donner parfois le titre de *Saint* ou de *Martyr* au Frère Alexis Reynard ou à quelque autre personnage, nous n'avons en cela nullement dessein de prévenir le jugement du Souverain Pontife, auquel nous soumettons entièrement notre personne et nos écrits.

A. Philippot, O. M. I.

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE ET JEUNESSE DU FRÈRE ALEXIS

(1828-1849)

Courry et le « mas » de Crouzet. — Les familles Reynard et Dugas. — Castillon. — Naissance d'Alexis. — Ses frères et ses sœurs. — Ecole et première communion. — Sa piété et sa mortification. — Ses désirs d'être prêtre. — La mort de son père. — Son admission chez les Oblats.

Sur les confins de l'Ardèche et du Gard, entre Alès et Largentière, se trouve la paroisse de Courry. Elle appartient, depuis 1823, au diocèse de Nîmes ; elle avait fait partie, auparavant, du diocèse de Viviers [1], et un lien continua toujours de l'y rattacher, nous voulons dire : la basilique de Notre-Dame de Bon-Secours, où les habitants de cette partie du Gard n'ont pas cessé de se rendre fréquemment en pèlerinage.

Aussi bien, Courry se trouve à l'extrêmité sud du grand plateau rocailleux sur lequel la Reine du Ciel a choisi l'emplacement de sa chapelle ; et, malgré les vingt et quelques kilomètres qui les séparent, on voit fort bien, de Courry, le Sanctuaire de Notre-Dame, avec sa tour carrée surmontée de sa blanche statue.

Comme la basilique ardéchoise, l'église de Courry porte aussi le titre de Notre-Dame. C'est un assez curieux monument à deux nefs, bâti comme un château-fort, au bord d'un précipice.

A trois kilomètres de là, vers l'ouest, un col, où quelques maisons forment le petit hameau de la *Pierre-Morte*, nous ouvre un magnifique panorama. Au premier plan, à cinquante mètres environ au-dessous de nous, voici le *mas* ou ferme du

1. Des prêtres très compétents de l'Ardèche nous l'ont affirmé, sans pouvoir, faute de documents sous la main, nous préciser les dates.

LA FAMILLE REYNARD

Jean Reynard marié avec Anne Rivière

1. **Jean-Joseph-Victor marié avec Anne Polge**
   - Anne Emilie
   - Virginie
   - Lucie
   - Zoé
   - **Joseph VICTOR 1821-1888 marié (1857) avec Véronique Rédarès**
     - Véronique
     - 1861. ARTÉMIA (Mme Chabaud)
     - Aglaé
     - Désirée
     - Zoé

2. **Alexis-Joseph 1796-1847 marié en 1825 avec Victoire Dugas 1798-1873**
   1. 1826. Rose Victoire † 1829
   2. 1827. Marie Thérèse † 1828
   3. **1828. ALEXIS † 1875** (Le Frère Oblat)
   4. 1829. Colombe mariée avec Jean Devillers — 22 ou 24 enfants

   Jusqu'ici les baptêmes ont eu lieu à Courry.

   5. 1832. Adolphe marié avec Paule Thibon
      - Jules
      - Delphine
   6. 1835. Auguste marié avec Emilie Bouet
      - Auguste
      - Ayma
      - 1881. Elise (Mme Fournier)
      - Gabrielle
   7. 1838. Jules marié avec (une arlésienne)
      - Jules
      - Adolphe (à Buenos-Ayres)
   8. 1839. Ferdinand † 1839 (Filleul d'Alexis)
   9. 1842. Damien † vers 1860 ou 62 à Arles.

3. **Denis marié avec Jeanne Mathieu (la marraine d'Alexis)**
   - Alexis baptisé à Courry le 4 Janvier 1830
   - Achille, marié avec Rosa Martin

4. Victor
5. Thérèse
6. Jeanne
7. Geneviève
8. Lucie Brigitte
9. Marie

LA FAMILLE DUGAS

JACQUES avec Elisabeth Roussel

- **Antoine 1765-1846 marié 22 Octobre 1795 avec Rose Poloe**
  - **Antoine 1796-1857 avec Françoise Boissin**
    - **Antoine 1826-1885**
    - **Lucien**
    - **Alexis**
    - **Clémentine**
    - **Angèle**
    - **Marguerite**
    - **Céline Léonie née en 1848 mariée en 1870 avec Jules FABRE** — 11 enfants
  - **VICTOIRE, née le 10 mai 1798 mère du Frère Alexis**
  - **Jacques 1800**
  - **Louis Auguste 1804-1848**
- **Louis 1773 marié en 1796 avec Anne Bouzige**

JEAN BAPTISTE avec Elisabeth Dalverny

- **Jean né vers 1793 marié avec Rose Domergue**
- **Jeanne 1773-1848**

N. B. — Je n'ai pas poursuivi mes recherches assez loin pour trouver la parenté exacte qui doit exister entre les deux Dugas de la première colonne, Jacques et Jean.

Crouzet, et les autres *mas* dispersés çà et là du hameau de la Bourguette ; beaucoup plus bas, une vallée étroite où serpente la petite rivière qui donne son nom à toute la région, la *Ganière* (ou Gagnières), et, au fond de la vallée, à rive gauche, les hameaux très rapprochés les uns des autres, qui se nomment : les Hauts-Fourneaux, les Plaines, les Salles, la Rivière [1] ; plus loin, au sud, à l'ouest, au nord, un vaste amphithéâtre de montagnes : de tous côtés, des hameaux et des villages.

***

Le *mas* de Crouzet était la maison de la famille Reynard [2]. C'est là que naquit, grandit et demeura jusqu'à l'âge de 21 ans, celui dont nous allons raconter la vie. Les champs qui l'entourent, plantés de vignes, d'oliviers et de mûriers, sont ceux qu'il cultiva. Toute la belle et grande nature que nous pouvons admirer lui parlait au cœur et lui révélait les adorables perfections de Dieu.

Deux, des neuf enfants de Jean Reynard et Anne Rivière, habitaient là, au début du XIXᵉ siècle. C'étaient :

Alexis-Joseph, le père de notre Alexis, et

Jean-Joseph-Victor, son aîné, marié avec Anne Polge et père de cinq enfants, dont le dernier, Joseph-Victor, né en 1821, devait être l'intime ami de notre Frère. Joseph-Victor n'avait que onze mois quand son père mourut (décembre 1821). On devine la part que son oncle, Alexis-Joseph, dut prendre aux affaires de la famille ainsi privée de son chef. Devenu grand, Joseph-Victor rendra les mêmes services à la veuve et aux petits-enfants de son bienfaiteur.

Alexis-Joseph Reynard était né le 16 brumaire, an V, de l'ère

---

1. Aujourd'hui les Salles et la Rivière, qui se joignent, forment le chef-lieu de la commune de Gagnières.

2. L'orthographe officielle de ce nom est celle que nous adoptons ici Autrefois chacun l'écrivait à sa façon ; et, dans les registres anciens on lit : Rainard, Renard, Reynard, Reinard, *Raynard*. C'est cette dernière orthographe que garda toujours notre Frère ; aussi a-t-elle été adoptée par Mgr Faraud, Mgr Taché, Mgr Clut, Mgr Grouard, etc.



Le " MAS "
de
CROUZET
et
l'Eglise
de
COURRY







L'ÉGLISE
de
CASTILLON
au
Hameau
de
FOUSSIGNARGUES





républicaine, c'est-à-dire le 6 novembre de l'an de grâce 1796. Ce n'était pas seulement un chrétien fidèle à ses devoirs religieux, mais encore un homme d'une dévotion tendre et ardente.

Il avait épousé, le 27 octobre 1825, Victoire Dugas[1], qui appartenait à l'une des plus importantes familles de la région. On connaissait surtout, alors, Jean Dugas, qui faisait partie du conseil municipal de Courry, avec le titre d'adjoint pour la partie de la commune appelée de Castillon. Ce Castillon, que l'on a successivement nommé Castillon-de-Courry et Castillon-de-Gagnières, était un ancien château-fort, poste d'observation militaire plutôt que demeure seigneuriale, qui sans doute avait eu ses jours de gloire. Toute la contrée environnante avait été sous sa juridiction, du moins au civil, car au spirituel elle relevait de Courry. La Révolution lui avait enlevé tous ses droits ; mais ce Jean Dugas qui s'en était fait nommer adjoint, était en train de les lui faire rendre. Il avait même déjà si bien travaillé, à l'époque où en est notre récit, de concert avec deux ou trois autres personnages du pays, que Castillon était redevenu commune dès 1808, et allait obtenir le titre de paroisse en 1830, comprenant le mas de Crouzet dans sa circonscription.

*
* *

Comme son père, Alexis-Joseph Reynard eut neuf enfants, dont voici les noms, par ordre de naissance : Rose-Victoire, Marie-Thérèse, Alexis, Colombe, Adolphe, Auguste, Jules, Ferdinand et Damien.

Alexis avait donc été précédé par deux petites sœurs, mais qui ne devaient que passer sur la terre. La seconde, Marie-Thérèse. était déjà morte, trois semaines avant la naissance de son frère ; la première allait mourir huit mois plus tard.

---

1. Elle était née le 21 floréal, an VI (10 mai 1798), au hameau de la Rivière. Nommons ici une de ses nièces, cousine de notre Frère, Léonie Dugas, devenue Mme Fabre, à qui nous devons de précieux détails sur l'enfance d'Alexis. Agée aujourd'hui de 82 ans, Mme Fabre garde une fraîcheur de mémoire étonnante, et elle a bien voulu, par l'intermédiaire de M. le Curé de Gagnières, nous redire ce qu'elle avait entendu tant de fois raconter par sa mère.

Alexis, le premier des garçons, naquit le 26 septembre 1828[1], « sur les huit heures du matin », dit le registre paroissial. Le jour même, il fut baptisé dans l'église de Courry.

Le 11 avril 1829, mourait sa sœur aînée, Rose-Victoire. A sa place le bon Dieu envoyait, le 30 septembre de la même année, Colombe : celle-là devait vivre, se marier avec un Belge, Jean Devillers, et avoir 22 (ou 24) enfants ! Heureuses les familles où les rejetons se multiplient de la sorte, ainsi que les jeunes plants d'oliviers autour des troncs vieillis !...

C'est après la naissance de Colombe que le Crouzet cessa d'appartenir à Courry et passa à Castillon. Les baptêmes suivants se feront dans l'église de la nouvelle paroisse.

Le 25 janvier 1832 naquit Adolphe, le deuxième garçon, celui qui devait prendre un jour la place d'Alexis, à la tête de la famille, et demeurer au mas du Crouzet jusqu'à sa mort.

Le suivant fut Auguste, qui naquit le 27 décembre 1835. Sa femme Emilie Bouet, belle-sœur de notre Frère, est encore vivante aujourd'hui (1931).

Trois ans plus tard, le 11 mars 1838, naquit Jules, qui devait se marier avec une Arlésienne et aller mourir à Buenos-Ayres, dans l'Amérique du Sud.

L'année suivante, le 30 juillet 1839, ce fut Ferdinand. Alexis, qui avait alors près de 11 ans, fut son parrain. Moins de trois mois après, dès le 20 octobre, le filleul quittait la terre, pour aller protéger, du haut du ciel, son cher parrain !...

---

1. Dans tous les écrits publiés jusqu'à ce jour sur le Fr. Alexis, on a fixé sa naissance au 28 septembre. L'erreur est certaine, comme il ressort de l'acte de son baptême, que voici :

« L'an dix huit cent vingt-huit et le vingt-sixième septembre a été baptisé dans l'église de Courry, Alexis reinard *(sic)*, né le même jour sur les huit heures du matin, fils légitime d'Alexis reinard et de Victoire dugas habitant le hameau de Crouzet, commune de Castillon, paroisse de Courry. Parrain : Antoine Dugas, Marraine : jeanne mathieu, femme de Denis Reinard ; oncle et tante du baptisé. Le parrain a signé avec nous.

(signé) Dugas   Divol, *prêtre*

Damien, qui vint au monde en 1842, fut le dernier enfant d'Alexis Reynard et de Victoire Dugas. Il devait mourir à Arles, vers 1860.

***

Pendant que le mas achevait ainsi de se peupler, Alexis se rendait chaque jour à l'école. M. Tissier, l'instituteur, qui remplissait aussi les fonctions de « clerc » à l'église, faisait la classe dans une maison de Foussignargues, que l'on voit encore, à deux pas de l'église. Notre écolier, pour s'y rendre, avait au moins cinq kilomètres de chemin à parcourir, par des sentiers fort rudes : il s'exerçait, sans le savoir, à ses voyages futurs sur les sentiers plus pénibles encore de l'Athabaska et du Mackenzie.

C'est sans doute en 1840 qu'il fit sa première Communion. Nous ne savons rien de précis sur ce grand acte de sa vie ; mais on ne saurait douter qu'il y reçut de grandes grâces, car au rapport de sa mère, il eut, dès ce moment, la pensée de se faire « moine » et le désir de mourir « martyr comme Saint Jean-Baptiste », l'un des patrons de l'église de Castillon, où avait lieu la cérémonie. Il s'en ouvrit à son confesseur, M. le curé de Castillon, et à sa mère ; mais sans résultat.

Alors il commença à maigrir et à dépérir.

Il était d'ailleurs très pieux et très mortifié. Il s'était fait un cilice de pointes de fer qu'il portait même au travail. Il lisait sans cesse la vie des Saints, que lui prêtait son curé.

Sa mère, à qui rien de tout cela n'échappait, en devenait soucieuse, et s'en entretenait souvent avec sa belle-sœur, Mme Dugas [1].

Selon toute probabilité, Alexis ne suivit pas longtemps les cours de M. Tissier, car, à la campagne, on commence de bonne heure à travailler, et la première lettre qui nous est restée de lui dénote une instruction très rudimentaire. D'ailleurs on n'était point trop riches, au Crouzet ; la nichée était nombreuse,

1. Témoignage de Léonie Dugas (Mme Fabre).

et les domestiques coûtaient cher. Une lettre du Frère Alexis, écrite beaucoup plus tard, de la Mission de Providence, nous apprend que son père avait alors quelques dettes[1]. Il devait donc lui tarder d'utiliser les bras de son aîné.

Peu de temps par conséquent après sa première communion, Alexis se mit à aider son père dans les travaux de la ferme. Dès lors il fut en rapports presque continuels avec son cousin, Joseph-Victor, lequel, plus âgé que lui de sept ans, était déjà un grand jeune homme, formé par son oncle au travail.

Jamais deux âmes n'avaient été mieux faites pour se comprendre. Joseph Reynard aurait voulu être prêtre, et il fallait de graves obligations de famille pour le retenir dans le monde. Aussi devait-t-il attendre longtemps avant de se marier, dans l'espoir de pouvoir suivre un jour la voie où le portaient ses désirs[2].

Pour l'instant, il était heureux de vivre côte à côte avec son jeune cousin, et, sans le laisser voir, il le surveillait sans cesse. Depuis longtemps déjà, il avait remarqué qu'au lieu d'aimer le jeu comme les enfants de son âge, il aimait au contraire à lire et à prier. Il vit sa piété se développer avec les années. Les prières communes qui se faisaient à la maison ne lui suffisant point, et le recueillement n'étant guère possible au milieu des domestiques et des petits frères, Alexis avait demandé et obtenu la permission de se retirer à l'étable pour y prier à son aise et y passer la nuit. Cela lui donnait en outre toute facilité pour satisfaire son amour de la mortification.

Or, il y avait, dans le mur de l'étable, une petite ouverture ronde pour faire passer le tuyau d'un poêle, mais le poêle et le tuyau étaient absents. Bonne fortune pour le cousin Joseph, qui pouvait, par cette ouverture, regarder à l'aise son Alexis. Il le

---

1. Lettre du 24 novembre 1864, au T. R. P. Fabre, sup. gén. (Archives de la Maison Générale, Rome).

2. Il se maria, le 28 octobre 1857, avec Véronique Rédarès et devint père, lui aussi, de cinq enfants. Ses récits, souvent répétés, à sa fille Artémia, devenue Mme Chabaud, seront une de nos principales sources pour l'enfance et la jeunesse d'Alexis.

voyait prier des heures entières, puis au lieu de se coucher sur le lit d'herbes sèches qu'il s'était fait, s'étendre sur le pavé, simplement enveloppé dans une peau de mouton, pour imiter Saint Jean-Baptiste.

Le matin, nul doute qu'Alexis eut aimé d'aller entendre la Messe; mais sa maison étant à une bonne heure de Castillon et à trois quarts d'heure de Courry, il dut en accepter ordinairement la privation.

Il s'en dédommageait par d'incessantes prières, au milieu de son travail. Quand il était dans les champs, au lieu de se reposer en causant, comme font habituellement les travailleurs, il se retirait à l'écart et priait. Comme il le faisait souvent, tant son cœur était avide de s'entretenir avec Dieu, ses frères l'accusaient de paresse :

« Je ne suis pas fait, répondait-il, pour travailler la terre, mais pour travailler les âmes ».

Joseph Reynard admirait d'autant plus son cousin au travail qu'il le voyait s'y rendre à jeun. « Il ne mangeait jamais avant midi », disait-il. Et il croyait reconnaître, à certains indices, qu'il portait constamment le cilice.

Pour un tel jeune homme, le saint jour du Dimanche était le jour heureux entre tous, le jour de la prière. Il n'aurait pas fallu, chez les Reynard, manquer le Messe ni les Vêpres : le père ne l'aurait pas toléré. Mais, pour Alexis, son cœur l'attirait trop fortement près de Dieu pour qu'il fût besoin de l'y pousser. Le Dimanche, c'était aussi le jour de la lecture. Alexis avait tant de livres, et de si beaux livres, qu'on se demandait chez lui comment il se les procurait. Les Vies des Saints et les Annales de la Propagation de la Foi faisaient ses délices. Son cœur s'enflammait dans ces lectures et il disait souvent qu'il voulait être prêtre, aller aux Missions étrangères et être martyr [1].

⁂

---

1. Témoignage de Mme Chabaud, (Artémia Reynard), fille de Joseph Reynard.

Le père d'Alexis connut-il les désirs de son fils ? Il semble difficile d'en douter, et, cependant, s'il les connut, on se demande comment un homme aussi religieux y aurait mis obstacle. Mais nous savons déjà qu'un embarras passager le mettait dans l'impossibilité de payer les études que son fils aurait dû faire.

Sa mort prématurée vint y mettre un nouvel obstacle. Il mourut le 27 mai 1847, « après avoir reçu les sacrements de l'Eglise *avec la plus grande piété* », note le registre paroissial. Il n'avait que 51 ans.

Ce fut un vrai malheur pour la famille, et un rude coup pour Alexis. Madame Reynard était bonne chrétienne, mais n'avait pas assez d'énergie ni d'esprit d'ordre pour diriger les affaires à la place de son mari. Ne la voyait-on pas travailler dans les champs, tandis que les domestiques restaient à la maison ? Alexis devait donc, de toute nécessité, prendre la direction, quoiqu'il ne fut pas encore âgé de 19 ans.

Son père d'ailleurs, avant de mourir, l'en avait expressément chargé, en l'établissant son héritier principal et en lui confiant sa mère. Par testament devant notaire, et « selon l'usage d'alors », d'après la lettre mentionnée ci-dessus, il lui avait légué le quart de ses biens, le reste devant être divisé à parts égales entre tous les enfants, l'aîné compris [1].

Ce fut l'heure pour Joseph Reynard d'aider son jeune cousin comme il avait été lui-même aidé par son père. Il n'y manqua pas : plus d'une fois nous verrons Alexis s'appuyer sur lui.

***

Un peu plus d'un an avant la mort de M. Reynard, le 11 février 1846, les Oblats de Marie Immaculée, appelés par Mgr Guibert, évêque de Viviers et Oblat lui-même, avaient pris la direction du sanctuaire et du pèlerinage de Notre-Dame de Bon-Secours.

Des prêtres séculiers l'avaient jusqu'alors desservi ; mais son dernier chapelain, M. Deschanel, succombant à la tâche, avait supplié son évêque de le confier à une communauté religieuse.

1. Lettre du 24 novembre, au T. R. F. Fabre.

Les Oblats étaient donc venus, et l'affluence des pèlerins n'avait fait qu'augmenter.

La région de Castillon n'était pas des moins empressées à s'y rendre. On peut croire que notre futur Frère Alexis, ne laissait passer aucune année sans y faire son pèlerinage. En tout cas, il n'est pas possible qu'il n'ait pas entendu parler des nouveaux chapelains. Ils prêchaient aussi des missions dans les paroisses [1], et l'on disait que quelques-uns des leurs étaient partis pour les contrées lointaines, au-delà des mers [2]. Bien plus, ils venaient d'ouvrir, à côté de leur église, une école apostolique ou *Juniorat* [3]; et les pèlerins de 1847 y avaient vu avec plaisir les enfants qui se préparaient à être missionnaires. Comment notre Alexis n'aurait-il pas pensé que, s'il pouvait être admis parmi eux, ses rêves les plus chers se réaliseraient enfin ?...



Pour mériter cette faveur, il redoubla ses prières et ses mortifications. Son cousin était naturellement dans le secret et priait avec lui. Un jour donc, quelque temps après la mort de son mari, Mme Reynard les trouva tous les deux dans l'étable, à genoux. Son fils alors la supplia de le laisser suivre sa vocation : Joseph, disait-il, le remplacerait auprès d'elle. Mme Reynard fut touchée, mais surtout effrayée. A la vue des peaux de mouton dont il s'était affublé et avec lesquelles il semblait vouloir se montrer en public, elle crut qu'il perdait la raison. Anxieuse et désolée, elle s'empressa d'aller raconter le fait au curé de la paroisse. Le vénérable prêtre, qui connaissait si bien les désirs d'Alexis, lui répondit qu'elle serait elle-même cause du malheur

1. Ils devaient prêcher à Meyranne, près de Castillon, en mai 1852, et à Castillon même, en novembre de la même année.

2. Les Oblats étaient au Canada depuis 1841. Bientôt trois Pères allaient partir de Bon-Secours pour de nouvelles Missions : le P. Pulicani, en juin 1851, pour Ceylan (Asie) ; le P. Sabon, en juillet 1851, pour Natal (Afrique) ; le P. Verdet, également en juillet 1851, pour le Texas, (Etats-Unis d'Amérique).

3. Ce Juniorat n'exista malheureusement qu'une année : ouvert en janvier 1847, il se fermait en décembre.

qu'elle redoutait si elle continuait à s'opposer à la vocation de son fils. Alors elle céda et autorisa le départ. [1]

Elle y mit cependant une condition : Alexis devrait, avant de partir, transmettre ses droits d'aîné à son frère cadet, Adolphe. Il y consentit sans peine, et fit, devant notaire, l'acte qu'on exigeait de lui, sans du reste en bien comprendre l'importance, ni même se demander s'il avait quelque valeur. Lorsque son père l'avait fait son héritier, il avait réglé, par mesure de prudence, qu'Alexis n'entrerait en jouissance de ses biens qu'à l'âge de 25 ans : comment dès lors pouvait-il en disposer avant même d'avoir achevé sa vingt et unième année [2] ?

Quoiqu'il en soit, Mme Reynard fut satisfaite, et M. le Curé de Castillon fit auprès des Pères Oblats les démarches nécessaires pour l'admission du jeune homme.

---

1. Témoignage de Mme Fabre.
2. D'après la lettre du 24 novembre 1864, au T.R.P. Fabre, déjà citée.



NOTRE-DAME DE BON-SECOURS
La Basilique et le Couvent



Apparition de la Vierge
à Port Combes (1656)



La Vierge miraculeuse



Miracle de l'Osier sanglant



Mgr de Mazenod



NOTRE-DAME DE L'OSIER
La Basilique et le Couvent







LES VOYAGES PAR TERRE
Charrettes de la Rivière Rouge

CHAPITRE II

LES DÉBUTS DANS LA VIE RELIGIEUSE

(1849-1852)

Noviciat. — Séjour à Marseille. — Obédience pour les Missions du Nord-Ouest Canadien. — Adieux à la famille. — Lettre avant le départ.

Le Noviciat des Oblats se trouvait alors à Notre-Dame de l'Osier, dans l'Isère, près de Vinay, sur la route de Valence à Grenoble. Les Oblats y étaient venus en 1834, et y avait établi leur noviciat en 1845. On ne pouvait trouver d'endroit plus favorable à la formation des jeunes religieux : le site enchanteur et recueilli, le souvenir du miracle de l'*osier sanglant,* et de la rencontre de Marie avec le hugenot Port-Combet, tout y portait l'âme à se donner entièrement à Dieu et à ne point résister à la grâce.

C'est en ce lieu béni, visité par la reine des cieux, qu'Alexis Reynard arriva dans les derniers mois de 1849 [1]. Le cœur lui battait bien fort lorsqu'il frappa à la porte du couvent. Enfin, pensait-il, il allait étudier pour devenir prêtre !..

Hélas ! quelle déception, quand on lui dit que le noviciat n'était ni un collège ni un séminaire !.. Comme rien, du reste, dans ce grand jeune homme à l'air simple et bon, habitué jusque là au travail des champs, n'indiquait des aptitudes particulières à l'étude, on lui proposa de rester à titre de frère, ou de retourner chez lui. Par timidité, il n'osa insister, et demanda à commencer son noviciat « en qualité de *frère convers* [2] ».

---

1. Cette date ressort de la même lettre du 24 novembre 1864, où le Frère dit qu'il renonça à ses biens « au moment où il se préparait à partir pour notre Sainte Congrégation, n'ayant que 21 ans non accomplis ». Or il eut ses 21 ans accomplis le 26 septembre 1849.

2. Ces détails sont donnés par Mgr Grandin, dans l'article : « Le Frère Alexis est-il un martyr ? » *Missions des Oblats,* t. 89, p. 78.

*
* *

La maison de l'Osier, résidence de missionnaires en même temps que maison de noviciat, avait alors pour supérieur le R. P. Vincens, dont la réputation était grande comme prédicateur et directeur d'âmes. En lui, notre Alexis trouva certainement un vrai père ; aussi l'aima-t-il avec toute la tendresse d'un fils et d'une affection que le temps ne devait pas affaiblir : nous en aurons la preuve plus tard.

Le maître des novices était le R. P. Santoni, un fils de la Corse, que la confiance de ses supérieurs plaça ensuite, pour de nombreuses années, à la tête du grand séminaire d'Ajaccio. C'est lui qui donna l'habit religieux au jeune Alexis Reynard, le 23 janvier 1850 [1].

Il y avait, en ce temps-là, au moins une trentaine de novices à N. D. de l'Osier, venus de tous les coins de la France, et dont plusieurs ont laissé des traces profondes par leurs œuvres. Nommons, parmi ceux qui avaient pris l'habit un peu avant notre Frère Alexis, les RR. PP. Pierre Richard, Hector Mauroit, et Rouffiac, missionnaires célèbres en Colombie, au Canada et à Ceylan ; le R. P. Audruger, dont la ville d'Angers surtout garde le souvenir ; et parmi ceux qui prirent l'habit un peu après lui, les RR. PP. Jacques Bonnet, Marc de l'Hermite, et Xavier Bonnefoy, qui se dépensèrent en France ; les RR. PP. Rémas et Végreville, avec lesquels notre Frère se rendra aux Missions du Nord-Ouest Canadien et qu'il retrouvera dans ses dernières années, à Notre-Dame dés Victoires du lac la Biche ; et enfin le Frère convers Philippe Fournier, qui fut plus particulièrement son ami [2].

---

1. La Notice Nécrologique rédigée par le T. R. P. Fabre (t. 3, p. 280) dit qu' « il entra au noviciat le 25 janvier 1850 ». Ce n'est qu'une date approximative, basée peut-être sur ce que le Fr. Alexis aura fait ses premiers vœux le 25 janvier 1851, le 25 janvier étant l'anniversaire de la Fondation de la Congrégation des Oblats. La date que nous donnons est tirée du Registre des Prises d'Habit, où la formule de demande à entrer dans la Congrégation est écrite et signée de sa main.

2. Né le 31 octobre 1816, à Ste-Marguerite-Lafigère (Ardèche), il entra au Noviciat dans les premiers mois de 1850 et fit ses premiers vœux le 8 décembre 1851. Il fut envoyé successivement au Calvaire (à Marseille), à

Nous serions heureux de suivre pas à pas le Fr. Alexis dans son initiation à la vie religieuse, et de connaître ses impressions ainsi que celles des Pères et des Frères qui vécurent alors avec lui. Malheureusement nous n'avons pu trouver ni une lettre, ni une note quelconque sur tout son noviciat. Le seul mot que nous ayons est du T. R. P. Fabre, dans la courte notice qu'il lui a consacrée ; encore ne fait-il allusion qu'à un extérieur que la timidité et les habitudes de la campagne devaient faire paraître un peu gauche : « Certes, dit le R^me Père, il n'était pas un phénix, tel qu'on l'a vu à N. D. de l'Osier, aux débuts de sa vie religieuse ». Ce mot, sous une apparence de critique, nous semble en réalité un éloge, car il est la preuve d'une humilité profonde, qui n'a cherché qu'à voiler de très grandes vertus, et qui y a réussi.

On ne peut douter, du reste, qu'une âme aussi bien disposée que l'était celle du Fr. Alexis, n'ait bien vite, après les moments pénibles des premiers jours, joui de toutes les facilités que la vie du noviciat lui donnait pour s'unir à Dieu et faire de rapides progrès dans les voies de la perfection. Les longues oraisons devant le Saint-Sacrement ne lui étaient-elles pas cent fois plus douces que les prières dans l'étable du Crouzet ? Et la messe chaque matin, et les visites à la Ste Vierge, et toutes les pratiques de dévotion spéciales aux Frères, ainsi que le recueillement et le silence durant le travail manuel, tout cela ne pouvait que faire ses délices.

Il eut une joie très particulière au mois de mai (1850). Que de fois il avait entendu parler du vénérable Fondateur, l'Evêque de Marseille, Mgr de Mazenod ! Et, sans nul doute, il soupirait après le jour bienheureux où il lui serait donné de le voir. Or Mgr de Mazenod, partant pour faire la visite des maisons

---

Montolivet, à Autun, à N. D. de Bon-Secours et à Aix, où il mourut le 23 juillet 1888. Partout il se montra religieux humble, obéissant, travailleur, et plein de charité, avec une certaine bonhomie qui laissait entrevoir un esprit fin et pénétrant. « Dites-moi donc, Fr. Philippe, à quoi pensez-vous quand vous ne pensez à rien ? », lui demanda un jour un Frère Scolastique, pour s'amuser de sa simplicité. — « Je pense à vous, mon frère », répondit-il avec un sourire. — Il avait l'estime et l'affection de tous. (*Notices Nécrol.*, t. 5, p. 293-295).

d'Angleterre, se détourna de son chemin pour passer à N. D. de l'Osier. « Il arriva le 28 mai au soir, dit le R. P. Rey, accompagné par le P. Casimir Aubert, Provincial d'Angleterre, et fit la visite de la maison jusqu'au 31. Il fut pleinement satisfait de l'esprit de cette communauté, composée du noviciat et du scolasticat de philosophie. Il repartit le 31 au soir »[1]. Sa visite avait donc duré deux jours complets, et avait permis à notre frère de contempler et d'admirer celui qui était son premier Père en Religion, le grand et saint évêque que l'Eglise sans doute canonisera un jour. Probablement même il avait eu la faveur d'un entretien particulier, car Mgr de Mazenod faisait une visite canonique.

* * *

Son noviciat terminé, le Frère Alexis fut envoyé, croyons-nous, à la Maison du Calvaire, à Marseille. C'est du moins ce qui parait ressortir d'une lettre qu'il adressait, le 10 décembre 1864, au T. R. P. Fabre, où nous lisons ce passage : « Un jour, au Calvaire, à Marseille, je me trouvais auprès d'un Père malade ». Il dut y demeurer un peu plus d'un an, c'est-à-dire jusqu'au jour de ses vœux perpétuels, 9 mai 1852[2].

Cette maison, une des plus anciennes maisons des Oblats, fondée le 6 mai 1821, à la suite d'une mission célèbre, était pleine de souvenirs qui devaient être chers au cœur de notre Frère ; mais quel bonheur surtout, pour lui, de se trouver dans la ville même où le Fondateur et Supérieur Général des Oblats était évêque, de le voir souvent et de voir en outre les membres de la Famille qui venaient le visiter !



Une des plus marquantes parmi ces visites fut incontestablement celle de Mgr Taché, évêque-nommé de la *Rivière-Rouge,* qui venait à Marseille pour être sacré par Mgr de Mazenod. C'étaient, dans sa personne, les premières missions

1. R. P. Rey, O. M. I., *Histoire de Mgr de Mazenod*, t. 2, page 339.
2. Date donnée par le T. R. P. Fabre. *Notices Nécrol.*, t. 3, p. 280.

du Nord-Ouest Canadien, qui revenaient au berceau de la Congrégation puiser une vie qu'elles avaient été sur le point de perdre. Sans la nomination, en effet, du Père Taché à l'Episcopat, Mgr de Mazenod était décidé à rappeler tous les Oblats de ces régions.

Canadien de naissance et missionnaire à l'Ile-à-la-Crosse depuis le 10 septembre 1846, le R. P. Taché avait été nommé Coadjuteur, avec future succession, du vénérable Mgr Provencher, fondateur et premier évêque des Missions de la Rivière-Rouge.

Arrivé à Marseille le 9 novembre 1851, il fut sacré le 23 du même mois, non pas à Marseille, mais à Viviers, par Mgr de Mazenod, assisté de Mgr Guibert, O. M. I., évêque de Viviers. Il se rendit ensuite à Rome ; puis, de retour en France, il y voyagea quelque peu, non sans séjourner de préférence à Marseille. Il ne voulait pas s'en retourner dans ses lointaines Missions sans avoir obtenu un renfort de Pères et de Frères. Mgr de Mazenod, qui n'avait rien plus à cœur que de le satisfaire, lui donna aussitôt le P. Grollier, qui devait s'embarquer avec lui, au mois de février 1852. Il lui promit en outre les Pères Rémas et Végreville, qui le suivraient dans le courant de l'année, avec un Frère qui n'était pas encore désigné.

Il est probable que le frère Alexis, depuis si longtemps désireux d'aller aux Missions, s'offrit pour accompagner les partants. Mgr de Mazenod, il le savait, avait pour principe de n'envoyer aux Missions étrangères que ceux qui le désiraient ou du moins l'acceptaient volontiers. C'est bien lui, en tout cas, qui fut choisi pour partir avec les Pères Rémas et Végreville.

Avant de l'envoyer si loin, Mgr de Mazenod voulut l'attacher pour toujours à la Congrégation, en lui permettant de faire ses vœux perpétuels. La sainteté déjà si grande qui paraissait en lui, malgré ses efforts pour la cacher, autorisait bien cette faveur. Il prononça donc ses vœux le 9 mai 1852.

***

Quelques jours après, il était dans sa famille, heureux de revoir tous les siens : sa mère, sa sœur Colombe, ses frères, son cousin Joseph et tous les autres.

Sa mère étant souffrante, il lui cacha le vrai motif de sa visite, de peur d'aggraver sa maladie par la peine que lui aurait causé la pensée d'une séparation pour toujours. Avant de s'embarquer, en effet, il écrivit à son cousin : « Si elle était bien portante, tu pourrais lui dire que je suis sur mon départ; mais si elle est encore un peu malade, je te recommande de ne lui dire mot. »

Son frère Adolphe avait déjà pris sa place au foyer familial, mais il était jeune et inexpérimenté. « Je te le confie, disait-il à son cousin : aide-le bien ». Un autre de ses frères lui donnait de l'inquiétude, et il priait encore le même cousin de veiller sur lui autant qu'il pourrait.

Le séjour dans la famille ne fut pas de longue durée. Un voyage à la Rivière-Rouge prenait, à cette époque, beaucoup de temps ; et il fallait y arriver avant l'hiver. Le Fr. Alexis fit donc bientôt ses adieux pour toujours à ce cher mas de Crouzet et à toutes les personnes tant aimées qu'il abritait ; à Courry, où il avait reçu le baptême ; à Castillon, où il avait fait sa première communion ; à cette belle vallée de la Ganière et aux grandioses panoramas qui avaient si souvent élevé son âme vers Dieu... Les Pères Rémas et Végreville l'attendaient : il alla les rejoindre[1].

*
* *

Rendu au port d'embarquement, il eut à attendre plusieurs jours avant le départ. Il en profita pour faire faire son portrait et écrire à son cousin Joseph la lettre que nous venons de citer. Cette lettre, la seule que la famille Reynard ait conservée, et qu'elle garde maintenant comme une relique, mérite d'être lue en entier. Le style en est pauvre, l'orthographe encore plus, mais les pensées en sont magnifiques. On regrette qu'elle ne porte ni date ni désignation du lieu de départ :

1. D'après une note du P. Rémas, ils quittèrent la France le 1er juin (1852).

seule une marque dans le papier, le mot Bath, mot anglais et nom d'une ville anglaise, amène à penser qu'elle fut écrite en Angleterre. C'était d'ailleurs à Liverpool que s'embarquaient le plus souvent les Missionnaires à destination du Canada; c'est à Liverpool que s'était embarqué Mgr Taché, au mois de février précédent. C'est donc aussi de là sans doute que partit notre frère, après avoir écrit cette lettre.

« Mon bien aimé cousin,

« Il y a quelques jours, j'étais auprès de vous. La volonté divine, agissant toujours d'une manière incompréhensible aux hommes, permet que d'aucunes de ses créatures circulent dans l'immense globe qu'il a fait éclore du néant. Cela arrive de plusieurs manières : les uns, selon l'esprit du siècle, par curiosité ; les autres, par intérêt ; d'autres enfin — leur manière est bien différente — s'en vont en différentes contrées de l'univers, là surtout où les hommes dorment dans l'idolâtrie, pour leur crier avec zèle : Réveillez-vous, images vivantes de Dieu !... Considérez combien il est grand et aimable, l'ouvrier qui a fait et soutient cette masse de terre, de pierre et d'eau, produisant tant de merveilles !... Considère d'autre part (ô homme), la main terrible qui brise de ses traits et réduit en poussière tant de belles créatures revêtues d'honneur et de richesse; vois tant d'êtres animés se transformer en terre, et puis cette terre devenir nourriture pour ceux qui vivent, beau ramage, belles fleurs, beaux lys... Que c'est admirable, tout cela, et tu n'y penses pas, ô homme !... Considère que toute cette masse peut disparaître un jour... et toi, ô âme, avec ton corps dans les espaces infinis, tu seras dans le bonheur; mais aussi, si tu es impure, quels noirs abymes la Majesté fumante de colère du Très-Haut te fera voir !

« Mais en voilà assez, cher cousin, là-dessus... Prends patience à lire mes réflexions, et surtout je te prie de ne pas t'en scandaliser : tu sais bien que je suis un original... Mais aussi je ne suis qu'une bien faible image de ceux-là !...»

Ainsi s'achève, par une réflexion pleine d'humilité, le véritable sermon qu'il a mis dans la bouche du Missionnaire : à côté des Apôtres brillants de lumière, il se considère, lui, comme une ombre.

Ces belles réflexions d'une âme toute unie à Dieu n'étaient pourtant pas le but de sa lettre. Il voulait annoncer l'envoi de son portrait pour sa mère.

« Lorsque je fus à St-Ambroix, continue-t-il, j'étais en peine de ce que je pourrais offrir comme souvenir de moi à ma brave mère, et je partis sans rien trouver ; mais il y a quelques jours, je lui ai promis, dans une lettre, que je lui enverrais quelque chose qui lui plairait. L'objet est prêt : le voilà : c'est ton pauvre cousin Alexis, représenté sur un beau tableau, tel que le bon Dieu l'a formé et qu'il était devant ta personne, il y a à peine quelques jours ; avec quelque différence cependant : il est peint avec son costume religieux et la présence du Crucifié et de Marie, sa Mère, portant le divin Enfant Jésus qui tient entre ses petits doigts une petite hostie, blanche comme neige. C'est à toi que je l'adresserai, cher cousin ; tu vas le recevoir aux premiers jours... C'est bien une faiblesse de ma part, de m'être fait peindre ; mais tu sais que dans les circonstances où je me trouve, il est convenable d'envoyer mon portrait à ma mère. Je te le recommande. Fais le passer, sitôt que tu l'auras vu, à ta bonne tante ».

Remarquons ici comment notre bon frère sait unir la piété filiale envers sa mère à la piété divine envers Dieu et sa Mère du ciel. Le Crucifix, la Ste-Vierge et l'Eucharistie, voilà ses dévotions, et il veut qu'on se le rappelle toutes les fois qu'on regardera son portrait [1].

---

1. Ce portrait, photographie ou tableau, est aujourd'hui perdu. On suppose qu'il aura été brûlé dans un incendie, causé par la foudre, au mas de Crouzet en 1888, dans les appartements d'Adolphe Reynard, qui fut lui-même tué par la foudre.

CHAPITRE III

DE FRANCE A ATHABASKA

(1852-1853)

En bateau à vapeur. — En charrette à bœufs. — Séjour à St-Boniface. — Sur les " barges " de la Compagnie de la Baie d'Hudson. — Avec Mgr Taché.

Quand le frère Alexis écrivit la lettre que nous venons de lire, le bateau qui devait l'emporter était à la veille de partir.

Nous voudrions pouvoir suivre pas à pas notre Frère dans son long voyage : malheureusement nous n'en avons trouvé aucun récit, ni de lui, ni des Pères avec lesquels il voyageait. Nous en sommes donc réduits à suppléer par ce que nous savons de semblables voyages en ce temps-là.

Il s'embarqua probablement, comme on l'a déjà dit, à Liverpool, et débarqua à New-York, après une traversée de douze à quinze jours. De New-York il se rendit à Montréal, en chemin de fer. Deux jours suffisaient pour cette partie du trajet.

A Montréal, la grande ville canadienne, les Oblats trouvaient des frères, chez lesquels ils se reposaient volontiers quelques jours. Puis ils reprenaient le bateau à vapeur, remontaient le majestueux fleuve St-Laurent, et traversaient les grands lacs Ontario et Erié. C'étaient encore cinq ou six jours de bateau, mais pendant lesquels la monotonie de l'océan était remplacée par les visions sans cesse différentes des sites les plus admirables. On passait à Bytown, la future Ottawa, dont Mgr Guigues, Oblat de M. I., était le premier évêque ; aux si fameuses chûtes du Niagara ; à Buffalo, où les Oblats avaient aussi une maison. Enfin on débarquait à Détroit.

Un chemin de fer, inauguré tout récemment [1], conduisait de là, en deux jours, à Galéna, en passant par la ville naissante de Chicago.

1. Le 24 mai de cette année 1852.

Galéna, petite ville à peine connue aujourd'hui, avait alors une certaine importance à cause de son port, où l'on s'embarquait pour St-Paul. Après quelques heures de traversée, en bateau à vapeur, sur la rivière Galéna, on atteignait le splendide fleuve Mississipi à peu près en face de Dubuque, et, au bout de trois jours, on arrivait à St-Paul [1].

C'était, à cette époque, le terminus de la civilisation. Pour franchir les immenses plaines désertes qui séparaient St-Paul de St-Boniface ou du Fort Garry, l'unique moyen de transport était la légendaire charrette de la Rivière-Rouge.

Notre Frère, en bon paysan, dut l'examiner avec soin, cette charrette : à coup sûr, il n'en avait jamais vu de pareille dans son pays.

***

Les charrettes de la Rivière-Rouge étaient des véhicules à deux roues, entièrement faits de bois, et dans lesquels n'entrait pas la moindre pièce de fer. Les roues, hautes et fortes, avaient 1 m. 50 de hauteur (5 pieds), et de 7 à 8 centimètres d'épaisseur (3 pouces). Les jantes étaient unies les unes aux autres par des langues de bois ; les moyeux étaient gros et courts ; les essieux étaient de bois, ainsi que leurs clavettes. Une légère caisse de bois était fixée sur l'essieu par des chevilles de bois ou, parfois par des courroies de cuir [2].

« Ces charrettes, toutes primitives qu'elles étaient, parcouraient des milliers de milles [3] en chantant. Oui, elles avaient une voix : le cri de l'essieu de bois frottant sur le bois du

---

1. Dubuque, capitale de l'Iowa (Etats-Unis), avait pour évêque Mgr Loras, ancien compagnon d'étude et émule en sainteté de J. M. Vianney, le saint Curé d'Ars. St-Paul, alors simple village — qui ne devait pas tarder à devenir évêché —, dépendait de Dubuque, et avait pour curé M. Ravoux, un français aussi.

2. Le prix d'une charrette, à la Rivière-Rouge, était de deux livres, soit environ 50 francs de notre monnaie, selon la valeur d'avant-guerre.

3. Le *mille* est la mesure de distance toujours employée au Canada : il vaut 1609 mètres.

moyeu. Et lorsqu'une caravane de quarante à cinquante d'entre elles s'avançait en serpent dans la prairie, vous pouvez vous figurer le concert. On l'entendait de loin, dans le silence du désert, cette chanson de la prairie... [1] »

Les voyages en charrette ne manquaient pas de charmes. Un missionnaire va nous les décrire [2].

« Quarante, cinquante charrettes chargées de huit cents à mille livres (400 à 500 kilos) chacune, recouvertes de peaux écrues qui doivent les mettre à l'abri de la pluie, attelées de bœufs le plus souvent, s'en allaient, formant un long serpent à travers la prairie, grimpant les côtes de sable, franchissant les ruisseaux et les rivières, déboulant les coulées.

« Mais les rivières à franchir à gué, ce n'était pas toujours un jeu. Parfois le courant était violent, de grosses roches parsemaient le fond ; il fallait que les hommes se mettent à l'eau pour soutenir les charrettes et guider les bœufs. Dans ces cas-là, c'étaient des appels joyeux, des chants, des rires ! On pouvait rire : c'était le plaisir ; de jurements, de blasphèmes, jamais !

« Mais il y avait des rivières qui n'étaient pas guéables. Alors l'opération se compliquait. Le campement s'établissait sur la rive. Un bon nageur franchissait la rivière et au moyen d'une longue cordelle établissait un moyen de va-et-vient d'un bord à l'autre. Des charrettes démontées donnaient leurs roues, qui, attachées jantes contre essieux par les rais serrés au moyen de lanières mouillées, étaient enveloppées de peaux écrues que l'on avait fait tremper préalablement. On cousait les peaux sans trop de façon et cela donnait un excellent radeau sur lequel s'entassait le chargement des charrettes qui étaient ainsi transportées de l'autre bord. Cela prenait un peu de temps, mais qu'importe : bœufs et chevaux pendant ce temps se reposaient et pâturaient. Quand il n'y avait pas de bon nageur, dans la caravane, on forçait un cheval à traverser et un homme suivait, le tenant par la queue. C'était de la même manière que, toutes les charrettes et leurs charges ayant passé, bœufs et chevaux forçés de se jeter à l'eau et de nager jusqu'à l'autre rive, la cordelle detachée, les hommes traversaient à leur tour, remorqués qui à la queue d'un bœuf, qui à la queue d'un cheval.

---

1. Abbé Jolys. *Pages de Souvenirs et d'Histoire*, p. 6.

2. C'est l'abbé Jolys, un gai Breton, curé de St-Pierre-Jolys, au Manitoba, qui avait d'abord voulu se faire Oblat, et, en 1876 s'était rendu jusqu'au Lac la Biche pour y faire son noviciat. L'état de sa santé ne lui permit pas d'y rester. Son livre : " *Pages de Souvenirs et d'Histoire* " (librairie Kéroach, Winnipeg), est l'intéressante histoire de la paroisse qui porte son nom.

« Je vous demande un peu si on a besoin de ponts sur les rivières !

« On s'en allait ainsi de St-Paul au fort Garry ; du fort Garry à la *montée* Carlton, au fort Pitt, à Edmonton. C'était tout l'été qui se passait dans ces voyages. On levait le camp au petit jour, mais on faisait halte vers les 10 heures lorsque la grande chaleur arrivait. Les bœufs et les chevaux mangeaient et dormaient, et leurs maîtres aussi. Vers les trois heures, quand la chaleur avait diminué, on repartait et on marchait jusqu'à la nuit, quelquefois même avant dans la nuit ; car il fallait trouver une place de campement avec de l'eau et du bois. Quelquefois c'était introuvable ; alors on transportait de l'eau et du bois pour une journée, pour deux jours, quelquefois trois. C'était la misère. Heureux encore si les pauvres bêtes trouvaient à s'accommoder d'un peu d'eau saumâtre au fond d'un marécage.

« Le soir, autour du feu de campement, c'étaient des récits de voyage dans cette langue pittoresque et imagée des coureurs de prairies. Je vous avoue que, pour ma part, je raffolais de ces histoires plus ou moins brodées, plus ou moins naïves, qui feraient les délices de l'auteur de la Sarcelle bleue, toujours d'un parfum de jeunesse et de la superbe poésie naturelle de la prairie. Pendant soixante-cinq jours, à mon arrivée au pays j'ai vécu cette vie dans un premier voyage ; pendant soixante-cinq jours j'ai joui de cette vie avec volupté »[1].

Le Frère Alexis n'en jouit — ou n'en souffrit — pas aussi longtemps : 25 à 30 jours suffisaient pour se rendre de St-Paul à St-Boniface. Mais combien pénibles durent être ces 25 à 30 jours ! Il y avait danger de rencontrer quelque bande de sauvages Sioux, pillards et cruels !. Et les chemins étaient affreux, par suite d'une grande inondation qui avait eu lieu au printemps. Mgr Taché, qui les avait parcourus quelques mois auparavant, avec le P. Grollier et M. Lacombe, le futur Oblat légendaire au Canada, avaient dû se mettre dans l'eau des centaines de fois et souvent jusqu'à la ceinture pour en tirer chevaux et charrettes[2].

Enfin, après bien des fatigues, mais sains et saufs, les Pères Rémas et Végreville et le Fr. Alexis arrivèrent à St-Boniface.

---

1. *Pages de Souvenirs et d'Histoire*, pp. 15-17.

2. Voir Dom Benoit. *Vie de Mgr Taché*, t. 1, pp. 233-236.

C'était le 11 septembre[1]. Leur voyage avait duré plus de trois mois.

Arrêtons-nous un peu avec eux dans cette ville, alors simple bourgade, où ils allaient passer l'hiver.

***

St-Boniface était la capitale de la Rivière-Rouge.

Mais qu'était la Rivière-Rouge ?

— Ce nom désignait tout d'abord une rivière, rivière aux eaux bourbeuses, qui, venue des Etats-Unis, allait se perdre dans l'immense lac Winnipeg, et qu'on avait ainsi nommée à cause des combats sanglants que Sioux et Sauteux se livraient jadis sur ses bords.

Le mot « Rivière-Rouge » désignait aussi et surtout le pays même où s'étaient établis les premiers colons de l'Ouest Canadien, alors que n'existait ni la ville de St-Boniface, ni celle de Winnipeg, sa sœur cadette.

Sur la rive gauche de la Rivière-Rouge, près de son confluent avec la rivière Assiniboine, à la « Fourche », selon le langage du pays, il n'y avait alors que le Fort Garry, résidence du Gouverneur et des officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson, société toute puissante pour le commerce des fourrures dans l'Ouest et le Nord du Canada, avec laquelle les missionnaires furent constamment en rapports. Deux ou trois cabanes pour les employés l'entouraient. Dans le fort ou ses dépendances vivaient à peu près 200 personnes au lieu des 200.000 habitants que compte aujourd'hui la ville de Winnipeg.

Sur la rive droite, sans pont pour réunir les deux rives, quelques maisons insignifiantes formaient toute la ville de St-Boniface. Le seul monument de quelque importance qu'elle possédât était sa cathédrale de pierres « aux tours jumelles », élevée avec mille peines par Mgr Provencher. A côté d'elle, il y avait le palais épiscopal, modeste demeure en bois, où résidait le vénérable évêque, avec l'abbé Laflèche, son Vicaire

1. Note du P. Rémas.

Général et le R. P. Bermond, Oblat de M. I. C'est là que furent reçus les Pères Rémas et Végreville et le Fr. Alexis.

Le premier hiver que notre Frère passa dans le Nord-Ouest dut lui paraître dur. Ce n'était pas, sans doute, la sauvagerie du *grand nord,* mais une année exceptionnelle de disette. Nous avons déjà dit qu'il y avait eu, cette année-là, une inondation terrible. La plupart des maisons avaient été emportées par l'eau ; les semailles n'avaient pu se faire, ou n'avaient été faites que trop tard, en sorte que les récoltes avaient été nulles. De plus, la chasse[1] et la pêche avaient été peu productives. « La misère est si grande, écrivait Mgr Provencher, qu'il faudra une quête pour assister les plus pauvres, et les empêcher de trop souffrir. Je fais distribuer des provisions parmi eux. La Compagnie va prêter du blé[2]... »

Le Frère Alexis put s'édifier pendant environ huit mois au spectacle des vertus du grand évêque qui écrivait ces lignes. Il fut aussi témoin de sa sainte mort, le 6 juin 1853. Il allait, avec le P. Végreville, en porter la nouvelle à Mgr Taché, qui résidait à l'Ile-à-la-Crosse.

*
* *

Tous deux, en effet, s'embarquèrent, vers le milieu de juin, sur les « barges » de la Compagnie de la Baie d'Hudson.

Bien différente de la première allait être cette deuxième partie de leur voyage. Pour en avoir une idée, nous allons lire encore les « Souvenirs » de l'abbé Jolys.

« Pour transporter les marchandises par la voie des rivières et des lacs, on se servait de lourdes et solides embarcations pouvant loger environ cent cinquante colis (cent cinquante pièces, comme on disait) d'environ cent livres (cinquante kilos) chaque. L'équipage se composait d'un *gouvernail*[3]

1. La chasse au *buffalo* était une des principales ressources dans tout l'Ouest Canadien. Elle se faisait deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

2. Sa vie, p. 279.

3. Sens de quelques mots employés dans cette description :
Gouvernail : c'est l'homme qui *gouverne,* chef, pilote, guide.

(ou commandant) et de huit rameurs. Ces barges tiraient relativement peu d'eau ; mais les rivières du nord sont semées de *rapides* et de hauts-fonds, formant de nombreux obstacles au passage des embarcations. Il fallait alors, selon la *conséquence* de l'obstacle, ou alléger la barque d'une partie de sa charge ou la décharger complètement; quelquefois même la barge devait être traînée par terre jusqu'au dessous de la chûte ou des rapides. C'est ce qu'on appelait un *portage*. Tous les colis ou pièces devaient être transportés à dos d'homme. Les rameurs recevaient sur le dos deux pièces, environ deux cents livres, qu'ils maintenaient au moyen d'une assez longue lanière qui leur passait sur le front et qu'on appelait un collier. Le gouvernail de chaque barge chargeait ses hommes. Deux cents livres sur le dos, et ces hommes s'en allaient souvent par des chemins de chèvres à travers les rochers, grimpant, dégringolant, courant à la queue leu-leu. Si parfois l'un d'eux n'allait pas assez vite, le suivant tambourinait sur les caisses qu'il portait; cela voulait dire : plus vite ! plus vite ! Et ces portages avaient jusqu'à un mille (1.600 mètres) de long et plus ; et il fallait recommencer souvent plusieurs fois le jour. Chaque homme d'équipage devait porter le même nombre de pièces. Il arrivait assez souvent que les plus forts doublaient la charge pour faire moins de voyages : alors c'était avec quatre cent livres sur le dos que ces gaillards-là couvraient le portage. Ah ! c'étaient des hommes, et toujours joyeux et la chanson toujours aux lèvres. Et ces voyages duraient un mois, deux mois, et davantage. Et l'on marchait des étoiles aux étoiles : c'est-à-dire que le guide ne donnait le signal de l'arrêt que lorsqu'il faisait nuit et l'on repartait aux premières lueurs du jour. Vers trois heures du matin : lève ! lève ! tant pis pour les lambins, cinq minutes après on était *paré* et ils devaient partir sans avoir eu le temps d'avaler une tasse de thé : embarque !

« Et parlez-moi de la cordelle. Voilà un bon petit exercice.

« — La cordelle ? qu'est-ce ?

« — Ah ! vous ne connaissez pas la cordelle ? La cordelle était très utile quand il fallait remonter le courant : c'était une fine corde amarrée à la pince, avant de la barge. La moitié de l'équipage restait aux rames, l'autre moitié sautait à terre et, la cordelle saisie à deux mains, et passée sur l'épaule, on s'en allait faisant halage le long de la rive. Ah !

Rapide : endroit où le lit de la rivière est non seulement très en pente, mais rétréci et obstrué par des blocs de rocher.

Conséquence de l'obstacle : importance.

Paré : prêt au départ.

oui, le long de la rive! parfois, même souvent, dans l'eau aux genoux, à la ceinture. Dans l'été ce n'est rien, mais quand à l'automne on doit casser les premières glaces en marchant une heure, deux heures de cet exercice, les rôles s'intervertissent : les haleurs montent à bord et prennent les rames et les rameurs tout de suite deviennent chevaux de halage. Ah! la cordelle, parlez-moi de la cordelle! Je signale cet exercice à nos amateurs de sports.

« Et l'on s'en allait de cette sorte du Fort Garry à York-Factory ou, comme on disait alors, de la Rivière-Rouge à la mer. On allait de la Rivière-Rouge au Fort Auguste — Edmonton aujourd'hui — ; de la Rivière Rouge au Portage de la Loche; de là à Athabaska, à la Providence, au Fort Simpson, au Fort Good-Hope ; d'Athabaska à la Rivière de la Paix, jusqu'au pied des Montagnes Rocheuses.

« Ah! les hommes de barge! métis et canadiens de la Rivière-Rouge, je vous le dis : c'étaient des hommes [1] ! »

Le Fr. Alexis s'embarqua donc, avec le R P. Végreville vers le milieu de juin, au pied du Fort Garry pour l'Ile-à-la-Crosse et le Portage la Loche. Les 300 lieues de distance qui séparaient la Rivière-Rouge de l'Ile-à-la-Crosse en devenaient 500 par les innombrables détours des rivières. Quel voyage que celui-là ! Ecoutons le P. Petitot nous en faire la description.

« Au Fort Garry, on dit adieu à notre brillante civilisation. Plus de chemins de fer, plus de bateaux à vapeur. On s'installe comme l'on peut dans une barque de 30 pieds de quille, lourde, massive, ventrue, parce qu'elle doit résister à plus d'un choc, lutter contre plus d'un rapide ; et là, exposé au soleil, au vent ou à la pluie, assis parmi les ballots de marchandises, le voyageur remonte lentement et au prix des efforts souvent désespérés d'un vaillant équipage, les cours d'eau entrecoupés de cataractes ou de lacs qui vont le conduire au grand Portage la Loche. Entre le lac Winipeg et le plateau culminant (où se trouve le *Grand Portage*), on ne compte pas moins de 36 portages (moindres). Qu'on juge par là des difficultés et des lenteurs d'un tel voyage. Aussi en partant de St-Boniface à la fin de mai, on ne peut arriver au lac Athabaska qu'au mois d'août.

« Voici l'énumération des lacs et des rivières que l'on suit durant cet itinéraire : rivière Rouge, lac Winnipeg, rivière Saskatchewan, lacs Travers, Bourbon et Vaseux, rivière du Pas, lacs Cumberland et des Epinettes, rivière Maline, lac Castor, rivière la Pente, lacs des Iles, Héron, Pélican et des Bois,

1. Abbé Jolys, *Pages de Souvenirs et d'Histoire*, pp. 12-15.

portage du Fort de Traite, rivière des Anglais ou Churchill, lacs de l'Huile, d'Ours, Souris, Serpent, du Genou, Primeau et de l'Ile-à-la-Crosse. Après avoir traversé ce dernier bassin d'un bout à l'autre, nous pénétrons, par un canal naturel d'eau stagnante, improprement appelé rivière Creuse, sur les lacs Clair et du Bœuf, d'où nous gagnons le lac la Loche, par la rivière du même nom. C'est à l'extrémité de ce dernier lac que s'élève le coteau du Portage la Loche... Sur le versant septentrional du portage, nous nous trouvons dans le district d'Athabaska [1]. »

Nos deux voyageurs, après avoir parcouru toute cette série de rivières et de lacs, arrivèrent à l'Ile-à-la-Crosse dans la nuit du 18 au 19 juillet (1853).

***

Ce fut la cause d'une grande joie pour les missionnaires qui y résidaient [2] ; mais nos voyageurs l'étouffèrent eux-mêmes en partie par la nouvelle qu'ils apportaient de la mort de Mgr Provencher.

Du reste l'arrêt ne fut que de quelques heures pour le Fr. Alexis, qui continua sa route avec Mgr Taché, tandis que le P. Végreville restait à l'Ile-à-la-Crosse.

Le départ eut lieu le 19 juillet, à 4 h. du matin. Deux jours après, le 21, du lac du Bœuf, Mgr Taché écrivit à Mgr de Mazenod :

« Je suis en route pour Athabaska, où se trouvent les Pères Faraud et Grollier. Le Fr.Alexis Reynard dort paisiblemen à mes côtés ; je suis dans mon palais de toile, que le vent agite de son mieux... Je suis assis sur la terre ; je n'ai pour table qu'une petite malle ; ma bougie ne m'offre qu'une lueur vacillante. Je suis accablé de sommeil ; la nuit est froide ; je suis transi de froid, quoiqu'en juillet ; j'ai peine à tenir la plume. Comme nous voyageons tout le jour, il me faut profiter de la nuit pour écrire [3]... ».

L'Evêque et son compagnon de voyage passèrent au Grand Portage la Loche, célèbre entre tous dans l'histoire des Missions

1. Cité par le P. Duchaussois, *Aux Glaces polaires*, p. 90-91, éd. 1928.

2. Mgr Taché, les RR. PP. Maisonneuve et Tissot, et le bon Frère Dubé, le premier Frère Oblat de l'Ouest Canadien.

3. Citée par D. Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. I, p. 267.

du Nord ; puis ils descendirent la *petite rivière Athabaska,* appelée aujourd'hui rivière Eau Claire, et la *grande rivière Athabaska* jusqu'au lac du même nom. Ce lac, ils le traversèrent dans sa partie ouest, et ils arrivèrent enfin à la Mission de la Nativité, dans les premiers jours d'août (1853). Notre Frère atteignait le terme de son long voyage, un peu plus d'un an après son départ de France.

CHAPITRE IV

A LA NATIVITÉ
(1853-1863)

La Mission et son cadre, en 1853. — Coup d'œil historique. — La visite de Mgr Taché. — Lettre au Fr. Philippe Fournier. — Portrait du Fr. Alexis. — La maison et la chapelle de la Mission en 1862.

Arrivé au lac Athabaska, le Fr. Alexis s'empressa naturellement de faire connaissance avec les personnes et les choses au milieu desquelles il allait demeurer.

Il revit avec plaisir le P. Grollier, qui ne l'avait devancé que de quelques mois. Il fut heureux d'offrir pour la première fois ses hommages au R. P. Faraud, supérieur de la Mission, dont on lui avait parlé avec les plus grands éloges.

La Mission elle-même était encore toute primitive : une pauvre maison en troncs d'arbres superposés, couverte en écorces d'épinettes [1]; une chapelle inachevée ; une cabane pour les serviteurs — les *engagés*, selon le mot du pays ; — une petite étable ; un commencement de jardin, et... rien de plus ;

Mais le tout dans une paysage splendide. Le lac Athabaska est, en effet, une magnifique pièce d'eau, transparente comme le cristal, emplissant un vaste bassin creusé dans le granit. Il n'a pas moins de 370 kilomètres de long sur 30 à 60 de large, avec une superficie de plus de onze mille kilomètres carrés.

« Des rochers rougeâtres de cent cinquante à deux cents mètres de haut, tantôt courbés en golfes grâcieux, tantôt anguleux et taillés à pic, le bordent au nord et à l'est. Ses rives occidentales sont, au contraire, basses et marécageuses. Les nombreuses et puissantes rivières qui s'y déversent de ce côté, forment par l'union de leurs bras, plusieurs deltas immenses : bourbiers mouvants, îlots vaseux, où ne croissent que des joncs, des saules et des roseaux. Aux endroits d'où l'eau se retire après les grandes crues, on trouve de longues dunes et des plaines sablonneuses, parsemées de graviers et de galets arron-

1. L'épinette est un conifère, qui ressemble au sapin.

dis, tandis que dans la partie orientale surgissent une multitude d'îles, à base granitique, couronnées de sapins et de cyprès. On dirait, de loin, une flotte voguant, toutes voiles dehors. De là le nom d'Athabaska, qui, en langue crise, signifie « réseau d'herbes ». Une autre tribu, les Montagnais, l'appelle, pour la même raison, *Khray-télé-Khé*, « plancher des saules » [1].

L'âme de notre Frère, sensible comme celle des Saints, était fortement impressionnée par toutes ces beautés naturelles.

*
* *

Pourtant ce qui l'intéressait bien davantage, c'était le côté surnaturel, l'œuvre des missionnaires pour la conversion des âmes.

Le P. Faraud, qui avait si longtemps gémi de sa solitude, était tout heureux de raconter au nouveau venu l'histoire de la Mission.

Le P. Taché avait été le premier prêtre à visiter le lac Athabaska. Il y était venu deux fois, en 1847 et 1848.

La première fois, les sauvages, Cris et Montagnais, l'avaient accueilli avec enthousiasme. Il était resté trois semaines au milieu d'eux [2] et en avait baptisé 194 [3].

La deuxième fois, l'enthousiasme avait été moins grand, mais le travail plus profond : 86 baptêmes avaient couronné un apostolat de trois mois [4].

Chaque fois il avait reçu l'hospitalité au Fort Chipewyan, Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson, dont M. Ermintinger était le « Bourgeois [5] ».

Les excellentes dispositions des sauvages avaient décidé le P. Taché et Mgr Provencher à établir parmi eux une Mission permanente. Le P. Faraud en fut chargé.

1. R. P. Ortolan, O.M.I., *Les Oblats de M. I...*, t. II, p 180.
2. Du 2 au 23 septembre 1847.
3. Mgr Taché. *Vingt Années... Missions des Oblats*, t. 5, p. 87.
4. Du 20 septembre 1848 au 2 janvier 1849. Ibid., pp. 91-93.
5. Le « bourgeois » était le chef d'un Fort ou Poste de traite.

Parti de l'Ile-à-la-Crosse en août 1849, il arriva au lac Athabaska en septembre et fut reçu, lui aussi, au Fort de la Compagnie. Durant l'hiver, il se perfectionna dans la connaissance de la langue montagnaise, écrivit des livres en cette langue et apprit aux sauvages à les lire. Puis, dès le printemps 1850, il choisit, à un mille, soit un kilomètre et demi du Fort, un emplacement pour sa maison, près d'un marais qu'il se proposait de dessécher pour avoir un peu de terre cultivable. Avant la fin de cette même année, malgré un voyage de deux mois à l'Ile-à-la-Crosse, il avait sa maison à lui, bâtie de ses mains. Ce n'était sans doute qu'une simple cabane provisoire, mais il était chez lui, et les sauvages pouvaient comprendre qu'il avait l'intention de demeurer au milieu d'eux.

L'année suivante (1851), il commença la construction d'une chapelle, qui fut assez avancée, le 8 septembre, pour être bénite, en présence d'un petit nombre de sauvages. C'est alors, et à cause de la fête célébrée ce jour-là, de la naissance de la T. S. V. Marie, qu'il donna à la Mission le nom de la NATIVITÉ [1]. Il commença aussi, la même année, à se faire un jardin.

Au printemps de 1852, il alla pour la première fois visiter les sauvages du Grand Lac des Esclaves, où il eut un merveilleux succès [2]. Dans le courant de l'année, « il put mettre la chapelle en état de service, construire une maison et cuisine » pour recevoir plus décemment un confrère qu'il attendait et qui lui arriva au mois d'octobre, le R. P. Grollier ; et de plus, « faire une étable, une autre maison pour les engagés de la Mission, etc. [3] ».

Lorsque le Fr. Alexis arriva, au mois d'août 1853, la chapelle n'était pas encore achevée, du moins à l'intérieur ; mais déjà les progrès de l'établissement étaient assez sensibles pour permettre au P. Faraud d'écrire : « Les pommes de terre poussent à merveille, l'orge promet bien pour l'avenir, deux

1. Mgr Taché, *Vingt années... dans Missions des Oblats*, t. 5, p. 105.

2. Mgr Taché, op. cit., t. 5, p. 145, et le P. Faraud, lettre du 6 décembre 1856, publiée par les *Annales de la Prop. de la foi*, t. 31, (1859), p. 272.

3. Lettre du 25 mars 1859, au T.R.P. Fabre.

vaches à lait sont dans l'étable, tout annonce qu'on passera l'hiver autant vaut dire à son aise en comparaison du temps passé ; et l'on ne se trompe pas : l'on vit et l'on mange à sa fantaisie [1] ».

Durant ces mêmes années, les baptêmes s'étaient multipliés, et les bons sauvages, instruits de la Religion, commençaient à devenir des chrétiens fervents, tandis que les nations de l'extrême nord, ayant déjà entendu parler de l'*Homme de la Prière,* soupiraient après sa venue.

***

Mgr Taché, que le Fr. Alexis avait accompagné depuis l'Ile-à-la-Crosse, ne passa que quelques jours à la Nativité, en cette année 1853. Il y était venu surtout pour voir les missionnaires et combiner avec eux les mesures à prendre pour agrandir le Royaume de Jésus-Christ. Il fut décidé que le P. Grollier irait fonder une nouvelle Mission, à l'extrémité orientale du lac Athabaska, en faveur d'une tribu indienne connue sous le nom de *Mangeurs de Caribou* [2], et que cette Mission serait appelée Notre-Dame des Sept-Douleurs. Ces choses réglées, il reprit le chemin de l'Ile-à-la-Crosse [3].

Le P. Grollier partit peu après, au mois de Septembre, pour aller fonder la Mission projetée, au lieu appelée « Fond du Lac ». Les bons *Mangeurs de Caribou* lui donnèrent tant de consolations qu'il passa parmi eux tout l'hiver, sauf une courte apparition à la Nativité [4].

Ainsi le Frère Alexis se trouva bientôt seul avec le R. P. Faraud. Il va nous raconter lui-même ses débuts, dans une lettre écrite plus tard, de la Mission de Providence, le 5 décembre 1864, au Frère Philippe Fournier.

---

1. Lettre du 25 mars 1859 au R. P. Fabre (Archives de la Maison Générale).
2. *Vingt Années..*, p. 64 (ou Mis. O.M.I., t. 5, p. 150).
3. *Vie de Mgr Taché,* t. I, p. 268.
4. *Vingt Années...* (Missions O.M.I., t. 5, p. 151).

« Mon cher Frère Philippe,

« ...Ce fut avec Mgr Faraud que je commençai mon noviciat du nord. Je vous assure qu'il en vaut bien un autre. Mais si c'est dur à semer, on moissonne aussi à foison.

« Mon cher Philippe, je me figurais un peu de trouver le ciel presque tout fait en arrivant ici ; mais non ; il faut bien le gagner aussi. Seulement que c'est peut-être un autre ciel... car il y a plusieurs demeures dans la maison du bon Dieu. Ne plaisantons pas... Ne prétendez pas tant gagner que nous, vous, les Frères, en France : il nous en coûte pour nous dompter pour tous ces froids, cet isolement où nous sommes : au moins vous avez ça de moins, vous autres.

« Hé bien donc, cher Frère, je commençai par être de tous les métiers. Je faisais la cuisine, qui consistait à faire bouillir le poisson, la viande, les pommes de terre, les oies, les cygnes, les canards, etc., etc. Point de pain, point de vin, point de ce qu'on peut appeler proprement fruit. Ne parlons pas de jardin potager : des navets, quelques choux, quelques carrottes, des radis, un peu d'ognons, un peu de salades, voilà à peu près tout, en y ajoutant quelques pois.

« Je *bûchais* (coupais) beaucoup de bois, j'équarissais, je sciais, je bâtissais des maisons, avec Mgr Faraud. Excepté la maison où restent les Pères, que j'ai aidé même à continuer, j'ai aidé à faire ce qui est proprement maison à Athabaska.

« J'ai travaillé beaucoup à des jardins pour ensemencer nos pommes de terre, notre orge,... »

Parlant alors des sauvages, le Frère dit qu'au moment de la récolte, il avait beaucoup de peine à les empêcher de tout prendre. Ils ne croyaient point voler ; mais ne connaissant pas la propriété, dans un pays où tout appartenait à tout le monde, ils trouvaient « curieux » que ce que produisait la terre ne fût pas à n'importe qui. Le Frère réussissait cependant à écarter les hommes ; les enfants se sauvaient à la seule vue de sa barbe, qu'il gardait depuis son arrivée dans le pays ; mais les femmes, surtout les vieilles, étaient, dit-il, « insupportables » :

« Elles savent bien, qu'on ne fait que semblant de se fâcher ; elles viennent vous prendre (les légumes) jusque sous la main, et, avec leurs doigts, bouleversent assez la terre que vous diriez qu'il a passé des troupes de ces animaux qu'on ne nomme pas.

« Il y a deux sortes de sauvages, ajoutait-il, qu'on appelle les *Cris* et les *Montagnais*. J'essayai d'abord d'apprendre leur langue ; mais je me suis vite dégoûté, à cause de l'occupation ».

En réalité cependant il était parvenu, raconte Mgr Grandin, « à l'aide de sa prodigieuse mémoire, à apprendre le Cris et le Montagnais, rien qu'à les entendre parler, sans livre, à la manière des enfants, et il se tirait fort bien d'affaire »[1].

Dans la lettre au Fr. Philippe, il en cite quelques mots, notamment le nom que lui donnent les Montagnais: *sounnaré* « le frère aîné ».

Enfin il se peint lui-même, avec une belle simplicité, en parlant de sa conduite à l'égard d'un chien :

« J'entrai en compagnie d'un bon animal qu'on me donna pour compagnon de travail, à qui on donnait le nom de *Black*, qui veut dire *noir*, en anglais. C'était un pauvre chien que je menai plusieurs années et avec qui il m'est arrivé plusieurs aventures. Souvent, au milieu de grands froids, il se couchait dans la neige et me laissait geler ; alors je me mettais à faire un peu la grimace, et je le rouais de coups pour le faire lever, et je ne réussissais pas toujours. Après que je l'avais bien battu, j'avais du remords, et je priais le bon Dieu pour que l'animal ne ressentît aucun dommage, et je le soignais comme il faut, pensant que cela réparerait de beaucoup ma faute[2] ».

***

Après cet aperçu que le Fr. Alexis nous a donné de sa vie à Athabaska, on ne lira pas sans plaisir ce qu'ont écrit de lui le R. P. Duchaussois, dans « Apôtres Inconnus », et le T. R. P. Fabre, dans sa notice nécrologique.

« Le Fr. Alexis, dit le P. Duchaussois, apporta aux missions de l'Athabaska-Mackenzie, dont il fut le premier Frère attitré de 1853 à 1875, les qualités les plus complètes et les plus solides que puisse réclamer la vie du coadjuteur missionnaire.

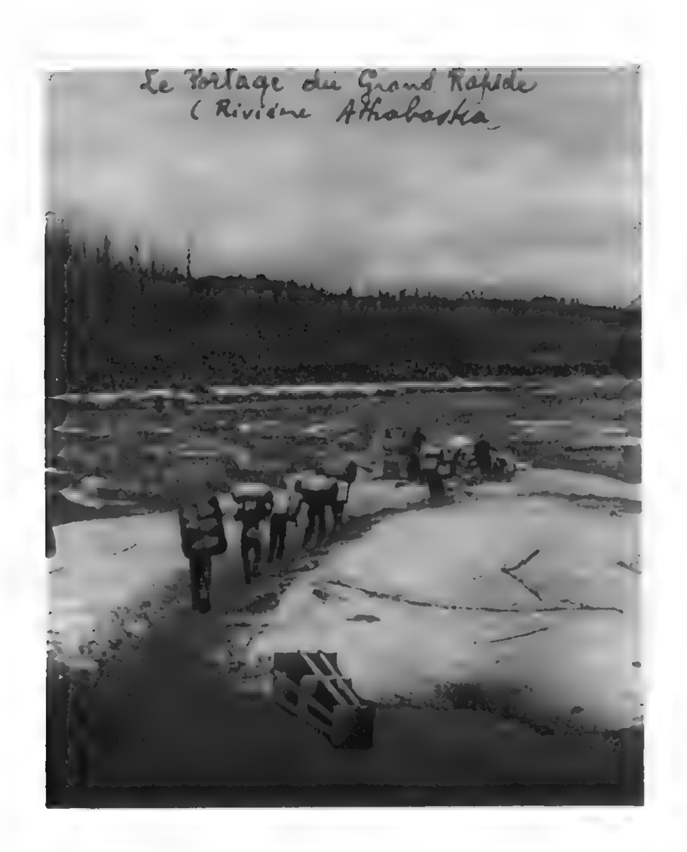
« On montre, sur la grève du lac Athabaska, une roche qu'il roulait tout seul, et que personne n'a pu remuer depuis. Il fallait commander, pour son usage, des pelles et des pioches de triple résistance; et encore l'instrument se cassait-il souvent malgré les efforts constants de modération que s'imposait l'ouvrier.

« Cet hercule à la haute taille avait la douceur et la candeur d'un enfant, et jamais il ne put croire à la malice d'un ennemi.

---

1. Mgr Grandin, dans l'article : « Le Frère Alexis est-il un Martyr ? » — *Missions O. M. I.*, t. 39, p. 73.

2. Lettre au Fr. Fournier (Archives de la Maison Gén.)





LES VOYAGES PAR EAU

En barges - A la cordelle - Portages



MISSION DE LA NATIVITÉ

« De maître vigneron qu'il avait été au pays du raisin, il devint bon menuisier et habile voyageur au pays de la glace. Toutes les constructions du lac Athabaska et de la Providence, élevées durant les vingt-deux ans de sa vie apostolique, portent la marque de ses rudes coups de hache. Une chaise-fauteuil, confectionnée par lui et planée au couteau de poche — les entailles en sont toutes visibles — se conserve à l'égal d'une relique dans la cellule d'honneur, chambre réservée au Vicaire Apostolique, à la Providence.

« Le Fr. Alexis était grand, robuste, alerte, vif, habile à tous les travaux des mains [1] ».

« Sa vie entière, dit le T. R. P. Fabre, a été une vie d'abnégation personnelle au profit des autres.

« Chose singulière ! la vertu lui avait donné toutes les aptitudes : il savait tout faire, parce qu'il savait vouloir fortement. Certes, il n'était pas un phénix, tel qu'on l'a vu à N. D. de l'Osier, aux débuts de sa vie religieuse. Il était devenu cependant la cheville ouvrière dans la Mission du Mackenzie. Fallait-il construire, fréter, monter une *barge*, ouvrir un chemin, préparer ou diriger une expédition de vivres ou de bagages ? C'était lui l'homme nécessaire. Constructeur, ingénieur, intendant, il était quelque chose de tout cela ; et si l'instruction faisait défaut, la peine y suppléait et le faisait tout de même arriver à ses fins [2] ».

*
* *

C'est dans l'achèvement de la maison et surtout de l'église de la Nativité, commencées par le P. Faraud, que notre Frère eut la première occasion d'exercer ses talents. Quand le R. P. Grouard arriva, neuf ans plus tard, à la Mission, elles avaient un tout autre aspect qu'à l'arrivée du Fr. Alexis.

« La maison construite par le P. Faraud, 30 pieds de long sur 20 de large (9 mètres sur 6), n'avait que le rez-de-chaussée. La plus grande partie servait de salle publique, sur laquelle s'ouvraient deux petites chambres de 10 pieds carrés : l'une était occupée par le P. Clut, l'autre devint ma cellule. On passait par là pour aller au réfectoire (10 pieds carrés), communiquant avec une cuisine d'égale dimension, qui servait de résidence au Frère. A l'autre bout de la grande salle, une porte

---

1. R. P. Duchaussois, *Apôtres Inconnus*, pp. 243, 251.

2. *Notices Nécrologiques*..., t. 3, p. 278.

donnait entrée dans une petite sacristie unissant la maison à l'église.

« Cette dernière, vraiment grande et belle comme le P. Faraud l'avait voulue, faisait l'admiration de tous, Blancs, Métis et Indiens. Plusieurs fenêtres ogivales de chaque côté de la nef, une voûte arrondie, une magnifique balustrade, d'élégantes colonnettes découpées au tour, un chœur de forme hexagonale avec deux fenêtres ogivales, un grand maître-autel au fond, deux petits autels latéraux surmontés des statues de la Ste-Vierge et de St-Joseph ; tout plaisait aux yeux et à l'esprit. Le toit élancé était couvert de bardeaux faits à la main. Au-dessus de la grande porte s'élevait un joli clocher dans lequel se balançait une cloche pesant plus de 100 livres [1] ».

---

1. Mgr Grouard, *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat*, p. 31, 32. — Les bardeaux sont des planchettes de bois en forme de tuiles ou d'ardoises, que l'on emploie pour couvrir les toitures.

CHAPITRE V

DIX ANS A LA NATIVITÉ. — PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS.

(1853-1863)

Coup d'œil synthétique. — *1854 :* Accident du P. Grollier. — *1855 :* Arrivée du P. Grandin. — *1856 :* Visite pastorale de Mgr Taché ; — fondation définitive de la Mission St-Joseph ; — *1857 :* Election du P. Grandin à l'épiscopat ; précieux renfort ; changements ; maladie. — *1858 :* Le P. Grollier part pour l'extrême-Nord ; arrivée des PP. Clut et Eynard, et des FF. Kearney et Perréard ; arrivée du *ministre* Hunter ; encore la maladie ; une maison pour des Sœurs ; belles fêtes de Noël. — *1859 :* Le P. Faraud aspire au repos ; échec de Hunter et pétition ; arrivée du *ministre* Kirby et du P. Gascon ; sacre de Mgr Grandin ; premier voyage du P. Faraud chez les Castors. — *1860 :* Nouveau renfort ; projets de division du diocèse de St-Boniface et d'élévation du P. Faraud à l'Episcopat ; quasi naufrage du P. Clut et du Fr. Alexis ; le sommeil de la pendule ; lettre du Fr. Alexis. — *1861 :* Travaux matériels ; visite de Mgr Grandin ; arrivée du P. Séguin et du Fr. Boisramé ; le P. Faraud quitte la Nativité ; choix de l'emplacement pour la future Mission de la Providence. — *1862 :* Grand deuil de famille ; solitude du Fr. Alexis ; nouveaux changements ; maladie du P. Clut ; arrivée des PP. Petitot et Grouard ; l'art musical et le premier chat à la Nativité. — *1863 :* Obédience du P. Grouard et du Fr. Alexis pour la Providence.

La vie d'un Frère, dans une Mission, ne comporte guère d'événements sensationnels : elle se confond plutôt avec celle de la Mission elle-même.

Le Fr. Alexis, avec son âme d'apôtre, prenait le plus vif intérêt à ce que faisaient les Pères et aux progrès de l'évangélisation. Les rares lettres qui nous restent de lui, quoique très sobres de nouvelles, nous en donnent de temps en temps la preuve. Ce sera donc faire connaître ce qui l'intéressa au plus haut point, que de donner en raccourci l'histoire de la Mission de la Nativité pendant les dix années qu'il y vécut.

***

On a déjà raconté ses commencements avec le P. Taché et le P. Faraud. Ce dernier, après y être resté seul pendant plus de trois ans, de 1849 à 1852, avait reçu avec une indicible joie, un confrère, dans la personne du R. P. Grollier, missionnaire au zèle dévorant, qui devait fournir une carrière très courte, mais très fructueuse.

Au mois d'août 1853, ce fut le Fr. Alexis qui vint se joindre à la petite communauté. Pendant cinq ans, d'août 1853 à août 1858, il y fut seul Frère. Les trois années suivantes, il eut un compagnon, le Frère Kearney d'abord, puis le frère Perréard. En juin 1861, le Fr. Perréard ayant été envoyé à l'Ile-à-la Crosse, il resta de nouveau seul Frère.

Il eut, dans le même temps, deux supérieurs: le R. P. Faraud, jusqu'en 1861 ; le R. P. Clut, ensuite.

Sauf une année où il y eut à la Nativité trois Pères à la fois, la communauté n'en compta jamais plus de deux. Le P. Grollier arrivé, comme on l'a déjà dit, en octobre 1852, y demeura jusqu'en juillet 1856, c'est-à-dire environ quatre ans. Le P. Grandin y fut deux ans seulement, d'août 1855 à l'été de 1857. Le P. Grollier y revint alors, mais pour un an à peine. Il fut remplacé par le P. Clut, qui après avoir été pendant trois ans, l'auxiliaire du P. Faraud, lui succéda comme supérieur, en juillet 1861. Le P. Clut resta alors un an seul, puis, en juillet 1862, il reçut le P. Grouard, simple novice.

Souvent les voyages des Missionnaires, pour la visite des postes qui dépendaient de la Nativité, laissèrent le Fr. Alexis avec un seul Père. Il lui arriva même une fois, en 1862, de rester tout à fait seul pendant plusieurs mois.

Sa présence fut d'une grande utilité pour le développement des Missions. Prenant sur lui la grosse part des travaux matériels, il permit aux Pères de se livrer plus entièrement aux œuvres du saint ministère.

Le P. Faraud, que des rhumatismes — maladie héréditaire dans sa famille — commençaient à faire beaucoup souffrir, gardait presque toujours la résidence. Il ne fit, après l'arrivée du Fr. Alexis, que trois voyages de quelque durée : le premier, durant le printemps de 1856, au Grand Lac des Esclaves, Fort Résolution, où il fonda la Mission St-Joseph, ébauchée dans une première visite, en 1852; — les deux autres, dans la région de la Rivière la Paix, en 1859 et 1860, en faveur de la tribu des *Castors*.

Les autres Pères, au contraire, s'absentaient souvent, et pour des temps assez longs. Le P. Grollier visita le premier, comme on l'a dit, les *Mangeurs de Caribou*, qui se réunissent sur les bords du lac Athabaska, en un endroit appelé le Fond du Lac, à 280 kilom. environ de la Nativité, vers l'est, où il fonda la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il y passa l'hiver 1853-1854, l'automne 1854, le printemps 1855, tout l'hiver et le printemps suivants, de septembre 1855 à juin 1856; il y retourna pour la dernière fois au printemps de 1858, avant son départ définitif de la Nativité pour le Grand Lac des Esclaves et les Missions de l'Extrême Nord.

Le P. Grandin, après un an environ de séjour à la Nativité, alla passer une partie de l'hiver 1856-1857 chez un vieux métis fort célèbre dans l'histoire des Missions du Nord, François Beaulieu, surnommé « le Patriarche de la Rivière au Sel [1] ». Au printemps de 1857, il fit la mission, à N. D. des Sept-Douleurs ; puis, en route pour le Grand Lac des Esclaves, il reçut l'ordre de quitter la Mission de la Nativité pour celle de l'Ile-à-la-Crosse.

Le P. Clut, à son tour, visita N. D. des Sept-Douleurs en 1859, 1860, 1861, 1862 et 1863.

Ainsi la bonne nouvelle se répandait de plus en plus tout autour et même très loin de la Mission-Mère ; et le cœur du bon Fr. Alexis tressaillait de joie ou de tristesse aux récits que lui faisaient les grands Apôtres avec lesquels il demeurait. Essayons de relater les principaux événements qui firent ainsi battre son cœur.

1854

Au printemps de 1854, le P. Grollier faillit être victime de son zèle, à la Mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

---

1. Il y demeura deux mois, se perfectionnant dans la connaissance des langues et instruisant les sauvages. Il y planta une Croix avant de revenir au Lac Athabaska. (Journal de Mgr Grandin, *Missions des Oblats*, t. 3, p. 213. Voir aussi P. Jonquet, *Vie de Mgr Grandin*, p. 81-84, et P. Duchaussois, *Aux Glaces Polaires*, p. 138-142, Ed. 1928).

Etant parti pour visiter un malade, aux approches de la fête de l'Ascension, et revenant tout seul, il perdit son chemin et erra un jour et une nuit à l'aventure, puis tomba épuisé. Quand on le retrouva, quelques jours plus tard, il était sans connaissance et émacié à faire peur. On le ranima peu à peu, mais l'usage de l'intelligence ne lui revint qu'au bout de quinze jours. Un asthme, dont il n'avait ressenti jusque-là que de légères atteintes, l'étreignit depuis ce temps sans lui laisser de trêve [1].

1855

Le grand événement de l'année 1855 fut l'arrivée du Père Grandin, au commencement d'août [2]. Notre Frère devait profiter d'une manière toute spéciale de sa présence, comme on le dira dans le chapitre suivant.

1856

L'année 1856 fut marquée par le second voyage du P. Faraud au grand lac des Esclaves et surtout par la première visite pastorale proprement dite de Mgr Taché.

L'évêque de St-Boniface, voulant visiter toutes les Missions de son immense diocèse, s'était annoncé au lac Athabaska pour l'été de 1856. Les sauvages de tous les environs en avaient été prévenus ; et, tandis que le P. Grollier était à N. D. des Sept-Douleurs et le P. Faraud au Grand Lac des Esclaves, le P. Grandin, grandement aidé par le Fr. Alexis, s'occupait de ceux qui s'étaient réunis à la Nativité. Il s'agissait de les préparer au sacrement de la Confirmation qu'aucun d'eux n'avait reçu, et à la sainte Communion, que deux ou trois vieillards seulement avaient faite. Les Missionnaires, en effet, avaient hésité jusque-là à donner la Communion ; mais leur Fondateur et Supérieur général, Mgr de Mazenod, l'ayant appris, les en avait blâmés, et ils voulaient se conformer à ses directions.

---

1. Pour plus de détails, voir le récit très intéressant du P. Duchaussois, *Aux glaces polaires*, p. 358-359. Ed. 1928.

2. Le P. Grandin serait arrivé le 5 août d'après D. Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. I, p. 313 ; — le 6, d'après le P. Jonquet, *Vie de Mgr Grandin*, p. 66.

Les deux Pères absents tenaient à rentrer pour l'arrivée de leur évêque. Le P. Grollier revint au mois de juin ; le P. Faraud ne devait arriver que le 6 ou le 7 juillet.

Le 2 juillet, à 2 heures du matin, grande surprise à la Mission de la Nativité ; Mgr Taché arrivait du Lac La Biche, en canot d'écorce. On ne l'attendait pas si tôt, et l'on redoutait extrêmement pour lui les dangers de la Grande Rivière la Biche ou Rivière Athabaska. Une assez longue partie de cette rivière passait pour absolument impraticable, et l'on considérait comme perdue d'avance toute embarcation qui aurait l'audace de s'y aventurer. Mgr Taché avait voulu savoir par lui-même ce qu'il en était et il arrivait, après sept jours et deux nuits de navigation, heureux d'avoir constaté qu'il y avait, dans ces dires, beaucoup d'exagération, et que les *rapides* si redoutés n'étaient pas en réalité plus redoutables que beaucoup d'autres. Une voie nouvelle pouvait s'ouvrir par là vers les Missions du Nord.

La présence du *Grand Homme de la Prière* fut bien vite signalée, et tous les sauvages accoururent auprès de lui : c'était leur premier Missionnaire qui revenait, élevé maintenant à la dignité d'Evêque.

La mission qu'il prêcha lui-même, aidé des Pères Grollier et Grandin, eut le succès le plus complet. Une soixantaine de sauvages adultes furent admis à la Confirmation, et peut-être une centaine à la Communion ; « et l'on peut dire que c'est à partir de là que la Mission a commencé à bien faire et les sauvages à se christianiser [1] ».

Le retour du P. Faraud, sur ces entrefaites, et les excellentes nouvelles qu'il apportait, mirent au comble la joie des Missionnaires. Son séjour de trois mois au Grand Lac des Esclaves avait été, comme la première fois, en 1852, un vrai triomphe, et d'autant plus merveilleux que plus d'hostilité s'opposait à

1. Lettre du R. P. Faraud à une Sœur Grise de St-Boniface, 20 mai 1859. (Archives des Sœurs). — On remarquera que le P. Faraud parle seulement d'adultes : les enfants ne furent admis que plus tard à la Communion.

son succès. Le « Chef du District de la Grande Rivière » pour le compte de la Cie de la Baie d'Hudson, M. Anderson qui résidait au Fort Simpson, avait défendu à tous les « Bourgeois » sous ses ordres de recevoir les Missionnaires. Mais Mgr Taché, au courant de tout, avait obtenu du « Gouverneur » de la Compagnie des lettres pour le P. Faraud, ordonnant directement aux « Bourgeois » de donner l'hospitalité aux Missionnaires dans les Forts de la Compagnie. Grâce à ces lettres, le P. Faraud avait été reçu et traité avec honneur au Fort Résolution. Quant aux sauvages, ils l'avaient entouré avec empressement, avides d'entendre la parole de Dieu. Aidé par eux, le P. Faraud avait bâti, dans l'Ile d'Orignal, peu éloignée du Fort, une humble maison-chapelle, et il avait donné à la Mission naissante le nom de St-Joseph [1].

Mgr Taché demeura encore une semaine à la Nativité après le retour du P. Faraud ; et les exercices de la visite pastorale prirent fin, le 13 juillet, par la plantation d'une belle et grande Croix. Le lendemain, l'évêque de St-Boniface partait pour l'Ile-à-la-Crosse, emmenant avec lui le P. Grollier.

1857

Un événement d'une importance exceptionnelle pour les Missions du Nord eut lieu pendant l'année 1857 : ce fut la nomination du P. Grandin à l'épiscopat, comme coadjuteur avec future succession de Mgr Taché, et le titre d'évêque de Satala.

Pour l'obtenir, Mgr Taché s'était rendu en Europe. Il en revint avec un précieux renfort : outre le P. Lefloch, qui devait rester à St-Boniface, il amenait trois autres Missionnaires destinés aux missions du Nord, le Frère Clut, scolastique, le futur Mgr Clut, et les Frères convers Salasse et Perréard. D'autres Pères et Frères encore lui avaient été promis,

---

1. Le P. Faraud a raconté lui-même son extraordinaire succès dans une lettre à Mgr de Mazenod que les *Annales de la Propagation de la Foi* ont publiée (t. 31, p. 272).



Mgr FARAUD



Mgr GRANDIN



R. P. GROUARD



Mgr CLUT





Fr. BOISRAME



Mgr TACHÉ



et vinrent en effet quelques mois plus tard : nommons le Père Eynard et le Frère Kearney, avec lesquels nous aurons occasion de faire connaissance.

Pendant que leur Evêque préparait ainsi le développement des Missions du Nord; les missionnaires d'Athabaska continuaient leur vie ordinaire, sans en rien soupçonner. Le P. Grandin était allé faire la mission de printemps au Fond du Lac; puis, le courrier d'été étant passé à la Nativité sans y déposer une seule lettre, il était parti pour faire à son tour la mission du Grand Lac des Esclaves... Mais, quelle surprise! voilà que sur sa route, dans un portage, il trouve un paquet soigneusement plié, et portant l'adresse de la Mission d'Athabaska : c'étaient les lettres que, par une inconcevable distraction, le courrier avait oublié d'y remettre à son passage. Il lit aussitôt celles qui lui étaient destinées. L'une d'elles, écrite par Mgr Taché, lui donne l'ordre formel de se rendre immédiatement à l'Ile-à-la-Crosse, ajoutant que le P. Grollier, à son arrivée, la quittera pour aller le remplacer au lac d'Athabaska. Pas d'hésitation possible : il faut rebrousser chemin, aller surprendre, à la Nativité, le P. Faraud et le Frère Alexis, et partir pour l'Ile-à-la-Crosse, où le P. Grollier l'attendait en effet pour reprendre le chemin du Nord.

Quand le P. Grollier revit son premier champ d'apostolat, il y trouva la maladie.

« La coqueluche, écrivait le P. Faraud, le 29 décembre 1857, la coqueluche, avec son triste cortège de douleurs d'entrailles, d'enflures dans les membres, de maux de tête, etc., sévit ici depuis l'automne, avec une impitoyable rigueur. Je n'exagèrerais pas en disant qu'elle a déjà emporté le tiers de la population. C'est surtout la jeunesse qu'elle attaque. L'atmosphère est empestée au point que ceux qui se portent bien pourraient comparativement passer pour malades. Le R. P. Grollier, qui passe l'hiver ici, a failli étouffer plusieurs fois... Nos pauvres sauvages, grâce à la foi qu'ils ont à la vie future, considèrent la mort sans effroi; mais ils sont passablement démoralisés[1]. »

1. A Sœur Valade, Sœur Grise de St-Boniface (Archives des Sœurs Grises de St-Boniface).

1858

Au printemps de 1858, le P. Grollier se rendit au Fond du Lac, près de ses chers Mangeurs de Caribou. Il les quitta au mois de juin, pour ne plus les revoir. Après quelques jours de repos à la Nativité, il partit pour le Grand Lac des Esclaves, Mission St-Joseph, dont bientôt il allait être nommé supérieur. Il ne devait jamais revoir non plus la Mission de la Nativité.

Vers le même temps, le Père Clut, que Mgr Taché avait ordonné prêtre le 20 décembre précédent, quittait St-Boniface, avec le Frère Kearney, pour se rendre au Lac Athabaska. Le Père Eynard et le Frère Perréard en partaient aussi pour aller rejoindre le P. Grollier au Grand Lac des Esclaves.

Ils arrivèrent à la Nativité le 7 octobre 1858[1]. Le Père Eynard et le Frère Perréard ne firent qu'y passer ; mais le Père Clut et le Frère Kearney s'y arrêtèrent. Très grand fut alors le bonheur du Frère Alexis : enfin il avait un compagnon, simple Frère comme lui ! Et ce Frère était en outre un religieux parfait; et ce religieux parfait allait lui rendre des services que ne rendent pas ordinairement les Frères. Nous le dirons plus loin.

Un grand progrès d'ailleurs se trouvait ainsi réalisé pour les Missions de l'Athabaska-Mackenzie. Elles comptaient désormais deux centres : la Nativité, avec deux Pères et deux Frères, les Pères Faraud et Clut et les Frères Alexis et Kearney; et St-Joseph, au Grand Lac des Esclaves, avec deux Pères et un Frère, les Pères Grollier et Eynard, et le Frère Perréard.

Mais à côté de cette cause de joie, il y en avait une de profonde affliction : un ministre protestant, l'archidiacre Hunter, était parti de la Rivière-Rouge avec les Pères et Frères Oblats, et avait voyagé sur la même « barge », se proposant d'aller plus loin qu'eux vers le Nord. La main d'Anderson était là-dessous : il espérait bien tirer vengeance, par l'intermédiaire du ministre, de l'humiliation que lui avait infligée le P. Faraud.

---

1. Date donnée par le P. Duchaussois, *Aux Glaces polaires*, p. 188.

Entre le ministre, en effet, et les Prêtres, surtout le P. Grollier, la lutte allait être sans trêve.

Durant toute cette année, la maladie continua de sévir parmi les sauvages. Leurs misères physiques attendrissaient le cœur des missionnaires, tandis que leur résignation dans la souffrance et leur courage les remplissaient d'admiration.

Le Père Faraud, qui l'écrivait aux Sœurs Grises de St-Boniface, leur confiait en même temps son désir de les avoir auprès de lui pour soulager tant d'infirmités ; et il ajoutait que depuis deux ou trois ans il travaillait en secret à leur préparer une demeure [1]. On devine la part de travail qui devait revenir au Frère Alexis dans cette œuvre. La fin de la même lettre nous fera connaître aussi les meilleures de ses joies.

« Nos sauvages, dit le P. Faraud, vont de mieux en mieux. Le plus grand nombre ont fait leur première Communion. C'est impossible de vous dire quel changement s'est opéré en eux depuis cette époque. On voit bien qu'ils ont entendu la voix du Maître. Il n'est pas rare de les voir arriver de trois ou quatre jours de marche, à l'époque des fêtes, pour avoir le bonheur de s'approcher de la sainte table. Aux fêtes de Noël nous avons eu près de cent communions. Notre petite chapelle, était vraiment magnifique; l'illumination y avait été ménagée de telle manière, les chants y furent exécutés avec tant d'ensemble qu'il me semblait pour la première fois de ma vie que j'avais quitté la terre pour le ciel [2] ».

1859

Au printemps, le P. Clut s'en alla essayer, à N. D. des Sept-Douleurs, le peu de Montagnais qu'il avait appris pendant l'hiver. Il en revint tout heureux : le succès avait dépassé son attente. Il commençait à se faire assez bien comprendre dans cette langue si difficile.

Sa présence et son aimable caractère étaient un charme pour la petite Communauté. Si le P. Faraud surtout en bénéficiait,

1 Lettre du 28 décembre 1858. Archives des Sœurs Grises, St-Boniface.

2. Lettre du 28 octobre 1858.

le Fr. Alexis s'en réjouissait grandement. Son supérieur, en effet, avait grand besoin de secours. Des privations excessives et un travail incessant avait épuisé sa santé avant l'âge. Une sciatique, dont il devait souffrir jusqu'à sa mort, lui rendait la marche très difficile. Il aspirait à aller prendre du repos et des soins dans une Mission moins pénible. D'ailleurs il voyait l'œuvre de la conversion des sauvages si bien lancée que sa présence à la Nativité ne lui paraissait plus nécessaire : presque tous les sauvages d'Athabaska, en effet, étaient baptisés, cent cinquante avaient fait leur première communion, une soixantaine avaient été confirmés. Les sentiments de foi, de confiance en Dieu et de repentir de leurs péchés qu'ils manifestaient, étaient admirables. Ils n'avaient guère qu'un grand défaut, le manque de reconnaissance envers leurs missionnaires.

L'avenir pourtant était plein d'angoisses. Il est vrai que le ministre Hunter avait piteusement échoué, partout ; et que déjà il s'en allait; mais il emportait « une supplique adressée à l'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson et signée par des noms illustres, à l'effet d'éloigner à jamais les Prêtres catholiques des lieux qui avaient vu sa défaite [1] ». D'autre part, les nouvelles de la Mission St-Joseph étaient mauvaises : le P. Eynard et le Fr. Perréard étaient malades. Ce dernier surtout avait un besoin urgent de repos. Le P. Faraud l'appela donc à la Nativité, se proposant d'envoyer le Fr. Kearney prendre sa place [2].

Sur ces entrefaites, le remplaçant de Hunter arriva. C'était un ancien maître d'école de la Rivière Rouge, le Révérend M. Kirby, « un bien petit être, dit Mgr Taché, mais doué d'une énergie de fer, d'une constance à toute épreuve, et capable de beaucoup oser [3] ». Par bonheur, il ne venait pas seul : pour que le P. Grollier pût le poursuivre partout où il irait, Mgr Taché

---

1. Mgr Taché, *Vingt années...*, dans *Missions des Oblats*, t. 5, p. 191.

2. On voit par là qu'il était supérieur de district.

3. *Vingt années...*, *Missions des Oblats*, t. 5, p. 192.

avait envoyé le P. Gascon[1] au secours du P. Eynard, à qui il devait tenir compagnie. Quand donc passèrent au Lac Athabaska les *barges* qui portaient le nouveau ministre et le nouveau missionnaire catholique, le P. Faraud embarqua le Fr. Kearney avec le P. Gascon pour le Grand Lac des Esclaves[2].

Pendant ce temps, le P. Grandin avait appris sa nomination à l'épiscopat, et, malgré toutes les protestations de son humilité, avait été contraint d'accepter le fardeau. Il fut sacré, le 30 novembre, à Marseille, par Mgr de Mazenod.

Quant au P. Faraud, il acheva cette année par son premier voyage chez les Castors, tribu sauvage qui habite sur les bords de la Rivière la Paix. Ce ne fut pas, hélas ! un triomphe, comme celui du Grand lac des Esclaves, trois ans plus tôt ; mais un vrai chemin du calvaire. Le voyage lui-même fut excessivement pénible, à l'aller et au retour ; et le ministère parmi les sauvages fut sans consolation. Les Castors ne voulurent pas abandonner leurs pratiques superstitieuses ni surtout leur jeu de main. Le Missionnaire revint découragé, se demandant avec angoisse si ces malheureuses tribus se convertiraient jamais[3] !..

1860

Le P. Clut ouvrit les travaux de l'année 1860, en se rendant à N. D. des Sept-Douleurs.

Et tandis que la vie ordinaire continuait à la Nativité, Mgr Grandin revenait de France avec les Pères Séguin, Caër et Gasté, le Frère convers Louis Boisramé et quelques autres

1. Le P. Gascon était un jeune prêtre canadien qni s'était offert à Mgr Taché, lors de son passage au Canada, en 1857, à son retour de France. Après avoir exercé le saint ministère, comme prêtre séculier, dans la Mission du Lac Manitoba, il avait demandé son admission parmi les Oblats et avait commencé son noviciat le 9 mars 1859. Il allait le continuer sous la direction du P. Eynard. Il devait mourir à Winnipeg, le 3 janvier 1914, à l'âge de 88 ans, dont 53 de vie religieuse.

2. D'après une lettre du P. Faraud à une Sœur Grise de Saint-Boniface (Arch. des Sœurs).

3. La date et les détails que nous donnons sur ce premier voyage chez les Castors sont tirés d'une lettre du P. Faraud aux Sœurs Grises de St-Boniface, de la Nativité, 28 décembre 1859. (Archives des Sœurs.)

missionnaires. De nouveaux développements devenaient possibles pour les Missions. Du même coup, Mgr Taché songeait à la division de son immense diocèse, et, de concert avec Mgr Grandin, pensait au P. Faraud comme futur évêque des pays du Nord. En attendant, Mgr Grandin irait visiter toutes les Missions de ces pays, et sans éveiller aucun soupçon, il ferait pour le P. Faraud ce que l'on avait fait pour lui, l'envoyant à l'Ile-à-la-Crosse, pour le rapprocher de Saint-Boniface. Le supérieur de la Nativité accepterait d'autant plus volontiers ce changement qu'il le réclamait, comme on l'a dit, pour raison de santé.

Ces plans s'élaboraient à St-Boniface, au mois de juillet. Un peu plus tard, il arriva au P. Clut et au Fr. Alexis une aventure qui faillit leur coûter la vie.

Nous avons dit que la mission avait un petit champ. Ses productions étaient loin de suffire à la nourriture des animaux qu'on y entretenait ; il fallait surtout du foin. On allait le chercher à une grande distance et on le transportait par le lac, sur un grand bateau, aux approches de l'automne. C'est dans cette occupation qu'arriva l'accident que le P. Clut va nous raconter.

« Vers la fin de l'été, écrit-il, nous éprouvâmes une espèce de naufrage. Nous avions du foin à charrier en bateau, et les serviteurs n'étaient pas assez nombreux, car il fallait quatre hommes pour faire marcher le grand bateau. Le Frère Alexis Raynard et moi, nous nous mîmes de la partie, moi-même en qualité de pilote. Déjà nous avions fait six voyages heureusement et je m'applaudissais de mon habileté à gouverner ma barque. Mais pendant les deux derniers voyages, soit en allant, soit en revenant sur le lac, nous apercevions toujours une grande fumée sur une petite île isolée. Nous eûssions bien voulu chaque fois relâcher dans cette île pour voir, car nous nous doutions que c'étaient quelques naufragés, d'autant plus que la dernière fois que nous passions, outre la fumée qui ne s'élevait qu'au moment de notre passage, nous crûmes de plus entendre crier au secours. Alors, persuadé qu'il y avait une œuvre de charité à faire, je fis prendre un petit esquif pour se rendre à l'île, supposé que le vent fût encore contraire pour notre

grand bateau. Nous tâchâmes de passer à l'île avec la grande barque, mais nouvelle impossibilité. Après avoir chargé notre voyage de foin, je commandai un de nos serviteurs et un sauvage à la journée, de se rendre à l'Ile mystérieuse. Mais le vent était contraire et violent. Cependant, je voyais qu'il n'y avait pas d'impossibilité de s'y rendre ; et, nos hommes refusant, je me mettais en devoir d'y aller moi-même avec le Frère. Mes deux serviteurs, me voyant déterminé d'aller, eurent honte et vinrent prendre ma place dans l'esquif que j'avais déjà glissé à l'eau. Quelques heures après, je les voyais arriver avec deux femmes et deux ou trois enfants. Les pauvres femmes étaient depuis huit jours exilées sur la dite île, sans aucun moyen d'en sortir. Elles portaient de la viande fraîche au Fort et avaient passé la nuit sur l'île. Le matin, elles avaient déjà mis leur canot d'écorce à l'eau pour repartir, mais ne l'avaient pas bien fixé ; le vent l'avait emporté au large, ce qui les avait obligées à rester, bon gré mal gré. J'étais donc heureux d'avoir délivré ainsi ces pauvres créatures.

« Nous prîmes notre souper. Aussitôt après, un bon vent s'étant levé, je fis hisser la voile, et nous voilà partis, au clair de la lune, par un temps magnifique. Tout en gouvernant ma barque, je chantais des cantiques, invité que j'y étais par la solitude profonde d'une belle nuit du nord. Déjà nous étions presque sur le point d'arriver, lorsque le vent qui était favorable et léger devint tout à coup contraire et furieux. On abaisse la voile, on est réduit à jeter le foin à l'eau et encore en grand risque de périr et d'aller se briser sur quelque rocher. Le vent était devenu si violent qu'il n'y avait plus moyen de gouverner ; nous étions presque emportés à sa merci sans savoir où nous irions. Tout le monde était dans l'alarme. Et je vous assure que le Frère et moi nous faisions d'ardentes prières. Enfin le vent nous poussa à travers les prairies naturelles qui bordaient le lac ; l'eau ayant monté, nous fûmes emportés au moins à trois kilomètres (deux milles) dans la prairie. Notre barque, poussée avec rapidité par l'impétuosité du vent, ne s'arrêta que par manque d'eau. Mais c'était presque alors seulement que commençait notre misère. Impossibilité de débarquer, l'eau nous environnant de toute part à perte de vue ; impossibilité de faire du feu, pluie continuelle ; pendant trois jours voilà la situation dans laquelle nous nous trouvâmes, y compris les pauvres créatures que j'avais tirées d'embarras pour les y replonger. A la fin nous étions tous transis de froid. Nos hommes alors inventèrent un bon moyen de nous réchauffer : ils réunirent du bois de grève, firent une espèce de pont et y allumèrent un grand feu. Nous fîmes bouillir du thé qui réchauffa nos membres engourdis ; ensuite le vent ayant apaisé sa fureur, nous pûmes repartir,

et bientôt nous arrivâmes auprès du R. P. Faraud fort inquiet de notre longue absence[1]... ».

Vers la fin de cette année 1860, le P. Faraud essaya de retourner chez les Castors. Ce nouveau voyage réussit moins encore que le précédent. Le Missionnaire ne put se rendre qu'au fort Vermillon, ou les sauvages profitèrent très peu de sa présence.

A son retour au Lac Athabaska eut lieu un incident qui mérite d'être raconté. Laissons la parole au P. Faraud :

« A mon arrivée ici, dit-il, j'ai trouvé la petite communauté bien portante et joyeuse... Tout était en bon ordre, sauf que les portes ne fermaient plus et que la communauté ne suivait plus d'heures pour ses exercices, n'ayant pour la guider que les étoiles pendant la nuit et le soleil pendant le jour quand le temps était serein. LA PENDULE DORMAIT. Il y avait à peine dix minutes que j'avais mis le pied dans la maison que le P. Clut m'annonça, presque larmoyant, le sommeil prolongé de cette pauvre pendule, en ajoutant gravement : « Je crois qu'elle a une maladie incurable ! Il n'y aura pas moyen de la mettre en route ». Je m'émus quasi sur le sort de la pauvre pendule qui a réglé pendant si longtemps la marche, hélas ! souvent trop irrégulière, des *Poupas* d'Athabaska. Dès le lendemain, je la pris entre les mains et je lui dis : *Jamjam tempus est de somno surgere !* (Allons ! il est temps de sortir du sommeil !) Je visitai d'abord les dehors avant de m'attaquer à la *ventraille*. Tout paraissait être en ordre ; mais je ne pouvais en tirer le moindre mouvement. Sa torpeur m'effraya... J'ôtai entièrement le balancier : les roues s'émurent une demi minute et s'arrêtèrent ensuite. Le mal était découvert dans sa source ; *la pendule ne marchait pas parce qu'elle n'était pas montée !!!* Je la remis sur pied, la montai, et, depuis lors elle va mieux que jamais. Je l'ai déjà dit à quelqu'un et je vous le répète, si le sort veut que je reste encore plus avec le P. Clut, il va me faire mourir de rire[2] ».

Dans ces mêmes jours, le Frère Alexis écrivit à Mgr Taché une lettre qu'on lira avec plaisir et édification.

---

1. Lettre au R. P. Vandenberghe. (Archives de la Maison Générale). Cette lettre est du 20 décembre 1861, mais le fait qu'elle raconte est bien de 1860, car à la fin de l'été 1861 le P. Faraud n'était plus à la Nativité.

2. P. Faraud à Mgr Taché, décembre 1860. (Archives de l'Archevêché de St-Boniface).

« Notre-Dame de la Nativité, Athabaska, 27 décembre 1860.

« Monseigneur,

« Je vous remercie de ce que vous avez daigné accéder à mes demandes. Je vous remercie de ce que vous prenez la peine de causer du plaisir à ce pauvre fils.

« Je crois être à peu près le même sous le rapport de la santé; je doute cependant que mes forces égalent celles que j'avais, il y a quelques années.

« Ah! Monseigneur, que le bon Dieu est miséricordieux! Il ne se laisse jamais vaincre en générosité. S'il tarde pour se montrer à nous, c'est qu'il a du déplaisir en voyant que nous sommes peu sincères dans ce que nous faisons pour son service.

« Le Frère Perréard commence à être bien portant. Il s'est remis à manger du poisson, nourriture quotidienne du pays et maintenant il est comme l'un de nous sous ce rapport. Il est heureux. La très sainte volonté de Dieu paraît faire ses délices. Il a le soin du ménage, et moi celui des différents travaux à l'extérieur.

« J'aime à vous donner connaissance de la joie que nous ont causée les belles fêtes de Noël. L'église, l'illumination, le chant, la piété des fidèles, tout y était édifiant. Le souvenir de l'Enfant divin ne peut que causer une joie indicible. Oh! surtout nous, les pauvres Frères, nous sommes heureux! En gens simples, comme les heureux bergers, nous semblons être invités les premiers à nous approcher de sa Crèche, pour nous engager à le suivre jusqu'à l'âge de 30 ans. Or nous ne pouvons mieux faire que de reconnaître que nous sommes les plus favorisés. En effet, il a daigné nous laisser trente ans de sa vie pour modèle, tandis qu'il n'en a laissé que trois pour ce qui paraît un peu plus élevé.

« Si Votre Grandeur juge que je puisse être de quelque utilité, qu'elle me laisse, qu'elle me change, qu'elle dispose de moi selon le pouvoir que lui donne mon Sauveur. Son attention continuelle sur moi me fait tout espérer de sa bonté infinie : il soutiendra mon faible courage. Ah! Monseigneur, qu'heureux est celui qui n'a rien à se reprocher!...

« Monseigneur, je vous souhaite une bonne année, et je vous prie de me bénir.

« De Votre Grandeur,
le très humble et très pauvre serviteur en N.S.J.C. et M.I.

A. Raynard, O.M.I.[1] »

---

1. Archives de l'Archevêché de St-Boniface.

1861

Au printemps de 1861, le P. Clut se rendit pour la troisième fois au Fond du Lac, y prêcher la mission aux Mangeurs de Garibou.

A la Nativité, Pères et Frères travaillaient avec une activité que les lettres du P. Clut permettent d'entrevoir. Rendre la maison plus confortable, embellir l'église, préparer un couvent pour les religieuses promises et attendues au cours de 1862, c'était assez pour occuper tous leurs moments. Le P. Faraud, de plus en plus souffrant, parlait sans cesse d'aller à l'Ile-à-la-Crosse, et, si cela ne suffisait pas, jusqu'à St-Boniface, pour essayer de s'y rétablir. Une seule chose le retenait encore à la Nativité, l'achèvement de la maison des Sœurs. Le travail, du reste, était pour lui le meilleur remède.

Le P. Clut et le Fr. Alexis lui préparaient les planches, lui les utilisait. En janvier et février, il avait lambrissé la chambre du P. Clut, planchéié et lambrissé la sacristie, fait un grand et magnifique meuble pour les ornements, fabriqué une grande roue pour un tour, afin de tourner une table de communion. A la fin de mai, des « stalles, des confessionnaux, même des vitraux peints avaient vu le jour [1] ».

Cette grande activité des missionnaires d'Athabaska avait aussi, en ce moment-là, un but particulier : faire une agréable surprise à Mgr Grandin, dont on attendait la visite.

Il arriva, en effet, le 15 juin, à 2 h. du matin, accompagné du P. Séguin et du Fr. Boisramé. Il venait pour exécuter les plans dont nous avons parlé, mais qui restaient le secret de Mgr Taché et de son coadjuteur ; il apportait des nouvelles et... des obédiences. Le P. Végreville, qui résidait à l'Ile-à-la-Crosse, devait aller établir une Mission au Lac Caribou ; il lui fallait un compagnon : ce serait le Fr. Perréard. Mais par le départ du P. Végreville, le P. Moulin allait se trouver seul à l'Ile-à-la-Crosse ; lui aussi par conséquent aurait besoin de

1. Lettres du P. Clut à Mgr Taché, 10 mars et 24 mai 1861. (Archives de l'archevêché de St-Boniface.

secours : le P. Faraud irait le lui porter. Et de la sorte, la communauté d'Athabaska serait d'un seul coup diminuée de moitié, au grand regret du P. Clut et du Fr. Alexis.

Mgr Grandin demeura quinze jours à la Nativité, et y donna le Sacrement de Confirmation à 201 sauvages. Le 1er juillet, il continua sa route vers le Nord, avec le Fr. Boisramé, laissant le P. Séguin, pour quelques semaines encore à la Nativité, par compassion pour le P. Clut. Le 8, il arriva au Grand Lac des Esclaves, où il donna aussi des obédiences. La Mission de St-Joseph possédait un petit champ, mais dont le Fr. Kearney, qui n'avait jamais fait de culture, ne savait pas tirer parti. Le Fr. Boisramé, plus habile dans cet art, prit sa place, et le Fr. Kearney quitta St-Joseph, avec Mgr Grandin, le 26 juillet, pour aller rejoindre le P. Grollier à la Mission de Good-Hope, sur le fleuve Mackenzie, près du Cercle Polaire. Le 30, il atteignit l'extrémité nord du Grand Lac des Esclaves et l'entrée de la Grande Rivière Mackenzie, où le P. Grollier avait fondé la mission du Saint-Cœur de Marie, dans une île nommée « la Grosse Ile ». Le commis du poste de la Baie d'Hudson établi en ce lieu lui prêta une pauvre cabane, où il demeura huit jours. Le 6 août, il s'embarqua de nouveau dans son canot d'écorce, et un bon vent, ainsi que la force du courant le poussa, ce jour-là, jusqu'en un lieu nommé *Le Rapide,* qu'on lui avait représenté comme le plus favorable à l'établissement d'une mission qui pourrait devenir l'évêché de Mgr Faraud. Or, comme il allait débarquer pour examiner l'endroit, une barque, portant le chef-traiteur de tout le district du Nord, M. Ross, le rejoignit. Heureux de cette circonstance providentielle, Mgr Grandin prit possession du lieu en sa présence et nomma la future Mission *la Providence.* Le lendemain il y dit la Messe et y planta une Croix; puis il continua son voyage vers le Nord[1]...

---

1. Journal de Mgr Grandin, dans *Missions des Oblats*, t. 5, pp. 289 et suiv., passim.

***

Pendant que l'Evêque de Satala voyageait ainsi, ses ordres s'exécutaient, à la Nativité, dans la tristesse. Le 4 juillet, le P. Faraud et le Fr. Perréard étaient partis pour l'Ile-à-la-Crosse, et la séparation, écrit le P. Clut, avait été déchirante [1]. Le 3 août, au passage des barges de la *Grande Rivière*, ce fut le tour du P. Séguin [2]. Le P. Clut et le Fr. Alexis restaient seuls.

Ils employèrent les derniers mois de l'année à continuer l'embellissement de leur chapelle, en y faisant des peintures [3].

Elle ne fut pas joyeuse, cette fin d'année, à la Nativité : l'inquiétude y règnait : Mgr Grandin faisait entrevoir au P. Clut que peut-être il lui enlèverait encore le Fr. Alexis [4] ! Et c'est sous cette perspective de complète solitude que s'ouvrit l'année 1862 ; mais les évènements devaient empêcher pour cette année-là la réalisation des plans de l'évêque de Satala, et la Mission de la Nativité allait au contraire retrouver la joie par l'arrivée d'un nouveau missionnaire.

1862

Toutefois, une grande tristesse précéda cette joie. Le vénéré Fondateur des Oblats, Mgr de Mazenod, était mort le 21 mai précédent (1861) ; la nouvelle de ce deuil ne parvint dans les Missions du Nord qu'en février ou mars 1862 [5].

Toutes les lettres des Missionnaires, à ce moment-là, sont pleines des expressions de leur douleur, ainsi que de leur soumission à l'égard du successeur qu'ils ne connaissent pas encore. Il était élu cependant depuis le 5 décembre 1861, et c'était le Révérendissime Père Fabre, qui devait gouverner la Congrégation des Oblats pendant trente-et-un ans.

1. Lettre du 5 juillet 1861 à Mgr Taché (Archives de St-Boniface).
2. Lettre du P. Séguin au P. Mouchette, *Missions des Oblats*, t. 5, p. 239-241.
3. Lettre du P. Clut au P. Lestanc, 20 déc. 1861 (Archives de la Maison Générale.
4. Lettre du P. Clut à Mgr Taché, 30 décembre 1861. (Arch. de St-Boniface).
5. A l'Ile-à-la-Crosse, vers le 15 février au Fort Simpson, où était alors Mgr Grandin, dans la nuit du 17 au 18 mars ; à Good-Hope en avril. Elle dût arriver au lac Athabaska dans les premiers jours de mars.

***

Quoique seul Prêtre à la Nativité, le P. Clut ne voulut pas omettre, cette année-là, la mission ordinaire de printemps au Fond du Lac. Pendant son absence, le Fr. Alexis put goûter les délices d'une solitude complète. Le dimanche, il réunissait les sauvages à l'église et les faisait prier. Les sauvages l'aimaient et le vénéraient : pour eux, il était presque autant qu'un prêtre, presque autant même que le Bon Dieu [1] !

Les barges d'été amenèrent des changements.

Par elles arrivait le 12 juillet, Mgr Grandin, venant du Nord. Il avait l'intention de se rendre jusqu'au Grand Portage la Loche ; mais, apprenant que les sauvages allaient venir en grand nombre et de très loin pour le voir, il se décida à séjourner à la Nativité jusqu'au retour des barges. Il apprit au P. Clut et au Fr. Alexis qu'il attendait deux nouveaux missionnaires, dont l'un resterait avec eux ; et aussi que le P. Gascon et le Fr. Boisramé, qui étaient de résidence à St-Joseph, venaient de partir pour aller au *Rapide*, sur le fleuve Mackenzie, bâtir une maison provisoire, dans laquelle il se proposait lui-même de passer l'hiver. Et il exprimait son regret de n'avoir pas un bon Frère à donner comme compagnon au Fr. Boisramé : c'est là que le Fr. Alexis serait bien nécessaire [2] !

Deux jours après l'arrivée de l'évêque de Satala, le P. Clut fut pris subitement d'un mal étrange, qui le mit aux portes du tombeau. « Après une forte indigestion, écrit-il lui-même, accompagnée d'une sorte de pleurésie, d'inflammation d'entrailles et de forte fièvre intermittente, je croyais qu'il fallait régler mes affaires pour aller paraître devant Dieu ». Mgr Grandin en fut si effrayé qu'il ne l'oublia jamais. Les sauvages, « malgré leur cœur égoïste », dit le P. Clut, montrèrent dans cette circonstance qu'ils aimaient vraiment leur missionnaire. Quant à Monseigneur et au Frère, ils unirent si bien les prières les plus ferventes aux soins les plus affectueux, que,

---

1. Lettre de Clémence « au Grand Priant ». *Missions des Oblats*, t. 5, p. 393.
2. Journal de Mgr Grandin. *Missions des Oblats*, t. 5, p. 226.

le quatrième jour, le malade se sentit mieux subitement. « Je ne sais trop, écrit-il, à quoi attribuer ma prompte guérison, si c'est aux médecines ou à la foi et aux prières de Monseigneur et du Fr. Alexis [1]. »

La joie d'avoir un confrère allait achever sa guérison. « Les Pères *Petitot* et *Grouard,* écrit-il dans la même lettre, sont arrivés ici le 2 août. » Le P. Grouard, ordonné prêtre le 3 mai précédent, et qui voulait se faire Oblat, allait rester à la Nativité, pour faire son noviciat sous la direction du P. Clut. Né le 2 février 1840, il n'avait encore que 22 ans et demi. Malgré une santé fragile, il était destiné à fournir une des plus longues et des plus belles carrières dont puisse parler l'histoire des Missions.

Quant au P. Petitot, il se rembarqua le même jour, avec Mgr Grandin, pour la Rivière Mackenzie.

Malgré ses craintes, le P. Clut gardait encore le Fr. Alexis : « C'est le pilier de la Mission », écrivait-il à Mgr Taché [2].

Avec le P. Grouard, la joie était rentrée à la Nativité. Elle se manifesta par un développement notable de « l'art musical. » « Le Fr. Alexis et votre serviteur, écrivait le P. Clut, à Mgr Taché, le 14 septembre 1862, ont fait de rapides progrès sous ses savantes leçons, et tout le monde est ravi de nos accords, à chaque fête qui se présente. Tous, *blancs* et *noirs,* sont émerveillés d'entendre une si belle musique [3]. »

Un peu plus tard, un événement d'un autre genre prenait assez d'importance, dans un pays où la vie est si monotone, pour mériter d'être noté. Ecoutons le P. Grouard, écrivant à Mgr Taché, le 30 décembre :

« Que me reste-t-il à vous dire ? Quelque chose de très important... Il nous est venu, cet automne, du Lac la Biche,

---

1. Lettre du 10 août à Mgr Taché. (Archives de St-Boniface).

2. Lettre du 8 juillet, à Mgr Taché. (Archives de St-Boniface).

3. Archives de St-Boniface. On remarquera l'expression « blancs et noirs » : les noirs sont ceux qu'on appelle bien improprement « peaux-rouges » : ils sont, en effet, moins rouges que noirs, sans être ni l'un ni l'autre, mais plutôt d'un jaune terreux.

un petit chat, très gentil animal, poil couleur noir d'ébène, l'œil luisant, la mine tout à fait spirituelle et intéressante. Aussi ne vous étonnerez-vous pas qu'il ait été le bienvenu.

« Le R. P. Clut a eu de suite un faible pour lui... Leur amitié paraît solide et durable... au moins jusqu'à ce que l'ami chat ait fait une bonne fois usage de ses griffes.

« Et notre Fr. Alexis !.. En voyant ce bel animal, il fut réellement ému !.. Il lui rappelait la France ! !

« Pour moi, sans doute parce que je suis tout récemment arrivé des pays où les chats ne manquent pas, j'ai été insensible à ses charmes [1]. »

1863

L'année 1863 s'ouvrit dans cette atmosphère de douce joie ; et la communauté demeura au complet jusqu'au mois de mars.

Alors le P. Clut, laissant le P. Grouard avec le Fr. Alexis, partit selon sa coutume, pour faire la mission de printemps à N. D. des Sept-Douleurs, au Fond du Lac. Notre Frère, écrivant à Mgr Taché, le 9 mai, disait de lui :

« Le R. P. Clut est au Fond du Lac. Je pense qu'il est bien portant, vu qu'il était assez bien quand il nous a écrit la dernière fois. »

Il ajoutait, en parlant du P. Grouard : « Le R. P. Grouard se porte bien et commence à se débattre passablement avec la langue montagnaise ».

Le P. Clut revint au commencement de juillet, et tous les membres de la petite communauté furent heureux de se retrouver ensemble..... Ce ne fut pas pour longtemps. Bientôt, en effet, arriva l'obédience que le supérieur de la Nativité redoutait depuis si longtemps : Mgr Grandin appelait auprès de lui, à la Providence, le Fr. Alexis, et même le P. Grouard ! En même temps, il donnait la clef du mystère, en annonçant comme probable l'élection du P. Faraud à l'épiscopat. Aussitôt le P. Clut écrivit à Mgr Taché, pour lui dire sa tristesse au sujet de l'enlèvement, à la fois, de ses deux compagnons, et sa joie de l'élection du P. Faraud : « J'en chanterais, disait-il, un

1. Archives de l'Archevêché de St-Boniface.

Te Deum d'action de grâces ; toutefois je crains que ce bon Père ne refuse[1]. »

La promotion du P. Faraud à l'épiscopat était un fait accompli, depuis le 13 mai 1862 ; mais l'élu lui-même ne la connut que quatorze mois plus tard, dans le courant de ce mois de juillet 1863.

Quant à Mgr Grandin, qui lui préparait son futur évêché au Rapide, il s'était trouvé dans les conditions les plus défavorables pour l'exécution de ses plans ; et, s'il appelait auprès de lui le Fr. Alexis et le P. Grouard, ce n'était pas sans besoin. S'y étant rendu, comme on l'a dit, avec le P. Petitot qui devait y remplacer le P. Gascon, dont le ministère était plus indispensable ailleurs, il avait dû souvent voyager, le P. Petitot et le Fr. Boisramé aussi, et il était par moments resté seul avec quelques enfants. De plus l'état de santé du Frère exigeant du repos et des soins qu'il ne pouvait trouver à la Providence, Monseigneur l'avait envoyé les chercher jusqu'à St-Boniface : il lui fallait à toute force un remplaçant. D'autre part, le P. Grollier, presque mourant, devait être aussi remplacé. Seule, la Mission d'Athabaska, pouvait envoyer le secours nécessaire ; c'est à elle que Mgr Grandin s'adressa.

Le P. Grouard et le Fr. Alexis quittèrent donc la Nativité, au commencement d'août, et arrivèrent à la Providence le 18 du même mois à 3 heures du matin[2].

Ils devaient être remplaçés, un peu plus tard, *à la Nativité,* par le P. Eynard et le Fr. Salasse.

---

1. Nativité, 15 juillet 1867. (Archives de St-Boniface). cf. Mgr Grouard. *Souvenirs de mes Soixante Ans d'Apostolat*. . ., pp. 48, 52.

2. Journal de Mgr Grandin dans *Missions des Oblats,* t. 5, p. 387 et *passim.*

CHAPITRE VI

ENCORE AU LAC ATHABASKA. — TRAVAIL ET VERTUS DU FRÈRE ALEXIS

Travail manuel. — Etude. — Le Fr. Alexis renonce au sacerdoce, par humilité et par obéissance. — Lettres de Mgr Grandin; de Mgr de Mazenod ; du P. Faraud. — Combien ce renoncement coûta au Fr. Alexis.

Vertus. — Témoignages de Mgr Grandin. — Acte d'impatience admirablement réparé. — Témoignages du P. Clut. — Mortification. — Témoignages de Mgr Faraud. — Lettre du Frère, où il révèle, à son insu, sa sainteté.

Avant de suivre notre Frère dans sa nouvelle résidence, revenons sur ces dix années passées par lui au Lac Athabaska, pour dire quelques mots de son travail et de ses vertus.

Pendant que les pères donnaient le meilleur de leur temps et de leurs forces à la conversion des infidèles ou à la sanctification de leurs chrétiens, par la prédication et l'administration des Sacrements, lui, de son côté, concourait à la même œuvre par l'humble acceptation du travail des mains. Il était, selon les besoins, fermier, scieur de long, menuisier, peintre, etc ..

Aussi, peu à peu, la Mission se trouva-t-elle plus confortable et plus assurée de sa nourriture.

« A force de travail, écrit le P. Faraud à Sœur Valade, le 28 décembre 1858, nous sommes devenus de gros *habitants*[1]. Nous avons récolté 230 barils [2] (environ 82 hectolitres) de patates, 22 barils (8 hectolitres) de choux de Siam (ou navets), et près de 100 barils (36 hectol.) d'orge. Nous avons trois belles vaches, un cheval, une jument, un poulain, etc., etc[3]. »

En juin 1861, Mgr Grandin, qui revoyait cette mission après quatre ans d'absence, la trouvait grandement améliorée :

« Sous le rapport temporel, écrivait-il à Mgr Taché, l'établissement est on ne peut mieux : l'église est magnifique, plus belle

1. *Habitants,* expression canadienne pour dire fermier.

2. Le *baril,* équivalent du *minot* ou *boisseau,* vaut 36 litres.

3. Lettre à Sœur Valade. (Archives des Sœurs Grises, St-Boniface).

qu'à l'Ile-à-la-Crosse ; les missionnaires sont bien logés, bien montés en chevaux, en vaches, en provisions et en *bulin*[1] ; ils ont de quoi bâtir une maison pour les Sœurs. Ainsi le P. Faraud a atteint son but, qui était de mettre la maison sur un bon pied avant de la quitter. »

Le Frère écrivait lui-même à Mgr Taché, le 9 mai 1863 :

« Les vivres abondent, cette année, à la Mission. Les vaches et les chevaux vont en augmentant ; il se fait un peu de beurre. Les jardins donnent toujours des patates pour en manger d'une année à l'autre à peu près[2] ».

En plus de ces travaux manuels, le Fr. Alexis se livra pendant plusieurs années, d'une manière plus ou moins suivie, à l'étude.

On se souvient que, dès son enfance, il avait ardemment désiré de devenir prêtre. Il était entré chez les Oblats dans ce but. Loin de perdre tout espoir en allant aux Missions, il avait cru qu'il lui serait, là, plus facile d'étudier et de parvenir enfin au terme tant désiré. Il en parla maintes fois à ses supérieurs, mais d'abord sans succès. Ce qui, dit Mgr Grandin, « le rendit maussade ». Ses instances cependant et les heureuses dispositions à l'étude qu'il avait manifestées en apprenant tout seul, sans livre, et rien qu'à les entendre parler, les langues sauvages, firent craindre au P. Faraud qu'il ne fût en dehors de sa véritable voie. Il demanda donc à Mgr de Mazenod et en obtint la permission de lui faire suivre un cours de latin. Le P. Grandin, arrivé sur ces entrefaites à la Nativité (1855), fut son principal professeur. Il raconta lui-même plus tard, dans une conférence aux séminaristes de St-Albert, comment le professeur et l'élève travaillaient.

« Je n'avais ni grammaire, ni dictionnaire. Le Nouveau Testament et le bréviaire étaient nos textes. J'expliquais chaque mot et répétais à chaque occcasion, les règles de syntaxe auxquelles les mots étaient soumis. J'enseignais de souvenir et

1. Le mot *bulin* désigne les étoffes en général, qui servaient alors pour les échanges et constituaient la principale monnaie du pays.

2. Cette lettre du Frère et la précédente de Mgr Grandin sont aux archives de l'archevêché de St-Boniface.

mon élève retenait de mémoire. Alexis se livrait à des travaux manuels le matin ; le soir il était tout entier à l'étude. Il eut bientôt pour l'aider dans son ouvrage, le jeune Frère Kearney, qui depuis a vieilli à la Mission de Good-Hope [1]. Le Fr. Kearney avait fait un cours classique ; mais pour cause de santé, il avait dû laisser de côté ses études. Nous eûssions désiré que le Fr. Alexis, avec son intelligence, eût pu avoir la somme de connaissances classiques déjà acquise par son compagnon, et aussi que ce dernier eût pu échanger ses connaissances pour l'habileté du Fr. Alexis dans les travaux manuels [2] ».

Chose étrange, après avoir étudié de la sorte pendant quelque temps, « avec de merveilleux progrès », le Frère cessa tout à coup de le faire et renonça à être prêtre. Mgr Grandin, dans la conférence que nous venons de citer, laissait entendre qu'il le fit de lui-même.

« Alors, dit-il, il comprit mieux l'importance et la responsabilité du sacerdoce. Il conçut des scrupules sur sa conduite ; N'ai-je pas mas mal agi, pensa-t-il, en arrachant de force à mes supérieurs la permission d'étudier le latin ? Ne suis-je pas bien prétentieux de vouloir devenir prêtre ? ».

Si cela est exact, il n'en est pas moins certain que le Fr. Alexis, en renonçant au sacerdoce, obéissait aux décisions de ses supérieurs. Mgr Grandin lui-même nous le fait savoir dans une lettre à Mgr de Mazenod, où il parle avec admiration des vertus de notre Frère.

« Mission de la Nativité, 22 juin 1861.

« Monseigneur et Révérendissime Père,

« ..... Il me reste à vous parler du cher Frère Alexis. C'est un véritable ange de paix, de douceur et de pureté. Vous ne sauriez croire combien il m'humilie et m'édifie ! Après avoir quitté tout ce qui l'entoure, il a réussi à se quitter lui-même. Ce n'est plus absolument le Fr. Alexis d'autrefois, il n'a d'autre imperfection que d'être parfois distrait. Il travaille avec ardeur du matin au soir, et cela avec toute sorte de monde, et sans se rendre ridicule, sans même se faire remarquer. Il est

1. On se souvient que le Fr. Kearney fut de résidence à la Nativité de l'été 1858 à l'été 1859.

2. *Missions des Oblats*, t. 39, p. 74.

continuellement uni au bon Dieu. Dès qu'il a un moment, il va le passer devant le St-Sacrement. C'est là que littéralement il jouit ; mais faites-lui signe de quitter cet exercice pour n'importe quoi, il est disposé à tout. Le P. Faraud m'a dit que plus d'une fois, pour l'éprouver, il lui avait fait de sévères réprimandes qu'il ne méritait nullement, mais qu'il les avait toujours reçues en véritable saint. De si précieuses qualités me font regretter qu'il ne soit pas prêtre, selon ses désirs d'autrefois, d'autant plus qu'aujourd'hui il est assez instruit et qu'en moins de dix-huit mois on pourrait l'instruire suffisamment pour le faire prêtre. J'ai prié le P. Faraud de se mettre à ma place, et de me dire franchement s'il ne trouvait pas bon de le faire avancer. Il m'a répondu qu'il était convaincu qu'il fait plus de bien frère convers que prêtre, qu'il est heureux comme il est, que ce serait le troubler que de le faire changer de position ; que du reste il est *si bon* qu'il se laisserait attraper dans le ministère et ne pourrait jamais diriger une Mission..... D'après ce que vous m'avez dit vous-même, Monseigneur, je pourrais de suite le faire avancer.... Je le ferais si le Frère le demandait, mais il ne témoigne aucun désir ; il témoigne seulement le plus grand regret d'avoir autrefois fait de pareilles demandes. D'un autre côté, j'envoie le Fr. Perréard au Lac Caribou : il est impossible de les enlever d'ici tous les deux à la fois. Cependant, Monseigneur, j'attends vos ordres... »

Par le même courrier, l'évêque de Satala écrivait à Mgr Taché dans le même sens, avec quelques précisions de plus :

« Le Fr. Alexis..... ne désire rien que de procurer la gloire de Dieu en se sanctifiant ; il regrette d'avoir fait des démarches pour devenir prêtre, parce qu'il se reconnait indigne d'une pareille charge et qu'il voit que les plus grands Saints l'ont redoutée ; cependant dans le fond de son cœur il sent toujours pour le sacerdoce un penchant qu'il repousse, me dit-il, comme une tentation. Il a vu plusieurs traités de théologie, il fait toutes ses lectures spirituelles en latin ; ce en quoi il serait moins capable, ce serait pour le français. Les deux Pères qui sont ici croient qu'il aurait fait un excellent prêtre avec un supérieur ; mais le P. Faraud est persuadé qu'il fait plus de bien dans sa position que s'il était prêtre [2]... ».

Mgr Grandin n'avait à attendre de réponse conforme à ses désirs ni de Marseille, ni de St-Boniface. Mgr de Mazenod, nous

---

1. Archives de la Maison Générale, Rome.
2. Archives de St-Boniface.

le savons, était mort depuis le mois de mai. Il avait du reste exprimé sa pensée à Mgr Taché, un an plus tôt, dans les lignes que voici :

« Marseille, 16 juillet 1860.

« ..Puisque vous avez pu vous passer du Frère Alexis pour les hautes fonctions auxquelles il aspirait, je n'ai rien à vous dire. Dans la disette des sujets, je voyais un avantage à profiter de ses bonnes dispositions : vous en avez jugé autrement, c'est bien [1]. »

La question était dès lors tranchée ; mais on sent un regret maniteste dans ces courtes lignes du vénérable Fondateur. La décision venait de Mgr Taché et du P. Faraud. Ecoutons ce dernier dans une lettre à Mgr Taché :

« Nativité, 10 mars 1861.

« .. Ici tout va assez bien, c'est-à-dire que nous vivons, le Père, les deux Frères et moi, dans l'union la plus parfaite.

« Je suis édifié et émerveillé de la conduite des Frères et de l'ardeur incomparable qu'ils mettent l'un et l'autre à s'avancer de plus en plus dans la voie de la perfection.

« C'eut été bien dommage de déranger le Frère Alexis. Actuellement il paraît très content de son sort : c'est cette considération en grande partie qui m'avait empêché, l'automne passé, malgré l'invitation et la prière que j'en reçus de notre Révérendissime Supérieur Général, de lui faire recommencer ses études. J'ai donc été bien aise d'apprendre par vos lettres que votre décision avait force de loi, même auprès de notre Révérendissime Père... Bref, le Frère est bien ici, fait le devoir de deux ou trois, il ne servirait certainement pas aussi bien les Missions étant prêtre [2] ».

Il ressort de cette lettre du P. Faraud que Mgr de Mazenod lui avait écrit peu avant la lettre à Mgr Taché que nous venons de citer, dans un sens tout opposé. De sorte que la décision vint en définitive de Mgr Taché. Le Frère s'y soumit, comme nous l'avons dit, et même si parfaitement qu'il eut du regret d'avoir

1. Archives de la Maison Générale, Rome.

2. Archives de St-Boniface. — Plus tard, Mgr Faraud regretta d'avoir empêché le Fr. Alexis d'être prêtre. Il le dit, sur son lit de mort, au R. P. Pascal (devenu ensuite Mgr Pascal), qui l'assistait, et qui l'a répété plus d'une fois au R. P. Maisonneuve, de qui nous le tenons.

ambitionné une charge dont il se jugeait maintenant si indigne. Sa peine n'en fut pas moins très vive, et il semble bien qu'il ne s'en consola jamais. C'est à cela, croyons-nous, que fait allusion un simple billet sans date, mais qui paraît être de 1867 ou de 1868 :

« Monseigneur, veuillez bien m'excuser si je ne vous écris pas long et si peu souvent. Il faut vous dire que toutes les fois que j'entends votre nom, la douleur est prête de faire sortir les larmes de mes yeux ; et vous supposez ce qui peut en être la cause, n'allez pas conclure que je vous en aime moins. Je désirerais bien vous voir [1]. »

***

Cette épreuve fut-elle pour notre Frère la cause d'un redoublement de grâces célestes ? On pourrait le croire en lisant les nombreux témoignages qui s'unissent à cette époque pour exalter ses vertus, et ses propres lettres qui, naïvement, nous montrent une si belle âme !

Nous avons déjà entendu Mgr Grandin, dans sa lettre du 22 juin à Mgr de Mazenod. Dans cette même lettre, en parlant des autres frères, il insinuait que la sainteté du Fr. Alexis était rayonnante et bienfaisante :

« Pour le Fr. Perréard, disait-il, il paraît qu'il n'a pas un caractère aussi heureux que le Fr. Alexis, mais le P. Faraud trouve qu'il a beaucoup gagné depuis qu'il est avec lui. »

De même pour le Fr. Boisramé, qui n'était que de passage à la Nativité : « Les quelques jours qu'il va passer avec le Fr. Alexis lui feront du bien ». Dans une lettre au T. R. P Fabre, successeur de Mgr de Mazenod, écrite de la Nativité, le 28 juillet 1862, il disait : « Le cher Fr. Alexis *est réellement un saint,* je n'exagère point. Je serais bien heureux de recevoir l'ordre positif d'en faire un prêtre ». Et dans une autre lettre au même, datée du 15 juin 1863, il insistait : « Le Fr. Alexis est toujours UN GROS SAINT et UN VRAI SAINT [2] ». Rappelant beau-

1. Archives de St-Boniface.
2. Archives de la Maison Générale, Rome.

coup plus tard, ses souvenirs dans la conférence déjà plusieurs fois citée, il répétait encore : « Dès lors (c'est-à-dire après avoir renoncé à être prêtre) il devint un vrai *modèle d'obéissance* et de *dévouement :* autant il avait naguère été maussade, autant il devint *soumis, docile, empressé à rendre service* [1] ».

Il était cependant, par nature, plutôt porté aux vivacités, et il le resta probablement toute sa vie, puisque Mgr Faraud devait écrire, le 14 août 1870, à propos du P. Végreville : « Ce Père est comme le F. Alexis, il brise souvent les vitres sans se douter même qu'il y touche [2] ». Cette vivacité naturelle, toutefois, ne dut guère avoir d'autre effet que de lui faire acquérir plus de mérites, tant il se surveillait et parvenait à se dominer. On ne cite, en effet, qu'un seul cas où il se laissa aller à l'impatience ; et la réparation qu'il en fit donna beaucoup plus d'édification que la faute n'avait causé de scandale.

« Un soir, au temps des foins, racontait Mgr Grandin, il fallut travailler fort, loin de la Mission, lui, deux métis et le R. P. Faraud. Le Fr. s'impatienta et dit au Père :

— Réellement vous nous menez trop fort !

Le lendemain il appela les deux hommes témoins de sa colère et les conduisit devant le Père, et, à genoux :

— Je viens, dit-il, réparer mon indigne conduite d'hier soir. Pardon mon Père !

Il pleurait et chacun des deux métis, émus, de se dire :

— Je croyais le Frère déjà bien saint, mais je ne le croyais pas *si saint !* [3]. »

Quant à lui, non content de s'être ainsi humilié devant son supérieur et ceux qui avaient été témoins de son impatience, il voulut encore s'en accuser au R^me^ P. Fabre, son supérieur général :

« ..... Arrivé dans ce pays, je me trouvais un peu malade d'un gros rhume. Je fus en bateau, au loin, pour chercher du bois de construction. Il vint un grand orage qui mouilla tout le sol. Immédiatement après, le Père avec qui j'étais, dit : « Allons,

1. *Missions des Oblats*, t. 39, p. 74.
2. A Mgr Taché. Archives de St-Boniface.
3. *Missions des Oblats*, t. 39, p. 74-75.

dépêchons-nous à charger. » Moi, qui avais peur d'augmenter ma maladie, et qui d'ailleurs étais prévenu contre ce Père qui ne me faisait pas comme j'aurais désiré qu'il me fît, voyant qu'il ne tenait pas compte de ma prudence, j'en vins à lui dire, en présence d'étrangers : « Je suis pourtant votre frère ! », voulant dire qu'il ne me traitait pas comme tel. J'étais grandement coupable, je l'avoue, et je l'avouai en sa présence et celle des personnes que j'avais pu scandaliser[1] ».

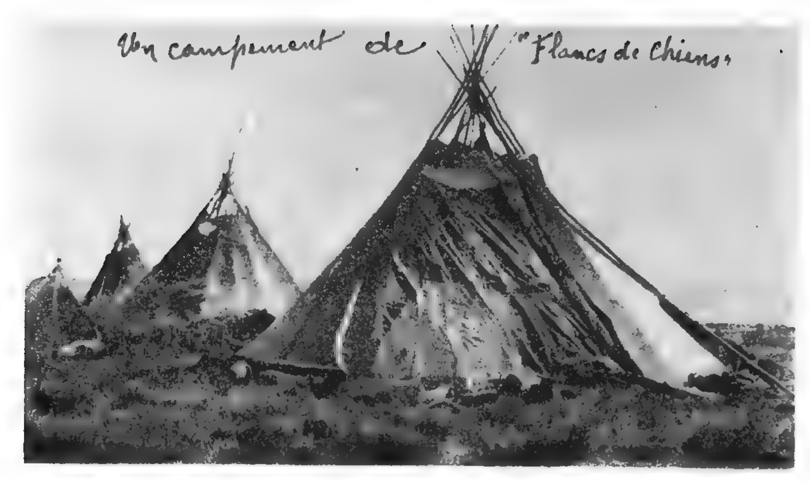
Après les témoignages de Mgr Grandin, citons ceux du P. Clut, qui vivait constamment avec notre Frère, et qui fut son supérieur après le P. Faraud.

Il écrivait à Mgr Taché, le 22 mai 1862 : « Le Frère Alexis est toujours *un modèle de vertu »*. Puis le 10 août de la même année, après avoir attribué sa guérison aussi soudaine que sa maladie, aux prières du Fr. Alexis et à celles de Mgr Grandin : « Le Fr. Alexis est toujours *de plus en plus saint*. Mais je vois avec déplaisir que sa santé semble s'altérer. Il est sec comme un morceau de bois et n'a aucun appétit ». Le 29 décembre (1862), il en donne l'explication :

« Arrêtons-nous un peu sur la conduite du cher Frère Alexis Reynard. Il devient de plus en plus parfait. Il est d'une obéissance sans égale. Il voudrait aussi pratiquer la mortification, mais plus que ne le permet sa vocation. Ainsi, pensant qu'il n'irait pas dans les extrêmes, un jour qu'il me demandait la permission de pratiquer certaines mortifications légères, sans avoir besoin de me demander à chaque fois la permission, je le lui permis, à condition que les mortifications ne seraient point susceptibles de nuire à la santé. Mais j'ai vu que ma permission était trop large pour le Frère, et qu'il n'était point bon juge dans sa propre cause. Car bientôt après il était armé d'une discipline où il avait introduit une grande quantité de plombs. Mgr Grandin l'ayant su, lui a interdit ladite discipline. Dernièrement, étant entré dans sa chambre et ayant remarqué qu'il n'y avait que deux ou trois poignées de foin dans sa paillasse, j'ai tâté avec la main et j'ai senti des morceaux de bois raboteux,

---

1. Archives de la Maison Générale. — On remarquera la discrétion de notre Frère : en faisant connaître ce qui lui a fait de la peine, il ne voudrait pas nuire à celui qui lui a fait cette peine ; non seulement il ne dit pas son nom ; mais, pour éviter de le faire reconnaître, comme il serait arrivé s'il avait dit qu'il s'était opposé à ses désirs d'être prêtre, il se contente de la formule vague : « qui ne me faisait pas comme j'aurais désiré qu'il me fît ».



SAUVAGESSES DU NORD










Mission St Joseph (Grand Lac des Esclaves)


Mission de la Providence

noueux. J'ai considéré ? C'étaient des épinettes d'une certaine grosseur, bien noueuses, dont les petites branches étaient coupées artistement à un pouce de long. Et c'était là-dessus que notre cher Frère prenait son repos de la nuit, après avoir bien travaillé. Après lui avoir fait une sévère réprimande, je lui ai retiré ma permission générale et lui ai ordonné de me demander une permission particulière chaque fois qu'il voudrait faire une pénitence ou mortification corporelle. J'ai cru m'apercevoir deux ou trois fois que le cher Frère, pour se mortifier, employait un autre moyen dont je ne lui ai rien dit et dont je ne lui parlerai pas. Ce moyen, c'est qu'après avoir mangé quelques bons mets, en nos jours de fête, il prend en cachette un dessert avec des oignons bien forts. [1] »

Il faudrait citer aussi des témoignages du P. Faraud, qui fut son premier supérieur à la Nativité. Malheureusement l'incendie de l'évêché de St-Boniface, en 1860, a détruit les lettres qu'il avait écrites avant cette date à Mgr Taché. Dans celles qu'il adressait aux Sœurs Grises, naturellement il ne parlait pas du Frère. La première donc où nous puissions chercher une appréciation sur notre Frère est du 25 juin 1860. Elle se contente de nouvelles plutôt extérieures, du moins en ce qui concerne les Frères. Nous y lisons : « Le Frère Perréard est malade... Le Fr. Alexis est toujours bien ». La deuxième est du 28 décembre de la même année. Elle dit : « Les Frères vont mieux que jamais, ils ont une *ardeur pour se sanctifier* vraiment digne d'éloges et d'admiration... » La troisième, et dernière, qui est du 10 mars 1861, a déjà été citée plus haut [2], à propos des études du Frère. Elle disait notamment : « Je suis édifié et émerveillé de la conduite des Frères et de *l'ardeur incomparable* qu'ils mettent l'un et l'autre à s'avancer de plus en plus dans la voie de la perfection ». Nous aurons occasion plus tard de retrouver d'autres témoignages de Mgr Faraud : il ne feront que confirmer la bonne opinion que nous ont donnée du Frère ceux de Mgr Grandin et du P. Clut. Toutefois, à cause de l'allusion à ce que vient de nous dire le P. Clut, citons sans plus tarder les lignes suivantes écrites du Lac la Biche, le 11 décembre 1875 :

1. Archives de l'Archevêché de St-Boniface.
2. P. 73.

« Notre cher Fr. Alexis a bien fait sa journée. Il n'a pas connu le repos, et, *quoique surchargé de travail, il n'a jamais, que je sache, manqué une seule fois à ses devoirs religieux.*

« Il avait faim et soif de la mortification.

« Ce bon frère, menant une vie si pure, redoutait peu l'enfer ; mais *il redoutait beaucoup le purgatoire,* et la raison qu'il en donnait, avec sa simplicité ordinaire, quand on cherchait à l'arrêter dans les élans de sa ferveur, était toujours celle-ci : **Ce doit être si dur, lorsqu'on a eu pour unique pensée d'aimer Notre-Seigneur durant sa vie, d'être séparé de Lui après sa mort !** »

« Aussi s'appliquait-il à rechercher des mortifications qui lui permissent de faire son purgatoire en ce monde. Un jour il ramassa des branches de sapin ; les tailla en biseau, les disposa en forme de herse et les recouvrit d'une peau d'élan, Dieu sait combien de nuits il passa couché sur ce lit ! Comme on s'aperçut qu'il dépérissait, qu'on n'en connaissait point la cause, et que lui-même, ne comptant pas avec Dieu, l'ignorait probablement, on fit des recherches et on découvrit la vérité. A l'observation qui lui fut faite qu'il ne devait point faire ces sortes de mortifications sans permission, il répondit : J'ignorais qu'une permission fût nécessaire. Si vous voulez me promettre de faire mon temps de purgatoire, j'ôterai ces pointes de mon lit ; mais en fait, j'ai peine à croire qu'elles m'aient fatigué, car *je dormais dessus comme sur un lit de roses,* EN COMPAGNIE DE MON JÉSUS CRUCIFIÉ ».

« La vie du Fr. Alexis est pleine de faits de ce genre [1] ».

Pour achever de nous édifier sur les vertus de notre Frère, lisons une lettre qu'il écrivit à Mgr Taché, peu avant son départ de la Nativité. Si la sainteté a pour fondement l'humilité, pour achèvement l'amour de Dieu, pour rayonnement la joie, il faudra dire que ce Frère était un véritable saint.

« Mission de la Nativité, 9 mai 1863.

« Monseigneur,

« J'ai reçu votre lettre du 3 décembre 1862. Je ne puis que vous en remercier. C'est vraiment une humiliation pour moi de voir que Votre Grandeur prend la peine de se détourner pour me regarder. Je ne me sens que le besoin de m'évader de tous les endroits où peut résider quelque estime ou bonne opinion, dans l'appréhension que ces bonnes affections à l'égard

1. *Missions Catholiques,* t. 8, (1876) p. 285.

de son prochain ne viennent faire la révérence devant ce qui ne serait pas digne de leur démarche ; et tel indigne peut bien être moi-même. Votre bon et généreux cœur étant donc du nombre des lieux où habite une véritable estime pour ses semblables, je n'oserai m'y établir fièrement, de peur que je ne vinsse à ravir l'aliment si bien gagné par tant d'autres. Hélas ! Monseigneur, que tous mes autres frères aient toute liberté dans votre cœur, et moi, resserrez-moi dans les plus obscurs réduits.

« Toutefois si vous voulez vous surmonter jusqu'à ce point que d'aimer ma difformité pour l'amour de Dieu — ce que vous ne pouvez nullement faire pour un autre motif — vous ne manquerez pas d'être récompensé par le bon Dieu.

« Oh ! que ne peut-il en être de moi exactement comme je dis ! Si je savais bien m'occuper en Dieu, comme il me tiendrait lieu de tout bonheur me venant de la part des hommes ! Oh! que je puisse connaître tout ce qu'il m'est ! Ne serait-il pas permis de dire qu'il est un aliment infini en perfection, aspiré par l'âme dont la faim, pour être apaisée, nécessite une nourriture infinie ? Grande misère donc tout autant de temps que je m'appliquerai à autre chose qu'à Lui !

« Considérant tous les dangers auxquels je suis exposé, il me serait difficile de n'être pas sérieux. Ayant été tant de fois désappointé dans les espérances que j'établissais ici bas, je ne puis que me défier, et vouer à mon mépris ce qui m'a trompé d'abord, je veux dire les désirs qui, tout en vous promettant monts et merveilles, vous mèneront dans des pays inconnus où l'on n'aperçoit plus la véritable patrie, et là, sans pouvoir se satisfaire, ils périront de faim, tout en tourmentant la personne qui les a enfantés.

« Sérieux, je crois, ne veut pas dire triste. Je me sens heureux tant que je vais de pair avec la Volonté du bon Dieu. Je suis satisfait tant que je me sens ne voir que cette aimable volonté en toute circonstance : et comme le bon Dieu daigne nous la montrer, nous pouvons être heureux toujours, et (en vain, au contraire), nous efforcer de l'être dans les moments où l'on manque de prendre garde à elle par distraction, car on la perd facilement de vue quand on n'y prend pas garde, et, pendant cette absence, il faut éprouver de la peine, car qui pourrait d'ailleurs rendre heureux sinon le bon Dieu ?

« Oh ! tromperie ! Etre d'un appétit et d'une capacité ajustée à l'éternel Bien, et puis s'en aller par-ci par-là dans le monde, vers toutes choses, à savoir qui pourra enfin (les) combler, avec l'assurance qu'il n'y aura plus de place au désir et au besoin ! S'abuser ainsi soi-même ! d'aller tenter de renverser l'ordre en qualifiant le Grand de petit et le petit de Grand,

l'Infini de borné et le borné d'Infini !... Hélas ! fais-je autre chose ? lorsque avec mon effort de me satisfaire, je cours vers tel objet qui est tout petit et que pourtant je compare à mon véritable Bien, puisque je prétends qu'il me contente, ce qui appartient uniquement au souverain Bien !...

« Peut-être que je vous fatigue, Monseigneur ? Ayez compassion. Je ne tiens pas toujours, autant que je voudrais, ce qui irait mieux.

....

« J'ai assez bon estomac, mes membres semblent varier un peu pour la force. Les engagés ne manquent pas d'éprouver notre patience de temps en temps.

« Monseigneur, puisque vous m'avez aidé tant de fois, veuillez bien renouveler vos charités de temps en temps en me recommandant au Bon Dieu et à la Sainte Vierge.

« Je vous prie de me bénir,

« Votre humble serviteur et fils en N. S. et M.I.

A. Raynard, O.M.I. [1]. »

---

1. Archives de l'Archevêché de St-Boniface.

CHAPITRE VII

LA PROVIDENCE

(1863)

Séparations douloureuses. — Lettre de Clémence, « la petite martre noire », au Grand Priant. — Voyage d'Athabaska au Rapide. — Commencements difficiles de la Providence : prise de possession du terrain ; — premières constructions ; — l'Evêque maternel ; — description de l'établissement et premiers travaux du Fr. Alexis ; — les sauvages ; — les santés ; — joyeux hivers : — le renard du Fr. Alexis ; — retraite annuelle et Oblation du P. Grouard.

Tandis que le Fr. Alexis s'appliquait, comme on vient de le dire, à la pratique de toutes les vertus, au milieu des humbles travaux auxquels il voulait désormais consacrer le reste de sa vie, Mgr Grandin, dans le plus grand embarras à la Providence, songeait à le faire venir auprès de lui. Lorsque le courrier d'été, — qui emmenait le Fr. Boisramé à l'Ile-à-la-Crosse, d'où il devait se rendre bientôt jusqu'à St-Boniface, — passa au lac Athabaska, il remit au P. Clut des lettres de Sa Grandeur, par lesquelles le P. Grouard et le Fr. Alexis recevaient l'ordre de se rendre à la Providence, par le retour des barges.

Nous savons déjà quelle émotion causa cette obédience à la Nativité. Le P. Clut, à qui la solitude complète dans laquelle il allait se trouver ne souriait nullement, en exprima aussitôt sa douleur à Mgr Taché. Le P. Grouard ne se séparait pas non plus sans chagrin de son supérieur : « Nous avions vécu ensemble en bons amis, a-t-il écrit depuis dans ses « Souvenirs »[1] ; il m'avait servi de maître en langue montagnaise, il m'avait initié à la vie de missionaire, je n'avais que de l'estime et de l'affection pour lui ; la séparation nous fut pénible à tous deux ». Mgr Grouard ajoute que le départ du Fr. Alexis fut encore « plus sensible » au P. Clut, pour la raison que « ce cher Frère, pieux, robuste, dévoué, était un trésor inestimable pour la Mission[2] ».

1. Mgr Grouard, *Souvenirs de mes soixante ans d'Apostolat*... p. 52.
2. Ibid. Ibid.

Quant au Frère, qui avait travaillé et souffert pendant dix ans à la Nativité, les dix premières années de sa vie de missionnaire, il était certainement trop attaché à cette Mission pour la quitter sans un brisement de cœur. Toutefois il eut assez de force pour n'en rien manifester ; et quand il donna la nouvelle de son changement au T. R. P. Fabre, son supérieur général, ce fut sans la moindre plainte, en se contentant d'en expliquer le pourquoi.

« Mgr Grandin, dit-il, était seul, ses engagés l'ayant abandonné, et, dès lors, obligé de faire tous les travaux, même de coudre les souliers d'un petit orphelin. Il avait écrit déjà plutôt pour m'avoir, mais à ce moment la glace quasi fondante rendait le voyage impossible ; il écrivit alors une seconde lettre pour me permettre de rester encore à Athabaska ; enfin une troisième lettre me donna l'ordre de partir avec le P. Grouard, par les bateaux de la Compagnie de la baie d'Hudson[1] ».

Si le Frère ne sut ni murmurer, ni se plaindre, les sauvages ne l'imitèrent pas. Une pauvre vieille, veuve, qui demeurait depuis plusieur années, près de la Mission, aidant successivement tous les Pères à apprendre la langue montagnaise et travaillant dans la mesure de ses forces au service de la communauté, se chargea d'interprêter leurs sentimente dans une lettre véhémente adressée à Mgr Grandin. Qu'on en juge :

« *Clémence, la petite Martre Noire, au Grand Priant, de la maison de la plaine des saules.*

« Maintenant je vis ; il me semble que ce ne sera pas longtemps, d'autant plus que, comme Dieu m'a frappée, toi aussi, de la même manière, tu me frappes, je pense, mon Père. Si depuis longtemps les hommes vivent ensemble, ils s'aiment, tu sais ; vu que je suis de même, j'aime beaucoup mon « Frère Aîné » (le Frère), et tu me l'arraches. Depuis que, il y a longtemps je demeure avec lui, je l'aime comme mon enfant. Je dis vrai, et voilà que maintenant il n'y aura plus rien qui me réjouisse. Pour cette terre et pour la terre d'en haut, vous seuls vous êtes des hommes pour moi ; tu me connais, je dis vrai. Mais quand même je dirais vrai, tu ne vas pas m'obéir, mon Père.

---

(1) Mission de la Providence, 8 novembre 1863. (Archives de la Maison générale).

« Quand même tu nous donnerais un Frère, je ne l'aimerais pas comme j'aimais l'autre, je pense. Si donc tu veux nous donner un Frère, donne-nous-le, qu'importe !

« Pour la maison de prière je vais aussi m'inquiéter, c'est pour cela que je parle du Frère ; c'est comme si tu nous enlevais Celui pour qui est la maison : tous les Montagnais le pensent, je dis vrai, ici.

« Ici, vu qu'il n'y a qu'un prêtre, c'est pénible, je pense. Le Frère demeurant avec lui, il me semblait que deux prêtres demeuraient ici ; maintenant je ne penserai plus de même. A l'avenir, s'il n'y a point de prêtre avec lui, il faut que tu lui en donnes un... Tes paroles nous ont fait pleurer ; si en disant cela tu veux que la maison reste déserte, il faut que tu appelles aussi le P. Clut et moi, si tu veux absolument qu'il n'y ait rien du tout ici. Et puis aussi, si tu veux qu'on abandonne la maison de la prière, garde-toi bien de dire à un prêtre de venir. En vérité, voilà que tu penses que je parle de mauvaise humeur !

« Je montrais aux prêtres à parler autrefois, maintenant ne penses pas que je fasse de même : c'est parce que tu me reprends les prêtres que j'aime que je te le dis. Voilà encore que je boude ! Je dis vrai, de toutes mes forces je vous instruis, tu me connais, mais je pense que tu es peut-être toujours pour faire embarquer loin de nous les prêtres que j'instruis, et à cause de cela je te dis ma peine.

« Maintenant, l'hiver prochain (l'année prochaine), si je vois le printemps, je te verrai probablement. Je vis, mais comme je ne me pense pas vivante, je crains pour jusque là. J'étais malade autrefois, mais maintenant je le suis beaucoup plus, c'est pourquoi je te dis que je ne me pense pas vivante. Parce que je voulais aider les prêtres, je suis demeurée ici : je suis lassée, je voudrais encore aider les prêtres, mais je ne me sens plus forte. . Ce que je faisais autrefois, je ne puis le faire maintenant, et le prêtre fera pitié pour tout... tu l'a mis dans la nécessité de ne vivre que de son travail, mon Père. Si je vois le prêtre faire pitié, moi aussi je ferai pitié, je ne serai pas contente pour lui ; assurément si je le vois tout faire, je ne serai pas contente pour lui.

« Je te touche la main, mon Père... Pour ma vie et pour ma mort, prie pour moi.. Je t'écris assise et cependant pas à mon aise. C'est la parole de Clémence, la petite martre noire [1]. »

*
* *

Quand les barges revinrent du Portage la Loche, au commencement du mois d'août, le P. Grouard et le Fr. Alexis y prirent

1. Journal de Mgr Grandin, dans *Missions O.M.I.*, t. 5, p. 392.

place. Tous les deux nous ont fait le récit de ce voyage : écoutons-les.

« Au retour des barges, nous quittons le lac Athabaska pour entrer dans la rivière du Rocher, laquelle se joint à la rivière la Paix et forme la rivière des Esclaves, dont le cours est brisé par les rapides du Fort Smith. Ces rapides franchis, en quatre portages, nous entrons dans la rivière au Sel. Là demeure le vieux patriarche Beaulieu, auquel la Compagnie a confié un petit poste de traite. J'ai le plaisir de visiter ce bon vieillard et sa famille.

« Nous continuons notre route. Arrivés au Fort Résolution, au sud du Grand Lac des Esclaves, nous nous arrêtons assez pour me rendre à la Mission St-Joseph, sur l'Ile d'Orignal. J'ai la joie d'y retrouver le P. Petitot, mon compagnon de voyage de l'année dernière. Il avait passé l'hiver à la Providence, avec Mgr Grandin, qui lui avait donné des leçons de langue Montagnaise. Il en avait admirablement profité et dirigeait la Mission St-Joseph en l'absence du P. Eynard, parti pour le Fort Raë. Nous n'eûmes pas le loisir de nous entretenir longtemps, et je retournai m'embarquer.

« Nous nous lançâmes sur ce Grand Lac des Esclaves, vraie mer intérieure. Tantôt à la rame, tantôt à la voile, nous voguions sans gagner tout à fait le large, toujours en vue de terre, le long de la rive sud. Dieu merci, nous n'éprouvâmes ni tempête, ni vent contraire; ce à quoi l'on est souvent exposé. La traversée dura cependant six jours. Nous abordâmes au Fort de la Grosse-Ile, à l'entrée du Mackenzie. La vue de ce grand fleuve me rappela le St-Laurent et le Mississipi. D'une largeur considérable d'abord, il va se rétrécissant peu à peu jusqu'aux premières îles, qui semblent vouloir lui barrer le chemin. Il cesse alors de couler avec sa lenteur majestueuse. Il se précipite avec une force irrésissistible qui lui mérite le nom de Grand Rapide. Au bas, se trouve la mission de la Providence, 40 milles (60 km) au-dessous du Fort de la Grosse-Ile. Nous voyons une modeste Croix de bois s'élever sur la côte nord, et quelques pas plus loin, de pauvres cabanes couvertes d'écorces d'épinettes. Mgr Grandin est là qui nous attend. Nous courons nous jeter à ses pieds et recevoir sa bénédiction ; il nous embrasse comme un bon Père [1]. ».

Notre bon Frère Alexis est plus sobre de détails. Aussi bien, il lui eût été sans doute difficile de nous dire les émotions que lui avaient fait éprouver tant de lieux divers dont on lui avait

1. Mgr Grouard. *Souvenirs...*, p. 52-53.


Mgr Clut entouré
des Pères et Frères
de la Providence.






Mission de la Providence



A la recherche d'un campement de nuit



Une cache



En attendant le signal du départ

parlé si souvent : la rivière au Sel, avec son viel ami des missionnaires, le patriarche Beaulieu, et sa nombreuse famille ; la Mission St-Joseph, fondée par le P. Faraud, dans un enthousiasme qui avait rappelé le temps des Apôtres ; la Grosse-Ile, où le P. Grollier avait le premier dit la Ste-Messe, le 14 août 1858 !.. Il se contente de noter le travail spirituel du P. Grouard pendant le voyage. « Il ne put s'empêcher, dit-il, de faire chanter des cantiques, le dimanche, et de prêcher en langue sauvage, à la grande admiration des gens de la Compagnie, dont les ministres protestants ne savent, après six ans, que balbutier quelques mots [1]».

Nos deux voyageurs débarquèrent à la Providence le 18 août (1863), à trois heures du matin.

***

Quand il était arrivé au lac Athabaska, dix ans auparavant, le Fr. Alexis y avait trouvé un établissement très primitif. Plus primitif encore était celui qu'il voyait au Grand Rapide. Disons en quelques mots l'histoire de la nouvelle Mission jusqu'à ce jour.

La prise de possession du terrain remontait à deux ans plus tôt. Mgr Grandin en a raconté tout le détail dans son «Journal [2]». Il avait quitté, pour s'y rendre, la Mission de St-Joseph, dans l'Ile d'Orignal, le 26 juillet 1861, sous la protection de la bonne Ste Anne, ayant avec lui le Frère Kearney, deux sauvages, et un petit garçon de 12 à 13 ans, Baptiste Pépin. Cet enfant, petit-fils du vieux Beaulieu, devait l'accompagner pendant plusieurs années, dans presque tous ses voyages, lui servant de sacristain, de cuisinier, d'infirmier, voire même de Grand Vicaire. Le 30, l'Evêque de Satala débarquait au Fort de la Grosse-Ile, Mission du St-Cœur de Marie, où il resta huit jours. Le 6 août, il s'embarqua de nouveau, pour se rendre à 40 milles (60 kilom.) plus loin sur la Grande Rivière Mackenzie, en un

1. Lettre du 8 nov. céjà citée. (Archives de la M. G.)
2. *Missions des Oblats*, t. 3, pp. 220 et suiv.

lieu nommé *Le Rapide,* qu'on lui avait désigné comme le plus favorable à l'établissement d'une grande Mission. En cet endroit le fleuve s'élargit de manière à former un véritable lac, tout parsemé d'îles et d'îlots couverts de forêts. Sur la rive droite du fleuve le terrain paraissait fertile ; et la forêt à demi consumée par le feu, offrait du bois de chauffage tout prêt à utiliser, et même un bois passable pour les premières constructions.

Mgr Grandin ne pensait pas faire autre chose, en cette première visite, que d'examiner le terrain. Il craignait que le ministre protestant Kirby n'en eût déjà pris possession lui-même, car il savait que le Chef-traiteur du District, M. Ross, le lui avait fortement conseillé. Or, comme il arrivait au Rapide une barque, dont la voile était plus grande que la sienne, le rejoignit. C'était bien la Providence qui l'amenait, à l'heure voulue, car elle portait le Chef du District, M. Ross en personne. Les deux barques s'arrêtèrent ; l'Evêque et le Bourgeois descendirent à terre et prirent ensemble leur repas du soir. Au cours de la conversation, Mgr Grandin apprit que le ministre n'avait pas encore cédé aux sollicitations du Bourgeois, et que par suite, le terrain sur lequel ils se trouvaient était sans maître. Aussitôt, prenant à témoins tous les hommes présents, Sa Grandeur déclara à M. Ross, qu'Elle en prenait possession. Le souper achevé, le Bourgeois peu content continua sa route; Mgr Grandin resta avec ses hommes.

Le lendemain, 7 août, le St-Sacrifice fut offert pour la première fois en ce lieu ; puis, le Frère Kearney ayant fait une Croix, Monseigneur la bénit solennellement et la planta ; deux poteaux furent également fixés en terre, pour marquer les limites de la future Mission ; et dès ce moment Monseigneur lui donna le nom de *La Providence.* Cela fait, il s'embarqua de nouveau pour les pays de l'extrême nord...

***

Il revit le Rapide huit mois plus tard, le 27 mai 1862, en route pour les Missions de St-Joseph et de la Nativité ; mais il ne fit alors que saluer la Croix, sans descendre à terre.

Il ne s'arréta que fort peu à St-Joseph, juste le temps de donner ses ordres au P. Gascon et Fr. Boisramé.

Et tandis qu'il continuait sa route vers la Nativité, ceux-ci quittaient le Grand Lac des Esclaves, le 4 juillet, pour aller commencer les travaux de construction, à la Providence [1].

Arrivés le 9 juillet, le Père et le Frère commencèrent par planter leur tente de toile, tandis que les sauvages fixaient leurs loges coniques. Ils construisirent ensuite une « cache », sorte de cabane élevée sur quatre poteaux, pour abriter outils, linge, provisions. Quelques filets, tendus dans le fleuve, leur donnaient la nourriture quotidienne. Défricher, brûler des broussailles, abattre des arbres de moyenne grosseur et les encocher à chaque extrémité *en queue d'aronde* afin de pouvoir les superposer, furent leur occupation de tous les jours.

Le 11 août, Mgr Grandin vint les rejoindre. Il avait avec lui le P. Petitot, qui devait prendre la place du P. Gascon. Sur la barge qui les amenait se trouvait aussi un nouveau ministre protestant, le Rév. Mac Donald, qui venait prêter main forte au Rév. Kirby. La lutte allait devenir plus ardente entre les prêtres et leurs adversaires. Aussi, laissant là le P. Petitot, Sa Grandeur poursuivit sa route avec le P. Gascon, aux trousses du ministre.

Le 29 août, Monseigneur était de retour.

L'œuvre avait avancé pendant son absence : une cabane était debout, de 22 pieds (6 m. 60) de côté et une chapelle y attenant, de 15 pieds sur 8 (4 m. 50 sur 2 m. 40). Ce fut une

1. « Je montai en grand canot, écrit le P. Gascon au T. R. P. Fabre, avec le Fr. Boisramé, deux Montagnais et leurs femmes. Sur le Grand Lac, un gros vent nous surprit, et la tourmente nous mit en si grand péril que, le danger passé depuis une demi-heure, le Fr. Boisramé tremblait encore. Il nous fallut cinq jours de marche avant que nous pussions apercevoir la Croix de la Providence. Enfin nous y arrivons, nous allons nous agenouiller devant elle. Mais nous voilà assaillis de telle façon par les moustiques et les maringouins, que nous ne pouvions réciter en paix un *Ave Maria*. Tout le temps de notre séjour ici, ils nous ont fait beaucoup souffrir. Nous commençâmes au plus tôt les travaux de construction : j'admirais l'ardeur généreuse et constante que le Fr. Boisramé montrait pour le travail. » *(Missions des Oblats*, t. 6, p. 561).

« consolation » pour l'Evêque de voir ces édifices, tout misérables qu'ils étaient. Quant au Frère, il était si peu satisfait de son œuvre qu'il proposait de la détruire ; le P. Petitot, lui, avait surtout peur qu'elle ne fût renversée par le premier coup de vent. Au reste ce n'était qu'une carcasse, faite d'arbres superposés sans avoir été équarris, qui gardaient même les traces du feu par lequel ils avaient passé.

Les travaux se poursuivirent au milieu des plus grandes difficultés : tout manquait aux travailleurs, outils et provisions [1]... Cependant les constructions avançaient peu à peu. Le 8 septembre, Monseigneur et le Fr. Boisramé purent quitter leur tente de toile pour se loger dans la future chapelle. Vers la mi-octobre la maison s'enrichit d'une porte ; puis la chapelle d'un autel. Enfin le 1er novembre les missionnaires eurent le bonheur de pouvoir garder le St-Sacrement [2].

Le 8 décembre, Monseigneur Grandin, jugeant que le P. Eynard était resté assez longtemps seul à la Mission de St-Joseph, envoya le P. Petitot et le Fr. Boisramé lui tenir compagnie, et lui-même resta seul à la Providence, avec son petit garçon, Baptiste Pépin, un autre enfant, Johny Sanderson, de trois à quatre ans, petit orphelin qu'il avait recueilli dans une mission, les deux sauvages « engagés » avec leurs femmes et leurs enfants, et enfin un métis, serviteur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, qui lui avait été prêté pour préparer du bois de construction pendant l'hiver, et qui était venu avec sa famille. De sorte qu'il y avait en tout 16 personnes à la Providence, cet hiver-là.

L'Evêque de Satala, pour encourager ses hommes, travaillait avec eux. A la maison, il faisait pour son tout petit l'office de père et de mère, lavant et raccommodant le linge, cousant des souliers, etc.

A la fin de décembre, un des sauvages mérita d'être

1. Voir *Missions des Oblats*, t. 5, p. 255.
2. *Ibid.*, pp. 256-259.

renvoyé : il volait la mission. « Heureusement, dit Mgr Grandin, j'avais cinq bouches de moins à nourrir[1] ! »

Après un mois et demi d'absence, le P. Petitot et le Fr. Boisramé revinrent : c'était le 22 janvier (1863). Le Frère était souffrant : il lui aurait fallu du repos et une meilleure nourriture.

A la fin de février, l'homme prêté par la Compagnie retourna à la Grosse-Ile. Monseigneur l'accompagna et revint avec un troisième enfant, de 9 à 10 ans, celui-là. Ainsi, avant l'arrivée des sœurs « l'évêque maternel », comme on l'a nommé[2], faisait vraiment leurs fonctions.

Un seul sauvage restait au service de la Mission. Le 10 mars, il annonça que, sa femme s'ennuyant, il allait partir ; ce qu'il fit en effet. Dès lors grand embarras pour Mgr Grandin. Le P. Petitot devait, de toute nécessité, étudier le montagnais ; le Fr. Boisramé, de plus en plus fatigué, ne pouvait plus faire aucun travail pénible, et il n'en manquait pas à faire !... Sa Grandeur ne vit d'autre ressource que d'appeler le Fr. Alexis, qui était à la Nativité. Il fallait pour cela lui envoyer un express. Nouveau voyage pour le P. Petitot : il irait jusqu'à la Mission de St-Joseph, d'où l'on enverrait quelqu'un au lac Athabaska. Le Père partit le 19 mars ; mais quand il arriva à St-Joseph — ou quand la nouvelle arriva à la Nativité — la glace n'était plus assez sûre pour permettre le voyage ; et Sa Grandeur dut attendre en vain.

Monseigneur fit alors, avec ses enfants, tous les charrois qu'il put faire ; puis, au dégel, il cultiva un champ et y sema des pommes de terre. Il s'occupa ensuite des sauvages venus pour la mission.

Le 27 juin, il fit ses adieux au bon Frère Boisramé dont la santé réclamait du repos dans un climat plus doux, et qu'il envoyait, par les barges de la Compagnie, à l'Ile-à-la-Crosse. Cette fois, Mgr Grandin n'avait plus avec lui que ses trois

1. *Missions des Oblats*, t. 5, pp. 260-262.
2. Mgr GROUARD, *Souvenirs...*, p. 63.

petits enfants !... Heureusement sa solitude ne dura que deux semaines, car le 13 juillet, le P. Eynard vint prendre auprès de lui la place du P. Petitot, qui restait à son tour à la Mission St-Joseph.

Les barges qui avaient emporté le Fr. Boisramé revinrent, comme nous l'avons dit, le 18 août, amenant à la Providence le P. Grouard et le Fr. Alexis.



Le P. Grouard se croyait au terme de son voyage, et le Fr. Alexis se réjouissait déjà de revoir Mgr Grandin, son ancien Père et maître d'Athabaska. L'espoir du Père et la joie du Frère furent de courte durée. Les barges s'arrêtèrent juste assez pour donner à Monseigneur et au P. Grouard le temps de dire leurs messes, puis elles repartirent, les emportant tous les deux. Sa Grandeur allait donner la mission au Fort Simpson, et le P. Grouard, après l'y avoir aidée, irait jusqu'au Fort des Liards, pour ne revenir qu'au début de l'hiver. Le Fr. Alexis resta donc seul avec le P. Eynard.

Il eut vite fait l'examen de sa nouvelle résidence. Il n'y avait encore que la maison carrée, bâtie par le Fr. Boisramé, dont les murs se composaient de troncs d'épinettes non équarris, et le toit de perches alignées, le tout enduit d'un bousillage épais, par-dessus lequel le toit avait en plus des écorces des mêmes épinettes ; quelques trous en forme de trapèzes, percés dans les murs, et sur lesquels étaient tendus des parchemins fort peu transparents, servaient de fenêtres. Ces murs étaient d'ailleurs si peu d'aplomb et les troncs d'arbres qui les formaient avaient tellement joué qu'on se demandait par quel artifice ils tenaient debout ; à l'intérieur, un grenier fait de perches chargées d'écorces et placées si bas que Mgr Grandin s'y cognait souvent la tête. L'ameublement ne pouvait être plus simple : ni lit, ni chaise, ni banc. On couchait au grenier, sur une peau de caribou ; on s'asseyait sur quelque malle ou quelque billot. Une petite table, toute nouvellement faite et juste assez

grande pour y mettre quatre assiettes, était le seul meuble[1]. La petite chapelle, donnant sur l'unique salle dont se composait la maison, il suffisait d'en ouvrir la porte pour que la maison devînt église et même cathédrale.

D'autres cabanes du même genre servaient d'étable et de dépendances.

« Un certain nombre de méchantes maisons sont faites, écrivait notre Frère au T. R. P. Fabre, le 8 nov. 1863, mais nous avons beaucoup à faire pour les rendre habitables.

Et, le 5 décembre 1864, au Fr. Philippe Fournier : « C'est sur une grande rivière que nous sommes bâtis, bien pauvrement encore. Nos maisons, vous pouvez les ébranler toutes à coups de coudes. Elles ont été bâties, la plupart, par le Fr. Boisramé, qui va très vite, mais à qui il manque un peu plus de pratique. Du reste elles n'ont été faites que provisoirement[2]. »

Le 3 septembre, Mgr Grandin revint de Simpson, ayant avec lui le P. Gascon, qui avait fait une longue randonnée dans le nord, et qui rentrait à sa mission de St-Joseph. Le P. Clut étant resté seul au lac Athabaska depuis le départ du P. Grouard, Monseigneur lui envoya le P. Eynard, qui allait voyager avec le P. Gascon jusqu'à St-Joseph.

Par le départ du P. Eynard, le Fr. Alexis se trouva seul avec Mgr Grandin. C'est alors qu'il commença de goûter ce bonheur dont il parlait, deux mois plus tard, au T. R. P. Fabre : « J'ai donc le bonheur d'être avec Monseigneur, mon ancien Père d'Athabaska. Avec sa santé faible, il ne craint pas de mettre la main à tout ouvrage pour l'avancement de la Mission ».

Cette même lettre du 8 novembre nous donne un compte-rendu des travaux de notre Frère pendant les premiers mois de son séjour à la Providence. Il fit les foins, pour nourrir pendant l'hiver cinq bêtes à cornes ; il recueillit soigneusement les quelques petites pommes de terre que Mgr Grandin avait

1. Cette table n'était pas encore faite le 14 novembre 1862 ; elle l'était au retour du P. Grouard, 10 octobre 1863.

2. Archives de la Maison générale.

semées, « à peine la semence ». L'insuccès de cette récolte étant dû aux gelées, il fit « un canal pour l'écoulement des eaux stagnantes qui les produisaient. » Le poisson allait être à peu près l'unique nourriture de tout l'hiver : heureusement la pêche avait été très abondante. Cherchant à ne rien perdre, le Frère avait trouvé le moyen d'utiliser jusqu'aux œufs de poisson pour faire une sorte de pain. Sans trop compter sur le produit toujours aléatoire de la chasse, la nourriture était assurée pour l'hiver.

Deux fois l'année, au printemps et à l'automne, les sauvages de la région se rendaient au Fort de la Grosse-Ile pour leurs échanges : ils en profitaient pour faire un séjour plus ou moins prolongé à la Mission de la Providence. Il y en avait de plusieurs nations : des Esclaves, des Flancs-de-Chien (ou Plats-Côtés-de-Chien), des Couteaux-Jaunes et des Montagnais. Chacun de ces peuples parlait une langue différente, mais tous comprenaient le montagnais. Notre Frère les vit pour la première fois à l'automne 1863. Voici ce qu'il en dit dans sa lettre au T. R. P. Fabre :

« Les Indiens d'ici me paraissent plus sauvages que ceux d'Athabaska. Les femmes se chargent de perles en verre et de morceaux de vieilles chaudières (chaudrons) en cuivre qu'elles pendent en les perçant, en sorte que c'est une véritable sonnerie quand elles marchent [1] ».

---

1. Pour compléter cette description du Fr. Alexis, citons celle du P. Petitot (*Missions O. M. I.*, t. 2, p. 231) : « Ici nos sauvages sont vêtus tout à fait curieusement. Une paire de mitaines ou cuissards de cuir s'arrêtant à mi-cuisse, un brayet ou pièce d'étoffe passée entre jambes et une blouse de cuir serrée par une ceinture en poil de porc-épic, des mocassins et des mitasses, sorte de guêtres. Ce costume est décoré de franges de lanières de peau, de rassades de toutes couleurs et de brimborions de toutes sortes. Mais les pièces les plus ornées de leur costume sont le fourreau de leur fusil, leur corne (à poudre) et leur sac à plomb, ainsi que leur sac à médecine.

« Les femmes portent, outre des mitasses, une robe de cuir attachée sous les bras et décorée avec art de franges de poil de porc-épic, de petits morceaux de cuivre, de boutons polis et d'autres choses curieuses. Tous ces brimborions sonnent comme des clochettes lorsqu'elles marchent...

« En hiver, les hommes et les femmes sont couverts de tuniques ou de robes courtes en peau de lièvres blancs tressées avec art. »

P. Petitot, *10 octobre 1862.*

Au printemps suivant, une autre tribu vint faire sa visite. Le Fr. Alexis examina de près ces bons Indiens et donna à son ami, le Fr. Fournier, le compte-rendu suivant :

« Nous avons eu, dit-il, la visite des *Plats-Côtés-de-Chiens*. C'est là que vous en auriez vu de belles danses ! des ha ! ha ! ha !..[1] Les sauvages sont habillés à peu près comme ceux d'Athabaska ; mais les sauvagesses sont pour ainsi dire chargées de perles et de pièces de ferraille : ce sont des morceaux de cuivre ou de fer blanc qu'elles percent et pendent aux franges de leur robe, et qui font, quand elles marchent, un bruit semblable à un cliquetis de ferraille. Elles et leurs maris ne savent pas trop garder le silence dans notre petite chapelle ; souvent ils interpellent le prêtre tout haut, pour l'approuver. Les femmes s'amusent à parler... L'une disait à sa belle-sœur, en lui parlant d'une espèce de fourneau en terre qu'on avait pour chauffer l'appartement : Tiens, que c'est drôle ! ils font du feu et la fumée sort par là [2] ».

Les sauvages dont parle ici notre Frère n'avaient sans doute jamais vu de fourneau ; en tout cas ils en avaient sous les yeux un spécimen unique de son espèce. C'était l'œuvre du Fr. Boisramé. Il « avait construit en torchis, dit Mgr Grouard dans ses Souvenirs, un grand fourneau à deux étages, séparés par de larges feuilles de tôle, entre lesquelles il faisait cuire le poisson... Un énorme tuyau de tôle, sortant de ce fourneau, passait dans un coin de la chapelle. Nous nous serrions tous alentour, pour y réchauffer notre ferveur ! [3] ».

---

1. A propos de ces danses, on lit dans les *Glaces Polaires*, pp. 322-323 : La danse des Dénés (c'est le nom générique des sauvages de cette région) ne rencontra que peu d'opposition chez les missionnaires, qui se contentèrent de la détourner de sa signification païenne. C'eût été trop entreprendre que d'abolir ce divertissement qui passionne les sauvages, au temps de leurs fêtes et de leurs réunions générales, et qui, durant des jours et des nuits, harasse les exécutants et les induit au lourd sommeil plutôt qu'au relâchement des mœurs. Les hommes dansent ensemble. les femmes aussi ; et, si le mélange des âges et des conditions se fait, au plus se tiendra-t-on par la main pour former le cercle. Cette description d'un missionnaire est parfaite : «... Trottinant en cercle autour d'un grand feu, les uns à côté des autres, ils sautent lourdement en accompagnant leur mouvement rotatoire de convulsions d'épileptiques. En même temps, ils hurlent des *ah ! ah ! ah !* des *oh ! oh ! oh !* et des *eyia ! eyia-a !* à fendre la tête, aspirant violemment ces syllabes, comme si la respiration leur manquait tout à coup... »

2. Lettre du 5 décembre 1864, au Fr. Fournier.

3. *Souvenirs*..., pp. 64, 67.

En terminant sa lettre à son Supérieur général, le Fr. Alexis lui donnait des nouvelles de sa santé, et, sans y prendre garde, manifestait à la fois son humilité et son désir du Ciel.

« Monseigneur et le P. Grouard, disait-il, se portent assez bien. Pour moi, je ne puis vous dire au juste la santé de mon corps. Je me crois rendu, mon Très Rév. Père. Je résiste peu aux gros travaux. Si le souvenir d'avoir offensé Dieu ne venait pas mettre un peu d'amertume à mon désir, la pensée que je quitterai bientôt la vie de ce monde me remplirait de bonheur ».

Remarquons en passant qu'au moment où il écrivait ces lignes, notre Frère n'avait que 35 ans; et déjà il sentait ses forces l'abandonner. Il en fut de même, à cette époque, de presque tous les missionnaires du Nord. Nous avons vu le Fr. Boisramé envoyé dans un climat plus doux pour se rétablir et il n'avait que 31 ans ; depuis longtemps la santé du P. Faraud était ruinée, et il n'avait encore que 40 ans ; bientôt le P. Petitot allait être très souffrant à son tour, et le P. Grouard, malade au point qu'on désespéra de sa vie. Cela venait surtout du manque de nourriture, ou du dégoût qu'inspirait une nourriture trop monotone [1].

L'esprit surnaturel du Fr. Alexis paraissait encore dans les dernières lignes de sa lettre :

« Je désire beaucoup que de bons Frères viennent partager mes peines : peut-être en venant ici ils avanceront la mort de leur amour-propre, et il est bien permis de s'adresser là où l'on gagne le plus.

---

1. Le poisson a toujours été la principale ou une des principales nourritures de l'extrême-nord. Aussi l'a-t-on beaucoup vanté. Peut-être y a-t-il de l'exagération dans les éloges qu'on en a faits? Qu'on relise dans les « Apôtres Inconnus », du P. Duchaussois, p. 210-212, ce que Mgr Grandin en aurait dit à Mgr de Mazenod, et l'on sera porté à envier le sort des missionnaires, au moins pour la table. En réalité, Mgr Grandin, ne pensa pas toujours que le poisson du Grand-Nord fût si bon. Ainsi, dans son Journal (*Missions O.M,I.* t. 5, p. 231), il plaint vivement le P. Gascon et le Fr. Boisramé de n'avoir pas d'autre nourriture : « La divine Providence leur fournissait chaque jour assez de poisson pour vivre ; mais cette nourriture n'est pas suffisante au milieu des grands travaux ». Plus loin, p. 261, il dit que ses hommes préfèrent au poisson la *viande sèche !* P. 262: le Fr. Boisramé est faible, parce qu'il ne mange que du poisson P. 263 : « Le P. Petitot souffrait aussi de n'avoir que du poisson: une répugnance invincible s'emparait de lui à sa seule vue ! ».

« Bénissez-moi, mon très Rév. Père, et agréez les sentiments très respectueux et très soumis de votre très humble fils et serviteur en J. C. et M. I.

A. Raynard, O. M. I.

***

L'hiver était venu. Il fut peut-être moins pénible, à la Providence, que le précédent; toutefois la description que nous en fait Mgr Grandin ne nous le montre pas très rose.

« Nous n'avons encore dans tout mon palais, dit-il, ni lit ni chaise ; nous couchons au grenier dans un lit aussi grand que le grenier lui-même ; nous y sommes quatre à l'aise, nous pourrions y être vingt. Si nous manquons de quelque chose, ce n'est certes pas de pauvreté. Bien des objets que nous attendions de St-Boniface ne nous sont point arrivés : nous manquons par conséquent d'outils pour travailler, de papier pour écrire, d'hosties pour dire la sainte Messe (nous tâcherons d'en faire), et moi d'habillements pour me vêtir. Entre tous, nous n'avons ni montre ni horloge ; nous sommes tous réglementaires ; nous mangeons quand nous avons faim ; nous mesurons nos oraisons et méditations à l'horloge de notre ferveur ou plutôt de ma ferveur, car c'est moi qui donne le signal : aussi jugez comme tout se fait bien. Notre grand embarras est pour nous lever. Si le Frère voit les étoiles, il est assez sûr de son coup ; mais les étoiles sont souvent voilées par d'épais nuages, et encore, quand elles paraissent, faut-il ouvrir les yeux pour les voir, et même sortir, ce qui n'est pas commode quand on couche au grenier et qu'il faut descendre par une mauvaise échelle. Nous nous levons, je pense, assez régulièrement entre deux et six heures. Nous ne brûlons qu'une chandelle à la sainte Messe ; nous employons l'huile de poisson dans nos longues veillées : nous espérons ainsi avoir de la chandelle pour tout l'hiver [1].

« Malgré ce manque de confortable, écrit à son tour Mgr Grouard, nous menions dans ce réduit la vie la plus

1. *Missions O. M. I.*, t. 5, p. 389.

heureuse du monde. Il aurait fallu nous voir, après souper, prendre notre récréation avec un entrain et une gaieté qu'on ne peut s'imaginer. Monseigneur chantait fort bien et entonnait non seulement des cantiques, mais des chansons plaisantes ou comiques, dont il avait un large répertoire. Je fournissais ma quote-part, et nous passions les plus joyeuses soirées[1]. »

« Jamais, insiste-t-il, jamais de notre vie nous n'avons eu tant de plaisir qu'en cet hiver. Il fallait nous voir grimper à notre grenier, avec notre échelle en bouts de corde, et aller, à quatre pattes, chercher, l'un par-dessus l'autre, notre place, sur la natte de peau étendue entre le toit de terre et le plafond. Nous y dormions tous quatre, en rang, Mgr Grandin, le Fr. Alexis, Baptiste Pépin, petit serviteur de Monseigneur et moi... Quelquefois le pied, la jambe et encore plus, d'un maladroit passait à travers le plafond ; c'était une planche ou des perches qui dégringolaient... Ah ! là, on s'en donnait de rire !

« On mangeait du chien, du corbeau, du putois, des fois rien du tout; mais pas un de nous, je vous le promets, n'aurait changé de place avec le Schah de Perse...[2] »

Mgr Grouard vient de faire allusion aux repas de la Providence en cette fin d'année 1863. Il en parle plus au long dans ses *Souvenirs :* « Nous avions à la Providence, dit-il, deux excellents métis, habiles charpentiers, que Monseigneur avait demandés au chef du District[3]. L'un s'appelait Bouvier et l'autre Forcier. Ils avaient chacun une famille nombreuse et logeaient près de nous dans des maisonnettes semblables à la nôtre... Ils avaient fait une provision de poissons pour leurs familles, et de plus avaient engagé un Indien comme chasseur afin de se procurer de la viande. Mgr Grandin, de son côté, avait engagé un grand gaillard de la tribu des Esclaves, qui avait promis de tuer des orignaux pour la Mission. Nous

1. *Souvenirs*, p. 67.
2. *Aux Glaces polaires*, p. 312 (éd. 1928).
3. C'était alors M. Hardisty, qui avait remplacé M. Ross.

attendions avec une certaine anxiété des nouvelles favorables de ces chasseurs, car l'unique plat mis à chaque repas sur notre table ne contenait invariablement que du poisson. Les dimanches et jours de fête, nous pouvions y ajouter une crêpe. Néanmoins le plus petit gibier formait une agréable diversion.

« Un jour, le Fr. Alexis, qui avait tendu un piège, y prit un renard. C'était l'avant-veille de la Toussaint. Nous décidâmes de nous régaler pour cette fête. Après la Grand-Messe, chantée par Monseigneur, nous prenons place à table ; nous y allons de bon cœur, quand tout à coup le cher Frère pousse un *pouah !* de dégoût. Il avait pris, pour sa part, le cou de l'animal, et le gosier, dont la forme rondelette semblait promettre quelque chose de plus délicat. Il y met le couteau et que trouve-t-il ? une souris tout entière, cuite dans son jus ! Cela lui coupa l'appétit. Pour nous, nous continuâmes notre festin, car il n'y avait pas d'autre plat sur la table. Nous prîmes seulement la résolution de profiter de cette expérience à l'avenir [1]. »

***

Au mois de novembre, la petite Communauté de la Providence fit sa retraite annuelle, qui fut, pour le P. Grouard, sa retraite d'Oblation.

Elle s'acheva le 21, fête de la Présentation de la Ste-Vierge. Ce jour-là fut un beau jour, à la Providence, une vraie fête de famille.

« Ce matin, écrivait Mgr Grandin dans son Journal, j'ai endossé la soutane violette, ce qui ne m'arrive pas souvent. J'avais deux chandelles, à ma Messe ; notre pauvre, mais bien cher autel était décoré d'une garniture et de plusieurs bouts de ruban. Après la Messe, le Fr. Alexis a trouvé le moyen de nous fêter à table. Il a été réellement généreux ; il a osé ouvrir un sac de farine que nous conservions intact depuis que nous l'avions reçu, le 18 août. Tous les mets étaient disposés sur une vilaine table sans nappe ; nous n'avons pu changer d'assiette, ce qui contrariait le Frère ; mais il a pu

1. *Souvenirs*, p. 68.

être consolé par la manière dont nous avons fait honneur à sa cuisine. Mais de quoi s'agit-il donc? Il s'agit d'une Oblation : le P. Grouard s'est donné à tout jamais à Dieu et à notre chère Congrégation[1] ». Il avait commençait son Noviciat le 6 juin 1862[2].

Le froid était devenu très vif; dans la nuit du 21 au 22, les « rapides » du grand fleuve avaient été pris par la glace.

« Le Frère, note Mgr Grandin, est venu me demander un habit pour un jeune veau qu'il craint de ne pouvoir sauver; on m'en a demandé autant en faveur de deux de nos chiens, et j'ai dû déchirer une vieille couverture afin de ne pas laisser trop souffrir ces pauvres bêtes qui nous sont si nécessaires[3] ».

Malgré l'intensité du froid, Monseigneur annonça au Père Grouard et au Fr. Alexis qu'il se proposait d'aller passer la fête de Noël à la Mission St-Joseph du Grand Lac des Esclaves. Il partit en effet, avec le courrier, le 7 décembre, promettant de revenir pour le jour de l'an.

---

1. *Missions O. M. I.*, t. 5, p. 390.

2. Le P. Grouard, O. M. I., devenu, en 1890, Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie, et, en 1930, Archevêque d'Egine, vient de mourir (mars 1931) dans la petite ville à laquelle on a donné son nom. Il était dans sa 92me année, et il y avait plus de 68 ans qu'il travaillait dans les Missions de l'Extrême-Nord. L'histoire écrira son nom en lettres d'or.

3. *Missions O. M. I.*, t. 5, p. 392.

CHAPITRE VIII

EN ATTENDANT UN ÉVÊQUE ET DES SŒURS.
(1864-1865)

Voyage mémorable. — Construction d'un Couvent. — Peines et joies.

Le premier janvier 1864, Mgr Grandin, que l'on attendait à la Providence, n'était pas arrivé. Un retard d'un jour ou deux, dans des voyages comme celui qu'il faisait, est assez naturel ; toutefois les dangers sont si grands que l'inquiétude ne tarde pas à naître chez ceux qui attendent.... Et dans ce cas l'inquiétude augmente dans la proportion où l'on aime... C'est assez dire combien elle dut être grande à la Providence : le P. Grouard était cousin de Monseigneur, et le Fr. Alexis avait eu avec lui des rapports si intimes, au temps de ses études, qu'il lui restait attaché par l'affection la plus vive. Aussi de jour en jour l'inquiétude augmentait... lorsqu'enfin, le soir du cinq janvier on aperçut, sur le fleuve glacé, un groupe de voyageurs et une traîne conduite par six chiens ; c'était la carriole épiscopale ! et Sa Grandeur, et ses compagnons de voyage !...

Quel voyage de misère ils avaient fait !... La soirée se passa en récits palpitants d'intérêt, dont les lecteurs de la vie du Fr. Alexis seront sans doute heureux d'entendre ici l'écho lointain.

Monseigneur était parti, on s'en souvient, le 7 décembre (1863), avec les officiers de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui transportaient le courrier : « L'express était conduit, dit-il dans son Journal, par deux employés de la Compagnie avec un sauvage à leur service ; j'avais mon petit jeune homme », Baptiste Pépin. La caravane se composait donc de cinq hommes avec trois traînes à chiens. Le voyage commença par une privation très sensible au cœur du saint Evêque et pieux Oblat de Marie Immaculée : il ne put pas dire la Messe en la belle fête de l'Immaculée Conception, le 8 décembre. Puis ce fut un petit accident qui devait rendre la marche fort douloureuse : il se fit

mal avec ses raquettes, et l'ongle d'un de ses gros orteils fut disloqué sans tomber tout à fait, ce qui rendit le pied très sensible. Cependant, à part les douleurs occasionnées par ce mal, le voyage fut assez heureux jusqu'au 14 au soir. « Alors, dit-il, nous eûmes à traverser de nombreux bancs de glace. Après avoir marché longtemps, je me mis sur mon traîneau. Je ne pus suivre que de loin mes compagnons. Nous n'étions plus qu'à un tiers de lieue de la Mission (St-Joseph). Si le temps avait été clair, nous aurions pu l'apercevoir et être vus de nos Pères : mais tout à coup il s'éleva un vent très violent, lequel, soulevant la neige qui était sur le lac et la mêlant à celle qui tombait en abondance, nous empêcha de rien distinguer, et nous perdîmes bientôt la trace du courrier. Le vent seul pouvait encore nous servir de guide ; nous nous dirigions, nous semblait-il, vers la Mission ; mais rien n'est variable comme le vent : il avait changé de direction. Nous avons encore marché plusieurs heures avant la nuit complète, criant et écoutant si on répondait à nos cris ; la tempête seule se faisait entendre. Dans l'espoir que nos chiens nous conduiraient vers un lieu sûr, nous les abandonnons à eux-mêmes ; mais le lac se déploie toujours devant nos pas sans aucun horizon. Si nous eussions été au milieu des glaçons, nous aurions pu nous en faire un abri pour passer la nuit et ne pas nous geler, mais nous étions sur la glace vive ; le vent balayait la neige à mesure qu'elle tombait, il nous était impossible de nous en servir pour nous protéger. Comprenant que plus nous nous avancions, plus nous nous exposions, nous essayâmes de camper sur la glace. Je détachai notre traîneau avec toute la diligence possible. C'est, dans cette circonstance, une opération très dangereuse, car pour défaire tous ces nœuds et toutes ces cordes il fallait quitter nos mitaines. Chacun à notre tour nous travaillions à cette œuvre, plus longue que vous ne pourriez supposer, et pendant que l'un travaillait, l'autre se battait les flancs pour se réchauffer. Nous cherchâmes à nous protéger contre le froid au moyen de nos chiens, de notre traîneau, de nos raquettes et de nos couvertures. Assis sur la glace, le dos appuyé sur le traîneau mon petit garçon

assis sur moi et appuyé contre moi, tous deux enveloppés de nos couvertures, que le vent soulevait malgré toutes nos précautions, nous nous préparâmes à la mort, le pauvre enfant en se confessant et moi en faisant des actes de contrition et de soumission à la volonté de Dieu. Bientôt nous sentons que le froid nous gagne ; nous nous relevons, gardons sur nous chacun une couverture, attachons les autres en grande hâte sur le traîneau et nous marchons de nouveau comme pour fuir la mort dont nous sommes poursuivis. Notre dîner avait été bien mince, car nous étions au terme de notre voyage et au bout de nos provisions, et cependant je ne sentais nullement le besoin de manger... Nous marchons ainsi longtemps en nous arrêtant quand nous n'avions pas froid, mais mon petit garçon commençait à s'endormir malgré lui et malgré moi ; je compris que le dernier moyen de lui sauver la vie était d'essayer de camper encore. Je trouvai heureusement une épaisse couche de neige ; j'y fis un trou avec mes raquettes, j'y étendis mes couvertures et j'y couchai mon cher compagnon ; puis je plaçai les chiens sur les coins et je recouvris le tout d'une épaisse couche de neige. Quand toutes mes opérations furent finies, je m'introduisis comme je pus auprès du petit garçon ; mais il aurait fallu une troisième personne pour me couvrir à mon tour. Quelque précaution que je prisse, le vent pénétrait toujours jusqu'à nous. Cependant m'étant très fatigué pour faire notre lit, j'éprouvai d'abord une forte chaleur qui fit fondre la neige que j'avais dans mes habits ; le vent gela bientôt le tout, de sorte que je ne savais plus où mettre mes mains pour leur éviter de se geler ; mon compagnon était dans le même état. Tout couché que nous étions, nous passâmes la nuit à nous remuer, à nous frotter, à souffler pour nous réchauffer. Enfin une dernière fois, n'en pouvant plus, je sors de dessous mes couvertures pour prendre mes ébats plus à l'aise. Je crus alors apercevoir la terre. Vite, je fais lever mon petit garçon, nous plions bagage et nous nous dirigeons vers l'endroit où nous espérons pouvoir faire du feu. Je sens qu'un de mes talons se gèle ; mon compagnon éprouve la même chose à ses deux pieds ; nous ne pouvons plus chausser

nos raquettes. Après une assez longue marche, nous arrivons à terre ; nous avons beaucoup de peine à trouver du bois et plus encore à allumer notre feu. Nous n'avons rien à manger, je recommande au petit jeune homme de préparer du thé pour pouvoir au moins nous réchauffer. Heureusement je n'eus pas le temps d'en boire : nous aperçûmes deux traîneaux sur le lac. Nous crions de toutes nos forces : c'étaient le père et l'oncle de mon compagnon à notre recherche ; nous campions sur l'île où se trouve la Mission et nous n'en étions qu'à un quart d'heure de distance. J'y fus bientôt rendu : le P. Petitot disait la Messe à mon intention. Il fut si ému en me revoyant, qu'il put à peine achever le St-Sacrifice : nous avons pleuré, nous avons parlé, puis j'ai offert l'adorable Victime, et le reste de la journée nous avons célébré mon retour à la vie » [1].

Ainsi à peu près parla Mgr Grandin. Ses compagnons complétèrent son récit. Le sauvage qui conduisait les officiers de la Compagnie, comprenant le danger qu'allait courir Sa Grandeur quand la *poudrerie* [2] avait commencé, avait parlé de l'attendre ; mais les officiers, saisis par le froid et ne croyant pas au danger, lui avaient commandé de marcher. Toutefois, arrivés au Fort Résolution, ils avaient envoyé un petit sauvage annoncer aux Pères que Monseigneur était encore sur le lac, avec son serviteur. « Cette nouvelle, raconte le Fr. Petitot, fut pour nous un coup de foudre. Monseigneur sur le lac, tandis qu'il faisait un temps épouvantable, que le vent soulevait une épaisse poudrerie, que la nuit la plus sombre se joignait à un froid d'au moins 40° centigrades ; tandis qu'il s'agissait d'uned emi journée de marche, et que la moindre déviation du sentier battu par les officiers anglais pouvait jeter Sa Grandeur en plein lac, et la vouer à une mort certaine ! Cette pensée nous atterra, mais ne nous découragea pas. J'arrivais de voyage ; mais, ne pensant pas à la fatigue, je m'élançai sur le lac avec notre engagé canadien et un jeune sauvage, nommé Tsépanké, à la recherche des pau-

1. Journal de Mgr GRANDIN. *Missions O. M. I.*, t. 5, p. 395-397.
2. Tempête de neige.

vres égarés. Nous courûmes longtemps à travers les bourasques de neige, brandissant des tisons enflammés et poussant de temps en temps de grandes clameurs, tandis que de la Mission on ne cessait de tirer des coups de fusil et d'attiser de grands feux sur les bords de la berge. Rien ne répondit à nos efforts. Nous allumâmes avec des peines inouïes un grand feu dans la neige à la pointe méridionale de notre île. Maintes fois le vent le dispersa et l'éteignit. Hélas ! ici encore nos efforts furent vains, nos espérances déçues !. Après deux heures d'attente et de souffrance sous la tempête et dans les glaces, il fallut reprendre tristement le chemin de la Mission sans avoir rien vu ni entendu. Nous espérions toutefois que Monseigneur serait rendu avant nous à la Mission, lorsqu'un coup de fusil tiré à notre approche vint résonner à notre oreille comme un glas funèbre : Monseigneur n'était pas retrouvé, et il était dix heures du soir, au mois de décembre !...

« Dire quelles furent les angoisses de cette longue nuit qui survint est impossible pour moi. Elle ne fut qu'un long cauchemar, je n'entendais que des coups de fouet, des aboiements de chiens, des cris de douleur, et quand, réveillé en sursaut, je prêtais l'oreille, je n'entendais que le grondement et le déchaînement de la tempête. Aussi je vous laisse à penser si je dus m'irriter contre les deux traiteurs anglais. Chez notre engagé canadien, père du jeune homme qui accompagnait Monseigneur, on passa la nuit à pleurer au coin de l'âtre.

« Cependant, dès le point du jour, deux métis, engagés du Fort, s'étaient rendus à la Mission avec leurs chiens, afin d'aller à la recherche de Sa Grandeur... Ils s'élancèrent sur le lac avec nos engagés, munis de chaudes couvertures et de vivres, et se dispersèrent dans toutes les directions. Durant ce temps, le R. P. Gascon et moi, nous allâmes célébrer le Saint-Sacrifice, et je l'offris avec la double intention de l'appliquer à leur salut s'ils étaient encore vivants, ou au repos de leur âme s'ils étaient morts. Mais j'avais déjà perdu toute espérance, car camper en plein lac en hiver et sans feu n'est pas seulement regardé par les gens du pays comme un danger imminent de

perdre la vie, c'est, disent-ils, s'exposer à une mort inévitable. Comment, après cela, Monseigneur a-t-il été sauvé ?.. Comment, après une nuit de transes continuelles, ayant à lutter contre un sommeil de plomb qui les eut immanquablement envoyés dans l'éternité, nos pauvres voyageurs ont-ils pu être retrouvés sains et saufs, n'ayant pas seulement un ongle gelé, tandis que les deux officiers qui les avaient abandonnés s'étaient gelé une partie du visage, bien qu'étendus dans leur carriole et que nos deux voyageurs eûssent dû naturellement se geler jusqu'au cœur ? Ceux que Dieu garde sont bien gardés ; n'en doutons pas, il y a une Providence toute spéciale pour le missionnaire »[1].

---

1. Journal du P. Petitot, *Missions O. M. I.*, t. 6, p. 380-382. A ces récits proprement historiques, nous ajouterons, en prenant seulement les principaux passages, le chapitre de « l'Epopée Blanche », intitulé : « L'Horrible Nuit ». Il ajoute du reste quelques détails empruntés à d'autres sources que celles où nous avons puisé.

« Notre-Dame de la Providence, par 61° 20 de latitude nord, sur la rive droite du Mackenzie, le fleuve géant.

La Croix de Mgr Grandin étend ses bras sur la solitude des terres désolées........

« L'ardent apôtre, évêque de Satala à 28 ans, dont l'âme use le corps, parcourt le pays blanc....

« Il va.

« A Fort Résolution, à gauche du delta de la rivière des Esclaves, sur la rive sud du Grand Lac, les Gens du Cuivre attendent...

« Mais les démons furieux soulèvent la tempête, la neige tourbillonne, cachant le ciel cachant la terre. Le blizzard s'élève, balayant la surface du lac qui est polie et glissante, comme un miroir, effaçant toute empreinte, pas des hommes, griffes des chiens, sillon des traînes.

« Ses compagnons, deux Anglais, happés par le brouillard, ont disparu.

« L'évêque est seul avec un enfant...

« D'après la rude loi du Nord, quiconque tombe, meurt. Il faut marcher ; on marche pendant des heures et la nuit vient, la nuit qui prend, la nuit qui enveloppe, la nuit qui tue.

« Des appels montent qui se perdent dans la hurlée de l'ouragan. Les chiens vont à leur gré, mais le *Kamasan* (vent d'est) souffle du large, les bêtes ne sentent pas la terre... L'enfant chancelle que l'homme vacillant soutient.

« O nuit terrible, nuit mémorable, symphonie blanche et noire où passent deux fantômes errants.

« — Monseigneur, je ne puis plus aller.

« — Avance encore, courage.

« — Il me semble que je suis trop petit pour mourir.

« — Les mains du pauvret s'agrippent aux bras de l'évêque. Les deux ombres ne sont plus qu'une ombre qui titube et qui tombe.

« Il va falloir agoniser ici. Des mots montent à leurs lèvres. Ils balbutient des paroles sacrées :

« Vierge glorieuse et bénie, délivrez-nous de tous les dangers..»

« Après le *Sub tuum*, c'est l'oraison à l'Ange Gardien :

« Vous que Dieu a chargé de ma conduite, gardez-moi, guidez-moi ». Bon Ange, mon conseiller ; bon Ange mon défenseur, mon ami, mon consolateur, mon frère, mon aide, mon gardien vigilant, mon guide... »

Si nos voyageurs avaient eu besoin d'une Providence spéciale à l'aller, ils en eurent encore besoin au retour. Laissons à Mgr Grandin le soin de nous le dire.

« L'évêque prie et l'enfant répond au milieu de ses larmes :

« Protégez-moi et soyez toujours auprès de moi. Secourez-moi, dirigez-moi, éclairez-moi.

« Il pleure et les larmes se mêlent aux franges de ses cils.

« Les chiens, l'évêque, le garçonnet, s'obstinent à vivre, battus par les vents et fouettés par la neige.

« Père, écoutez mes péchés !

« Spectacle prodigieux, vision unique, cet évêque, ce petit, ces paroles chuchotées... péchés d'enfant, que pesiez-vous, au souffle des tempêtes ? Monseigneur a levé sa dextre secourable... une grande paix est descendue.

« Paix déjà surnaturelle des souffrances terminées, paix du devoir accompli, paix du tombeau.

« Le froid gagne, les bêtes hurlent à la camarde, qui rôde. Vite, vite, levons-nous ... marchons encore, marchons toujours ; marcher, c'est vivre.

« Et la ronde recommence. Cinglés, aveuglés, éperdus, c'est la fuite devant la mort.

« Dieu soit loué ! un trou de neige. Monseigneur y descend son jeune compagnon.

« — Ici, les chiens, là, couchez, couchez-vous. Il fait bon, petit ?

« — Oui.

« — Ne t'endors pas, au moins !

« — Je... ne... dors... pas...

« Ne pas dormir !... Tenir cette âme éveillée, c'est la sauver de la mort et Mgr Grandin cherche dans sa mémoire les plus belles histoires du monde, fils légers dont on a brodé l'aube de la vie, pour bercer les petits.

« Mais les légendes sont monotones, l'enfant va s'endormir. Alors, dans une inspiration, l'évêque chante :

J'ai cueilli la belle rose
Qui pendait au rosier blanc.

« Mais le cœur lui fend, il éclate en sanglots. Les larmes arrêtent la chanson, le gel arrête les larmes.

« Soudain l'enfant se dresse :

« — Monseigneur, je sens le feu !

« Le feu ! Le pauvret divague.

« Mais non. Le vent s'est calmé, le jour va poindre. Ce trait noir, là-bas, c'est la terre.

« — Mon fils, nous sommes sauvés.

« Les pieds sont tellement engourdis qu'il est impossible de chausser les raquettes... Enfin ils sont debout. Miracle, ils peuvent marcher, mais ce boquetau de sapin, mon Dieu, comme il est loin. Jamais ils ne pourront l'atteindre !

« — Monseigneur, un traîneau, deux traîneaux... Oui là !

« ... Dans la bourrasque de neige, brandissant des tisons enflammés, poussant de grandes clameurs, des hommes ont passé la nuit à la recherche des malheureux. Puis il a fallu prendre le chemin du retour avec l'absolue conviction de la mort des errants. Ils auraient dû mourir, ils ne moururent point ; ils auraient dû se geler « jusqu'au cœur », comme disent les Couteaux-Jaunes, mais les cœurs sont vaillants... »

L. F. Rouquette, *L'Epopée Blanche*. (Ferenczi et fils, édit., Paris).

« Je quittai, dit-il, la Mission de St-Joseph, le 26 décembre, me promettant bien de faire un meilleur voyage. J'avais, outre mon jeune garçon, deux hommes de cette Mission et six bons chiens, dont trois devaient me traîner tant que le froid le permettrait. Un de mes sauvages se donnait pour guide expérimenté : je préférai me reposer sur sa sagacité plutôt que sur la mienne ou celle de mon jeune homme. Vous verrez si j'ai eu raison. J'aurais désiré arriver à la Providence pour le 1er janvier, mais le froid était si vif qu'il fallut renoncer à ce projet : dans le désir d'être au moins ce jour-là à la Grosse-Ile, nous marchâmes à peu près toute la nuit du 30 au 31. A l'aurore, nous arrivâmes à une place inconnue, lorsque nous aurions dû arriver au Fort. Toute la journée du 31 décembre, nous nous sommes avancés sur le lac, et le soir nous n'étions pas mieux renseignés. J'envoie mes hommes à la découverte : ils reviennent sans avoir reconnu le chemin. Chacun de nous paraît assez triste et se demande comment cela finira. Nous n'avons plus de provisions pour nos chiens et fort peu pour nous-mêmes.

« Le 1er janvier, je me mets à genoux sur le lac et je renouvelle mes vœux : c'est l'anniversaire de mon Oblation. Le jour était aussi beau qu'il peut être en cette saison. Nous voyons une foule d'îles que nous croyons reconnaître : nous nous dirigeons vers ces îles qui semblent danser devant nous... Elles n'étaient que l'effet du mirage ! Nous ne dinâmes point, et le soir nous campâmes encore sans savoir où nous étions. Le père de mon petit jeune homme inspecta nos provisions et vit que nous avions à peine de quoi faire deux repas. Il en fit trois parts, une pour souper le soir, pour déjeuner et souper le lendemain, nous devions dîner par cœur comme le 1er janvier. Ce qui m'embarrassait le plus, c'était le découragement de mes hommes : le guide prétendu était déconcerté et n'osait plus rien dire ; mon petit garçon qui se souvenait de notre fameuse nuit, s'efforçait de persuader à son père de retourner sur ses pas. Cette détermination me contrariait, car j'étais convaincu que nous étions proche de la Grosse-Ile et qu'il était impossible de revenir à St-Joseph sans manger nos chiens, ce dont je me souciais peu.

« Le 2 janvier, pendant le déjeuner, j'allai moi-même à la découverte : je crus voir le Fort de la Grosse-Ile ; mais nous avions été si souvent trompés la veille, que je n'osais plus me fier à mes yeux... Je me mis à genoux, je renouvelai mes vœux et je demandai au bon Dieu d'aller coucher ce soir même au Fort. En arrivant au camp j'avais le nez et le menton gelés. Je dis aux sauvages ce que j'avais vu, mais personne n'y ajouta foi, et on ne parla plus que de retourner à St-Joseph. Je cédai à leur désir en leur faisant observer toutefois que nous devions

bientôt célébrer la Fête des Rois et que j'espérais que Dieu nous guiderait comme il avait guidé les Mages, et qu'en action de grâces je chanterais la Messe à la Providence le jour de la fête, si nous pouvions nous y rendre. Nous n'en partons pas moins pour St-Joseph, nos estomacs peu remplis, et n'ayant pas d'espoir de manger avant la nuit. Nous avions déjà destiné un de nos chiens à la mort, et, afin de prolonger la vie des autres, nous devions, le soir, faire bouillir des enveloppes de parchemin. Tout en allant, je m'efforçais de persuader à mes hommes que nous faisions une sottise, que j'étais sûr de trouver moi-même la Grosse-Ile et d'y arriver au plus tard le lendemain, lorsque tout à coup nous découvrons la trace de quelques voyageurs qui nous avaient précédés. Jugez de notre joie ! Nous eûmes bientôt tourné le dos au lac des Esclaves pour suivre cette nouvelle direction ; bientôt nous aperçûmes le Fort et nous y arrivâmes un peu après midi. Nous nous reposâmes le lendemain toute la journée : nous en avions besoin, je vous assure ; et nous ne parvînmes que le cinq à la Mission de la Providence »[1].

On devine sans peine avec quel enthousiasme fut chantée la Messe en la fête des Rois !..



Dès que les missionnaires de la Providence avaient eu leur maison et leur chapelle, avec les dépendances nécessaires, quoique le tout fût très provisoire, ils s'étaient mis avec ardeur à la construction d'un couvent-orphelinat.

Les projets, en effet, pour lesquels Mgr Grandin était venu dans l'extrême-nord, avaient déjà un commencement de réalisation. La division de l'immense diocèse de Mgr Taché était un fait accompli, depuis le 13 mai 1862 ; et depuis ce même jour, le P. Faraud était nommé évêque d'Anemour et Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie. Il avait été sacré, le 30 novembre 1863, par Mgr Guibert, O.M.I., sur le tombeau de St-Martin, à Tours, prenant pour devise le mot de St-Martin : « Non Recuso Laborem » (Je ne refuse pas le travail).

Ces heureuses nouvelles n'avaient pas encore pu parvenir jusqu'à la Providence à la date où nous sommes. Cependant les lettres que Mgr Grandin avait reçues par le

1. *Missions des Oblats*, t. 5, pp. 398-400.

courrier de l'été 1863 le « priaient de hâter la construction d'une maison pour les Sœurs[1] ».

C'est pourquoi il avait demandé à la Compagnie de la Baie d'Hudson et en avait obtenu les hommes que nous avons déjà nommés: Bouvier et Forcier, deux excellents métis et habiles charpentiers, qui étaient venus chacun avec une nombreuse famille.

Le Fr. Alexis parlait d'eux dans sa lettre du 8 novembre 1863 au T.R.P. Fabre : « Deux Canadiens Français, disait-il, et deux autres jeunes gens, serviteurs de la Compagnie, nous donnent l'agrément de leur conversation, et s'offrent à nous aider dans nos constructions ».

« Il y avait au milieu du fleuve, en face de la maison, une île couverte d'une belle forêt, capable de fournir les arbres nécessaires. Dès que la glace fut solide, Bouvier et Forcier s'y rendirent chaque jour, coupant et préparant le bois[2] ».

Il va sans dire que le P. Grouard et surtout le Fr. Alexis faisaient leur part de travail. Mgr Grandin d'ailleurs donnait toujours l'exemple : sa corvée à lui consistait à charrier les arbres avec ses chiens. Le Père et le Frère sciaient en long les billots. Le Frère y mettait même tant d'ardeur que Monseigneur dit spécialement de lui, dans son journal, qu'il « faisait un travail presque prodigieux[3] ».

Bien que le soin des âmes arrachât souvent l'Evêque et le Prêtre aux travaux matériels, l'œuvre fut menée si rondement qu'au début de juin 1864 la maison était debout, une grande maison de 45 pieds sur 25 (13 m. × 7 m. 50), à un étage[4].

Cette maison, dont l'intérieur restait à faire, était déjà pour tout le monde un objet d'admiration.

---

1. *Missions O.M.I.*, t. 5, p. 389.

2. Mgr Grouard, *Souvenirs*, p. 68.

3. Journal de Mgr Grandin, *Missions O.M.I.*, t. 5, p. 400.

4. Ou bien à deux étages, si l'on parle à la façon du Canada, où le rez-de-chaussée porte le nom de 1er étage.

« Quand le corps du bâtiment fut debout, dit Mgr Grouard, nous, les bâtisseurs, en étions stupéfaits ! Pensez-y donc : une maison à un étage, dans ce fond du Nord !... Et les sauvages, quand ils virent l'escalier du dehors qui menait à l'étage, ce qu'ils en furent effrayés ! Après de longues hésitations, ils se décidaient à monter sur leurs mains et leurs genoux. Monter allait encore ; mais descendre ! Réflexion faite, ils descendaient sur le fond... de leur pantalon, ceux qui en avaient. Ils prenaient, le vertige, là-haut. Et nous, à monter et descendre cela avec nos pieds seulement, nous grandissions dans leur estime de cent coudées au moins ! [1] ».

« C'est la plus belle construction des districts du fleuve Mackenzie et d'Athabaska, dit de son côté Mgr Grandin ; elle prêche à sa façon, peut-être plus haut que nous-mêmes. Cela se comprend, dans un pays où l'on est si matériel et où l'on ne juge que par le confortable. Cependant cette habitation n'est pas encore terminée, il s'en faut. J'espère que nous pourrons en habiter une partie l'hiver prochain ; et, quand Mgr Faraud arrivera, avec des Sœurs, il trouvera pour elles une demeure convenable, car on ne peut appeler logement les espèces de baraques que nous avons habitées jusqu'à présent. Il faut avouer aussi que nous commençons à être plus confortablement que par le passé ; nous avons maintenant des tables pour écrire et pour manger, des chaises et même un fauteuil pour nous asseoir, et nous pouvons mettre sur la table : du beurre, du lait et du fromage, et l'année prochaine on pourra y ajouter, les jours de fête, une soupe d'orge et de patates » [2].

*
* *

La construction du Couvent destiné aux Sœurs nous a conduits jusqu'à l'été 1864 ; revenons au début de cette année. Lecourrier d'hiver avait apporté à la Providence une nouvelle qui y causa beaucoup de peine ; il annonçait la mort du R. P. Vincens, O. M. I., qui était supérieur de la maison de l'Osier lorsque le Fr. Alexis y faisait son noviciat. Ce Père était estimé et aimé de tous ceux qui l'avaient connu. Aussi Mgr Grandin qualifiait d' « effrayant » le courrier qui lui annonçait cette mort ; et le P. Clut en écrivait : « J'ai appris

1. Cité par le R. P. Duchaussois, *Aux Glaces Polaires*, p. 312.

2. Journal de Mgr Grandin, *Missions des Oblats*, t. 5, p. 401.

la mort de mon père et celle du P. Vincens : ces deux morts me font autant de peine l'une que l'autre, car je les aimais également tous deux ». Quant au Fr. Alexis, « il en fut malade de chagrin [1] ».

Le 4 juin, le P. Grouard partit pour aller faire la mission au Fort Simpson. Pendant qu'il y était, les sauvages vinrent si nombreux, à la Providence, que Mgr Grandin n'y en avait jamais vu autant. Il fit donc, lui aussi une mission, dont « les exercices furent suivis très régulièrement. Pour la première fois on y vit des sauvages s'approcher de la Sainte Table : c'était une première communion, non d'enfants, mais de vieillards et de mourants, auxquels il avait eu bien de la peine à apprendre les choses absolument nécessaires. Ces communiants étaient peu nombreux, quinze seulement ». Beaucoup plus nombreux furent les adultes admis au baptême par Mgr Grandin; et le P. Grouard, à son retour de Simpson, le 25 juin au soir, en baptisa encore quelques autres, auxquels Sa Grandeur avait refusé cette grâce, « parce qu'ils se figuraient que le baptême administré par l'Evêque était meilleur que celui qui est conféré par un simple prêtre ».

Le P. Grouard était revenu par les barges de la Compagnie, qui portaient au Portage la Loche le courrier du Nord. Les lettres qu'elles déposèrent à la Providence contenaient une nouvelle qui fit pleurer Mgr Grandin toute la nuit : le P. Grollier, le supérieur de Good-Hope, l'apôtre au zèle de feu, était mort, le 4 juin, le premier Oblat que la mort ait frappé dans ces pays. Ce fut un deuil bien sensible aussi pour notre Frère qui avait été son compagnon à la Nativité.

Une autre nouvelle qu'il communiquait au T. R. P. Fabre dans une lettre du 24 novembre affligea beaucoup le Fr. Alexis : « Tous les Pères du Nord sont en bonne santé, disait-il, sauf le P. Séguin, qui s'est fait une hernie cet été ». C'était quelques jours avant la mort du P. Grollier, le dimanche 29 mai, le P. Séguin achevait les exercices d'une mission, à Good-Hope,

1. Journal de Mgr Grandin, *Missions des Oblats*, t. 5, p. 404.

par la plantation d'une grande croix : en aidant à élever cette croix, il contracta cette horrible infirmité qui devait le faire souffrir jusqu'à sa mort [1].

Une peine encore, et très vive pour notre Frère, fut le départ de Mgr Grandin. Le 26 juin, à 4 heures du matin, il s'embarqua sur les barges que le P. Grouard venait de quitter. Sa mission dans le Nord était terminée... L'y reverrait-on jamais ?...

L'évêque de Satala arriva, le 30, à la Mission St-Joseph du grand lac des Esclaves, où se trouvaient les Pères Gascon et Petitot. Il fallait remplacer le P. Grollier à Good-Hope : le P. Petitot en était le plus capable, à cause de sa facilité pour apprendre les langues et de son grand désir d'évangéliser les Esquimaux : il reçut donc son obédience pour Notre-Dame de Bonne-Espérance (Good-Hope). En passant au lac Athabaska, où résidaient le P. Clut et le P. Eynard, Mgr Grandin donna de même au P. Eynard l'ordre d'aller le remplacer à la Providence.

En conséquence, pendant que Sa Grandeur rentrait à l'Ile-à-la-Crosse, dans les premiers jours d'août, le P. Eynard quittait la Nativité ; puis en passant à la Mission de St-Joseph, le 16, il prenait pour compagnon de route le P. Petitot ; et tous deux arrivaient à la Providence le 29.

« Nous atteignîmes cette Mission le 29 août, écrit le P. Petitot, et y fûmes accueillis à bras ouverts par le cher Père Emile Grouard, un ancien compagnon de voyage, et l'excellent Fr. Alexis Reynard, qui, depuis sa présence au Rapide, a transformé la Mission. Le Fr. Alexis est aussi habile ouvrier qu'il est bon religieux, pour faire son éloge en deux mots [2] ».

L'arrivée du P. Eynard à la Providence fut le signal d'un nouveau départ pour le P. Grouard. Il prit place sur les *barges*, avec le P. Petitot et fit route avec lui jusqu'à Simpson. Là, après avoir prêché ensemble la mission, ils se séparèrent, le P. Petitot allant à Good-Hope, tandis que le P. Grouard se rendait au Fort des Liards, où il devait retourner chaque

1. Voir *Glaces polaires*, p. 366.
2. *Missions des Oblats*, t. 6, p. 476.

année jusqu'en 1871. A son retour à la Providence, le P. Grouard raconta un fait qui impressionna si vivement l'âme sensible du Fr. Alexis, qu'il en transmit la nouvelle au Rme Supérieur Général.

« Le P. Grouard, dit-il, a bien réussi au Fort des Liards... Il a baptisé deux petits enfants qui avaient été abandonnés dans un bois par une mauvaise femme, qui était mariée avec son frère. Ces pauvres petits enfants, de 6 ans pour le plus, avaient passé dix-huit jours sans manger autre chose que des graines. Ils avaient peur de tout presque. Quand on les eut trouvés, ils étaient encore si effrayés qu'on avait de la peine à les rassurer [1] ».

---

1. Lettre du 24 nov. au T. R. P. Fabre. (Archives de la Maison Générale). Il nous paraît bon de citer ici la lettre par laquelle le R. P. Grouard racontait lui-même ce fait à sa famille.

« ... La situation s'améliore au Fort du Liard, mais à côté du tableau florissant que l'état des choses permettrait de tracer, il y a des ombres affreuses... C'est quelque chose d'horrible et je n'oserais vous l'exposer si cela ne servait à vous faire sentir la nécessité de la présence du missionnaire dans ces pays glacés...

« Un homme qui n'avait jamais vu de prêtre avait épousé sa propre sœur, laquelle lui donna trois enfants et mourut. Il prit une autre femme qui était aussi sa sœur. Cette dernière trouvant peu agréable de prendre soin des enfants que son mari avait eus de sa précédente épouse, et qui étaient encore en bas âge, voulut s'en débarrasser par un crime épouvantable. Un jour donc, elle emmène les trois enfants dans la forêt, les y laisse sans nourriture, puis s'en revient en disant que des ennemis les ont enlevés. Voilà maintenant ces pauvres petits, un garçon âgé de six ans, l'aîné, et deux petites filles, errant dans le bois, sans abri et dépourvus de tout. Ils vont de-ci de-là dans l'immensité de la forêt, cueillant quelques baies pour rassasier leur faim. Ils arrivent sur le bord d'une rivière large mais peu profonde. Le petit garçon s'avance le premier et sonde le terrain, puis conduit ses sœurs par la main : sur la rive opposée, pensaient-ils, nous trouverons une nourriture plus abondante. Ils traversent donc et cherchent. Leurs forces diminuent, ils ne peuvent s'avancer rapidement. Ils vont cependant, s'effrayant au moindre bruit, s'arrêtant souvent pour écouter, car ils savent qu'il y a beaucoup d'ours et de loups dans la forêt : et, toutefois, ils vont toujours mangeant les quelques baies qu'ils trouvent sur leur chemin... Mais voilà que la plus petite fille ne peut plus suivre.

« Cette pauvre enfant déjà si frêle a perdu le peu de forces qu'elle avait. Son frère et sa sœur cherchent à la ranimer et lui donnent ce qu'ils trouvent de meilleur... Mais, hélas ! les infortunés ! Que leur est-il possible de faire ? L'enfant gémit, son faible corps languit, couché sur la terre nue... ses yeux se voilent... elle demande sa mère. Sa mère vint sans doute du sein de la mort l'arracher à cette vie de misères et de maux. La chétive créature expire. Son petit frère va casser les plus grosses branches qu'il peut, les apporte et les entasse sur le corps de sa sœur défunte, lui fait ainsi une espèce d'abri pour la protéger contre la voracité des bêtes féroces. Puis,

***

Dans le courant de cette année 1864, le Fr. Alexis eut quelques ennuis du côté de sa famille.

On a coutume, dans les noviciats, de recommander aux aspirants à la Vie Religieuse le détachement des parents, nécessaire à qui veut être entièrement au service de Dieu. Il paraît bien que notre Frère avait su profiter de ces leçons : s'il était fidèle à écrire chaque année à sa famille, comme on nous l'a affirmé [1], il n'en parle qu'une seule fois dans les lettres que nous possédons de lui, et il ne le fait, cette unique fois, que par devoir. Il s'agissait, en effet, de régler des affaires qui demandaient l'assentiment du Supérieur Général.

Nous avons dit comment, avant d'entrer au noviciat, Alexis avait fait, devant notaire, un acte par lequel il renonçait à l'héritage que lui avait laissé son père mourant, pour le donner à son frère cadet, Adolphe, à la condition que celui-ci aurait soin de sa mère et respecterait les droits de ses frères. Or, en 1864, Adolphe avait 32 ans, il était marié ; il avait beaucoup travaillé dans la ferme du Crouzet et avait pu payer la plus grande partie des quelques dettes qu'avait la famille Reynard, sur une propriété de 25 à 30.000 frs. Mais on lui reprochait de n'avoir pas pour sa mère tous les égards auxquels elle avait droit, et de menacer ses frères de les priver de leur part d'héritage. La brouille était-elle sérieuse ou non ? Notre frère ne savait qu'en penser. En tous cas, sur les conseils des PP. Eynard et Grouard, alors présents

---

presque mourant lui-même de lassitude et de faim, il continue d'errer dans la forêt avec son autre petite sœur.

« Dix-huit jours s'écoulent et ils errent toujours sans qu'on puisse les retrouver. Le dix-neuvième jour, un chasseur les rencontre, pâles comme la mort, décharnés comme deux squelettes. Ils eurent peur d'abord de celui qui les trouva. Les pauvres enfants ! Je les ai vus et je les ai baptisés tous deux. Que ne m'a-t-il été donné aussi de baptiser cette petite fille morte si misérablement dans la forêt, ensevelie si tristement sous un petit tas de branches sèches ! Elle aurait échangé cette vie de souffrance contre un bonheur sans fin et son âme eut pris rang dans le ciel parmi les Anges... »

(Cette lettre a été publiée par les *Petites Annales de Marie-Immaculée*, août 1925, p. 228).

1. Mme Chabaud.

à la Providence, il prenait de sages déterminations, qu'il soumettait au jugement et à l'approbation du T. R. Père, lui donnant au surplus toute liberté de modifier ce qu'il avait fait, selon qu'il le jugerait à propos. Nous n'entrerons pas dans le détail de cette affaire ; mais nous devons admirer, en passant, la prudence dont notre Frère y fit preuve, ainsi que la délicatesse de sa piété filiale et fraternelle. Le résultat fut tel qu'il l'avait désiré : les nuages furent dissipés, la famille Reynard retrouva l'union et la paix un moment troublées, Adolphe demeura au Mas de Crouzet avec sa mère et les plaintes ne se renouvelèrent point[1].



L'intervention charitable du Fr. Alexis avait ramené la paix et la joie dans sa famillle. Son ardente charité pour Dieu mettait dans son âme à lui la paix ainsi que la douce et inaltérable joie des Saints. Ses lettres du 24 nov. au T. R. P. Fabre et du 5 décembre au Fr. Fournier nous permettent d'en découvrir quelque chose. Commençons par citer la dernière :

« Mon cher Frère, s'il faut vous le dire, je suis content ici dans ces bois : rien ne m'empêche de bien travailler pour le ciel... Oh ! comme il fait bon prier notre divin Jésus et notre bonne Mère au fond de ces bois, surtout dans les moments de peine !..

« Le bon Frère Salasse se sert de tous ses métiers. Le R. P. Clut me disait de lui dans une lettre : « Le Fr. Salasse est très vertueux ». *Quel bonheur d'être vertueux !..* »

Au T. R. P. Fabre il écrivait :

« Votre lettre si aimée m'est parvenue le 20 d'août. Je vous remercie. Puissé-je avoir le grand bonheur de me sacrifier généreusement à la sainte volonté de Dieu, pensant que je vous remercierais selon votre désir en agissant ainsi. J'ai le bonheur de vous annoncer que le bon Dieu daigne me donner la paix. J'éprouve dans mon cœur que je goûte le vrai repos, lorsque je m'applique à faire grand cas de la manière dont Dieu se manifeste à moi dans ma sainte profession : ne pas aimer de cœur toutes ces vicissitudes et toutes ces insatisfac-

1. D'après la lettre déjà citée du 24 nov., au T. R. P. Fabre.

tions que nous offrent toutes les contrariétés de notre vocation, ce serait peut-être méconnaître ce côté du bon Dieu ainsi uni à moi et le blesser sous ce rapport. »

La paix et la joie régnaient donc dans l'âme de notre Frère ; mais avec elles demeuraient aussi de grandes peines, des peines beaucoup plus profondes que toutes celles dont nous avons parlé jusqu'ici. Il y faisait allusion dans sa lettre au Fr. Fournier : « Oh ! comme il fait bon prier ...surtout dans les moments de peine ! » Et dans celle qu'il adresse au T.R.P. Fabre, il parle de vicissitudes, d'insatisfactions, de contrariétés. Son âme passait par l'épreuve. C'est toujours par l'épreuve que Dieu sanctifie ceux qu'il aime, lorsque l'amour est assez enraciné dans leur cœur pour n'en être pas ébranlé. Mais il arrive des moments où l'âme souffre tant qu'elle ne peut plus garder le silence. Après avoir crié, apparemment en vain vers son Père, Jésus va chercher auprès de ses disciples un peu de consolation. Il y a longtemps que notre bon Frère souffre : il n'en a jamais parlé qu'à Dieu dans la prière ; mais voici que la mesure déborde : il faut qu'il déverse le trop plein de son cœur affligé dans le cœur de son Père en Dieu, son Supérieur général. Hélas ! le courrier d'hiver est passé ! il n'y en aura pas d'autre avant le mois de juin ! comment attendre jusque-là ? Il n'y peut tenir : on enverra un courrier extraordinaire au moins au Fort de la Grosse-Ile, d'où il y aura peut-être quelque occasion pour le Fort Résolution et les autres postes plus au sud... Mais il en coûtera !..

Reprenant donc la plume, le 10 décembre, le Frère écrit au T. R. P. Fabre :

« Vraiment, j'ai peur d'affliger l'économe en envoyant une lettre qui va lui coûter énormément. Mais hélas ! c'est une circonstance particulière et des besoins que j'espère soulager, lesquels ne sentant plus leur pesanteur, je me trouverai plus léger à travailler à l'accomplissement de la Volonté de Dieu ».

D'où peut lui venir une peine si vive ? Serait-ce de l'exil au milieu des sauvages, dans les contrées les plus inhospitalières du monde ? Aurait-il été, par hasard, maltraité par quelqu'un de ceux qui l'entourent ?.. Sa peine lui vient d'où on le croirait

le moins, de sa condition de *Frère Convers*. Dieu a permis, semble-t-il, qu'il n'en ait jamais eu exactement, jusqu'à ce moment, l'intelligence. Un secret orgueil, qui n'est pas encore totalement mort en lui, se révolte à la pensée qu'il n'est que le *serviteur* de ses frères, les prêtres, lui qui était maître dans sa maison, lui qui avait si ardemment désiré d'être prêtre!

Quand le Sauveur agonisait, au milieu des ténèbres de la nuit, il disait et redisait : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi !.. » Les ténèbres aussi avaient envahi l'âme de notre Frère. Quelques lueurs encore l'empêchaient de tomber dans le désespoir : son Ange Gardien, comme l'Ange de Gethsémani, l'assistait, quoique invisiblement, et le bon Frère ajoutaît, comme Jésus : « Père, que votre Volonté se fasse et non la mienne ! » Mais l'acte de résignation ne dissipant point les ténèbres, la peine revenait sans cesse, et c'était un insupportable va-et-vient de courage et d'abattement.

« Certaines fois, écrivait-il, réfléchissant en moi-même, je considère mon bonheur lorsque je vois que les différents *désirs* me laissent tranquille; je sens que le bon Dieu est content, si je fais bien sa Volonté ; alors je dis : qu'est-ce qui pourrait me troubler? Tout ce qui ne me satisfaisait pas autrefois, dans notre sainte Congrégation, s'est montré ne pouvant pas être mieux à mon esprit et à mon cœur. Mais dans notre course, il faut, je crois, qu'il s'élève des brouillards. »

Il sentait donc qu'il avait besoin de lumière ; et, pour l'obtenir pleinement, il exposait avec simplicité tout ce qui l'avait chagriné.

C'était au fond bien peu de chose : une explication maladroite des mots : « Frater Famulans », de la Règle, qui lui avait été donnée à Marseille, au début de sa vie religieuse ; puis quelques paroles de vivacité échappées à deux ou trois Pères, dans l'espace de douze à quinze ans. Mais son imagination avait travaillé là-dessus, et il en était arrivé à se dire : « Nous, les Frères, nous ne sommes vraiment que les *serviteurs* des Pères ! »

Tout cela d'ailleurs, conclut-il, « n'amoindrit pas mon bonheur... Je suis bien content : les Pères qui sont avec moi peuvent vous en dire quelque chose. »

D'où l'on voit que cette épreuve était de celles que la Providence permet pour la sanctification de ses Elus.

Nous n'avons pas la réponse que lui fit le T. R. P. Fabre ; mais il est facile d'en deviner à peu près la teneur.

Les Frères, en effet, chez les Oblats, ne sont point des « serviteurs » au sens propre de ce mot. La Règle le fait assez comprendre.

« La Congrégation, dit-elle, admet volontiers dans son sein des hommes de bonne volonté qui, dépourvus des connaissances nécessaires pour être prêtres, veulent pourtant travailler efficacement à leur salut, sous la direction des saintes Règles de notre Institut, en s'employant aux offices réservés, dans les Ordres Religieux, à ceux qu'on appelle *frères convers* (n° 7).

Les Frères convers *ne sont donc pas des domestiques ; mais de véritables fils de famille,* chargés des emplois manuels de la maison, comme d'autres membres sont chargés d'emplois plus relevés, pour l'avantage commun de la Congrégation et de l'Eglise » (n° 772).

Non, le Frère n'est pas un *serviteur ;* il est l'ami, le compagnon, l'auxiliaire du prêtre. Et bienheureux celui qui est appelé à cet apostolat du silence, du travail obscur, de la prière... Il n'y a que le sacerdoce qui distingue le prêtre du frère convers. Comme le prêtre, il est religieux ; comme lui, il est ouvrier de l'Evangile ; comme lui, il a plein droit à la récompense promise à l'apôtre.

Le mot « famulans » lui-même, qui se trouve dans le texte latin de la Règle, — et qu'il ne faut pas confondre avec *famulus*, serviteur, — indique bien que le Frère est l'*aide* ou le *coadjuteur* du Prêtre. Il le sert, il est vrai ; mais tandis que le serviteur (famulus) sert par nécessité et moyennant salaire, lui, (famulans), il sert uniquement par choix et pour la récompense céleste.

*
* *

Aux peines morales dont nous venons de parler, Dieu permit que s'ajoutât, vers le milieu de janvier 1865, une souffrance physique qui devait durer longtemps. Ayant fait de violents

efforts pour retirer de la neige une traîne à bœufs, il en éprouva une vive douleur dans l'épaule droite et en devint comme infirme. Il en donnait la nouvelle à son Supérieur Général, le 25 juin suivant :

« J'ai sérieusement mal, dit-il, à l'épaule droite. L'ayant forcée, le mois de janvier passé, elle se trouve avec une douleur poignante parfois, et, à la force, elle m'arrête ; et ce mal peut s'aggraver beaucoup, n'y ayant personne qui s'y connaisse en ces déserts. Les RR. PP. Eynard et Grouard ont essayé le peu de moyens que nous avons, mais en vain. Dieu soit béni ! »

Il parle encore de la joie calme et profonde qui remplit son âme, et l'on sent l'ardeur de son zèle apostolique aux nouvelles qu'il donne :

« J'ai le bonheur de vous annoncer que je m'efforce de bien correspondre à ma sainte vocation. Quoique seul Frère à la Providence, j'accepte cependant avec assez de tranquilité cet état de monotonie. Comme nous sommes éloignés des Forts, il arrive souvent que nous ne sommes que deux, ou deux ou trois, pour assister aux saints offices, même les jours de grandes fêtes ; et moi, qui aime à chanter, je ne trouve pas toujours mon compte ».

Quant aux nouvelles des Missions :

« Les sauvages, dit-il, sont dociles ; ils écoutent avec attention et font tout haut leurs réflexions. Au lac Athabaska, le P. Clut a eu une belle mission de printemps. Moins de succès pour le P. Gascon, au Grand Lac des Esclaves : un sauvage en colère lui aurait, paraît-il, cassé deux dents ! Le P. Petitot se rend pour la première fois chez les Esquimaux. On dit qu'au Fort Youcon, depuis la visite qu'y a faite le P. Séguin, il y aurait des apparitions d'esprit.

« Pour le temporel de cette Mission, ajoute-t-il, il va en progressant. La maison des Sœurs est déjà bien avancée ; le bétail est en bon état. Enfin c'est un beau site : Monseigneur, qui arrivera bientôt, le trouvera à son goût [1] ».

---

1. Au T. R. P. Fabre. Archives de la Maison Générale, Rome.

CHAPITRE IX

DEUX ÉVÊQUES DANS LE NORD

(1865-1866)

Arrivée de de Mgr Faraud. — Construction de l'évêché. — Election d'un Auxiliaire. — Culture. — Communion quotidienne.

L'état de monotonie dont parlait notre Frère dans sa lettre du 25 juin (1865) ne devait pas se prolonger beaucoup. Les mêmes barges qui emportaient le courrier devaient, à leur retour, amener Mgr Faraud, évêque d'Anemour et Vicaire Apostolique de l'Athabaska-Mackenzie. Nous avons déjà dit qu'il avait été sacré à Tours, par Mgr Guibert, O. M. I., le 30 novembre 1863. Il avait passé en France toute l'année 1864, pour essayer — sans y réussir beaucoup — d'y refaire sa santé, et trouver des ressources et des missionnaires pour son Vicariat et celui de Mgr Taché. Vers la fin de mai 1865, il était arrivé à St-Boniface, avec trois Pères et trois Frères : les Pères Génin, Tissier et Leduc, et les Frères Lalican, Hand, et Mooney. Laissant là ses compagnons de route, à l'exception du P. Génin, et y prenant le Fr. Boisramé, dont la santé s'y était suffisamment améliorée et qui s'y était perfectionné comme charpentier et menuisier, sous la conduite d'habiles ouvriers, Mgr Faraud avait pris, le 13 juin, la direction de l'Ile-à-la-Crosse, où il était arrivé le 25 juillet. Grand fut son bonheur d'y voir Mgr Grandin et de s'entretenir avec lui de tout ce qui concernait son Vicariat. Le Fr. Salasse était venu peu auparavant d'Athabaska à l'Ile-à-la-Crosse: il s'embarqua lui aussi avec Mgr Faraud, et ainsi quatre missionaires arrivèrent à la Providence, le 23 août : Sa Grandeur Mgr Faraud, évêque d'Anemour, le R. P. Génin, et les Frères Salasse et Boisramé.

« Mgr Faraud, écrit le Fr. Alexis, est arrivé à la Providence avec sa suite, en bonne santé, muni de bien des objets utiles, bien désiré de tout ses fils en Jésus-Christ, et aussi bien respecté et même craint de ces « commis » ou « bourgeois » anglais contre lesquels il s'était pourvu de bonnes notes auprès du

« Comité » d'Angleterre [1]. Il est arrivé ici le 23 du mois d'août. Il fut content de la grande maison des Sœurs, que nous avons faite pendant son séjour en France. » [2]

Mgr Faraud ne s'arrêta qu'un jour à la Providence. Ce fut assez pour faire un grand bien aux sauvages. En ce moment là régnait parmi eux une maladie terrible, la fièvre scarlatine, et il n'y avait, pour les soigner, ni médecins, ni remèdes. Le nouveau Vicaire Apostolique avait eu soin de se munir d'une grande quantité de « médecines homéopathiques ». Grâce à elles et à ses sages conseils, beaucoup de sauvages furent préservés de la mort [3].

Les barges ne s'arrêtant pas davantage, Monseigneur partit le lendemain, avec les Frères Salasse et Boisramé, pour Simpson et Good-Hope, accompagné aussi du P. Grouard, qui se rendait au Fort des Liards.

A Simpson, les sauvages furent heureux de voir Sa Grandeur. La fièvre scarlatine les décimait aussi, une quarantaine en étaient morts. Là, comme à la Providence, les remèdes de Mgr Faraud firent beaucoup de bien [4].

A Good-Hope, Monseigneur trouva les Pères Séguin et Petitot ainsi que le Fr. Kearney « bien sous tous les rapports », et les sauvages « mieux disposés que jamais [5] ».

Ses visites achevées, le Vicaire Apostolique du Mackenzie rentra dans la Mission qui devait être pour un peu plus de trois ans son siège épiscopal.

« Il est arrivé à la Providence, continue le Fr. Alexis, le 13 octobre. Sa Grandeur, les Rév. Pères Eynard, Génin et Grouard et les Frères Salasse, Boisramé et moi, y passons nos jours dans une belle union, nous efforçant de nous rendre habiles dans l'art de jouer des instruments de musique que Monseigneur nous a apportés de France. Je commence, moi,

---

1. C'est-à-dire auprès des chefs les plus élevés de la Cie de la Baie d'Hudson, résidant à Londres.

2. 3. 4. Lettre du Fr. Alexis au T. R. P. Fabre, 30 novembre 1865. Archives de la Maison Générale, Rome.

5. Lettre déjà citée, du 30 nov. 1865.

à jouer un peu de la clarinette. Les sauvages aiment tout ce qui a rapport au chant. [1] »

Jamais encore aussi belle communauté ne s'était vue dans les Missions du Nord : 1 Evêque, 3 Pères et 3 Frères ! unis ensemble par les liens de la plus étroite charité.



La musique agrémentait les récréations ; mais durant le jour le travail ne chômait pas. « Cet hiver, dit toujours le Fr. Alexis, Monseigneur a des hommes de la Compagnie pour travailler à une maison pour lui et pour les Pères ; ensuite on procèdera à la construction d'une église [2]. »

Les Pères, on s'en souvient, s'étaient contentés jusqu'à ce moment de misérables cabanes, tout occupés qu'ils étaient à construire le couvent des Sœurs. Ce couvent, à l'arrivée de Mgr Faraud, sans être entièrement achevé, encore moins meublé, était suffisamment habitable. Il devint provisoirement le palais épiscopal et la maison des Pères et des Frères, et l'on se mit à l'œuvre pour bâtir le véritable évêché. Il fallait se hâter, car Mgr Faraud, en passant à Montréal, avait obtenu de la Mère Générale des Sœurs Grises qu'elle lui enverrait une colonie de ses religieuses, selon le projet depuis longtemps annoncé ; et ces religieuses devaient venir dans deux ans. Monseigneur se mit donc à l'œuvre « avec les Frères et deux engagés qu'il avait empruntés à la Compagnie. Sous sa direction, avec son habileté rare de charpentier et de menuisier, et sa force herculéenne, les matériaux d'un nouvel évêché furent amenés rapidement [3]. »

Le Fr. Alexis, de plus en plus souffrant de son épaule, ne pouvait pas aider à ce travail comme il l'aurait voulu.

« Tout le monde, écrit-il, est en assez bon état, excepté moi, qui passe pour être un peu infirme dans la maison, à cause de mon épaule, dont je vous disais un mot dans ma dernière

---

1. 2. Lettre déjà citée, du 30 nov. 1865.

3. Mgr Grouard, *Souvenirs...*, p. 85.

lettre... Il me reste une espèce de douleur aiguë dans la jointure lorsque je veux forcer un peu... J'ai pris des intervalles de repos, force médecines homéopathiques et même certains cataplasmes, et, nonobstant cela, je suis aussi impotent et même plus que jamais depuis que j'ai attrapé le coup. Comme par ici il y a peu de moyens pour remédier aux maladies sérieuses, Monseigneur se déterminera à m'envoyer à la Rivière-Rouge ou ailleurs, pour prévenir les suites fâcheuses, que sait-on, une paralysie peut-être?... En ce moment, comme je ne puis faire des travaux durs, on m'a mis à la cuisine, pour donner le temps aux Frères Salasse et Boisramé de faire plusieurs travaux bien urgents, comme il y en a toujours dans une Mission qui commence [1]. »

*
* *

La longue lettre où nous avons déjà pris tant de nouvelles commençait et s'achevait par des détails plus intimes.

« Je soupirais, dit-il, après cette occasion de vous causer quelque consolation, en vous parlant un peu de notre joie à nous qui avons été envoyés dans ces Missions pour y travailler d'une manière ou d'une autre à la conversion des infidèles. C'est vraiment beau de voir comment nos Pères et Frères s'assujetissent aux privations et autres sacrifices à faire pour demeurer dans le pays...

« Je me trouve heureux d'être en compagnie de deux Frères, après être resté si longtemps seul. Ils me paraissent avoir bon caractère; j'aime leur franchise; ils sont zélés. Le bon Dieu veuille les soutenir! »

Des ennuis que le Frère Salasse aurait eus à supporter à la Mission du Lac de la Biche, lui donnent l'occasion de manifester les sentiments surnaturels avec lesquels il sait toujours envisager toute chose.

« Il me semble comprendre, par la grâce de Dieu, dit-il, que des choses semblables, et, en dernière analyse, toute croix, quelle qu'elle soit, doivent être acceptées par l'âme qui veut s'établir dans un état de paix solide. »

Pour lui personnellement, il demeure dans la joie:

« J'ai le bonheur, mon T.R. Père, de vous dire mon contentement. Eh! mon Dieu! où pourrait-on être mieux à l'aise que

1. Lettre du 30 nov. 1865.

là où la Volonté de Dieu nous est manifestée ? J'ai le bonheur, dans les différentes occupations où l'on me met [1]. »

***

Au commencement de décembre la communauté de la Providence reçut une visite qui mérite d'être notée, celle du « révérend Bompas, arrivant tout droit d'Angleterre pour prendre la direction des missions protestantes [2] ». Recevant l'hospitalité chez les missionnaires catholiques, il eut l'amabilité de la payer par une jolie leçon d'Ecriture Sainte : « Pauvres prêtres catholiques, dit-il en résumé : vous êtes ignorants parce que vous ne lisez pas la Sainte Ecriture dans le texte grec ! ». Le Fr. Alexis, rapportant ce fait au T. R. P. Fabre, a de la peine à contenir son indignation : « Un ministre, dit-il, a eu le courage d'attaquer, ici, Monseigneur et les Pères Génin et Grouard ; mais il a trouvé qui pouvait lui répondre ! ».

Quelle que fût la valeur du nouveau ministre, la lutte pour la conquête des âmes allait devenir plus ardente.

***

Pendant qu'on s'occupait des moyens à prendre pour triompher dans cette lutte, un visiteur plus agréable se présenta, vers la fin de décembre : c'était le R. P. Clut.

Quelle affaire si urgente pouvait bien l'amener, de si loin [3], en pareille saison ? Une lettre de lui, une autre de Mgr Faraud et une enfin du Fr. Alexis, qui se complètent, nous donnent la réponse à cette question.

Depuis de nombreuses années Mgr Faraud était souffrant, et personne ne le savait mieux que le P. Clut, qui avait résidé longtemps avec lui, comme on l'a dit. Serait-il capable d'accomplir toute sa tâche d'Evêque, au moins sous le rapport des voyages, pourtant indispensables ?... Et, s'il ne pouvait tout faire par lui-même, ce qui ne paraissait pas douteux, avait-il

1. Lettre du 30 nov.
2. Mgr Grouard, *Souvenirs*, p. 86-90.
3. Du lac Athabaska, 460 milles ou 740 kilom.

songé à se procurer un auxiliaire ?... On se réjouissait maintenant d'avoir un Evêque, mais si un malheur lui arrivait, combien de temps le jeune Vicariat resterait-il sans Pasteur, au grand détriment des sauvages et de leurs missionnaires ? ... L'Evêque d'Anemour y avait-il songé ?... Le P. Clut pensa que ses anciens rapports avec lui l'autorisaient à aller lui poser la question. Et voilà pourquoi il était venu.

En fait, Mgr Faraud avait eu ce souci avant lui. Si, du reste, il avait accepté l'épiscopat, ce n'avait pas été sans objecter autant qu'il l'avait pu le mauvais état de sa santé. On lui avait laissé entendre qu'il y avait de l'exagération dans ses dires, et que peut-être un trop grand désir de repos le faisait s'illusionner sur son véritable état. C'est pour répondre à ces soupçons, sensibles à l'extrême à sa fierté, qu'il avait pris pour devise le mot de St-Martin : « *Non recuso laborem :* Je ne recule pas devant la peine ». Mais n'en sentant pas moins son incapacité de suffire aux voyages, il avait demandé et obtenu une faveur dont on ne connaît pas d'autre exemple dans l'histoire de l'Eglise ; le Souverain Pontife lui avait donné tout pouvoir pour se choisir lui-même, avec l'avis pourtant de ses Pères, un auxiliaire, et de le sacrer. Or, le Père qui avait paru à Mgr Faraud le plus digne et le plus capable de remplir cette charge, était le P. Clut. Il l'avait donc proposé au Supérieur Général, le T. R. P. Fabre, qui l'avait agréé ; à Mgr Taché, qui avait de même approuvé son choix ; enfin, tous les Pères du Vicariat, consultés — et c'est en partie pour cela que Mgr Faraud s'était rendu jusqu'à Good-Gope — avaient exprimé leur vote en faveur du P. Clut. Seul le P. Clut lui-même n'avait pas été consulté.

Il fallait évidemment profiter de sa présence pour lui faire savoir qu'il était l'élu de tous. Cela se fit d'une manière qui n'avait pas été prévue. Les Pères de la Providence avaient été consultés les derniers, depuis l'arrivée du P. Clut, et Mgr Faraud leur avait dit en particulier que le vote unanime des Pères s'était porté sur lui, et qu'en conséquence il était élu Evêque d'Arindèle et Auxiliaire d'Athabaska-Mackenzie.

Garder un secret n'est pas chose facile !...

Le soir du 3 janvier 1866, pendant la récréation qui suivait le souper, une petite scène improvisée eut lieu. Le P. Grouard et le P. Génin s'écrièrent tout à coup : « Vive Mgr Clut, Evêque nommé d'Arindèle ! Et, pendant que l'Elu se demandait si ce n'était pas là un « tour » comme savait en jouer le P. Grouard, Pères et Frères prenaient leurs instruments de musique et jouaient une sérénade en l'honneur du nouvel Evêque. Mgr Faraud n'avait plus qu'à proclamer officiellement la nomination, et il le fit.

Voici comment notre Frère Alexis résume cet incident :

« Au jour de l'an, écrit-il au T. R. P. Fabre le 10 juin suivant, nous nous trouvions huit Oblats à table, chose qui arrive rarement dans ces pays. C'était Sa Grandeur Mgr Faraud, le R. P. ou Mgr Clut, les Rév. Pères Eynard, Génin et Grouard, les Frères Salasse, Boisramé et moi. Peu de temps après, les Pères Clut et Eynard avaient regagné le Grand Lac des Esclaves. Mais auparavant le P. Clut avait été nommé Evêque d'Arindèle, à la satisfaction de tous, un beau soir des jours qui suivirent. On pensa même à nous faire approcher avec nos instruments de musique, apportés par Mgr (Faraud), dont nous ne savions guère jouer. Le nouvel élu se produisit en un petit entretien qui faisait bien voir les sentiments d'humilité dont il était pénétré. On voit que dans de tels pays l'Evêque, au lieu de grands honneurs, ne s'attend qu'à de grands oublis et déboires. »

Le R. P. Clut était donc bien élu, malgré toutes les protestations de son humilité ; et il fut convenu que son sacre aurait lieu, l'année suivante, au Lac la Biche, quand Mgr Faraud s'y rendrait, au-devant des Sœurs, qui devaient arriver par là. Mgr Taché devait être le Prélat consécrateur ; Mgr Grandin et Mgr Faraud les Prélats assistants.

Le Fr. Alexis, dans sa lettre du 10 juin au T. R. P. Fabre, continuant à lui donner les nouvelles, nous apprend qu'au commencement de mars le P. Grouard est parti pour le Fort des Liards, avec l'intention d'y bâtir une maison. En route, il s'est arrêté au Fort Simpson, où les servantes du ministre protestant sont venues à ses sermons. Aux reproches que leur en faisait le ministre, elles ont répondu : « Nous vous écouterons

pour ce qui regarde les choses de la terre; mais pour ce qui regarde les choses du ciel, c'est au prêtre que nous irons ». Au moment où il écrit, 10 juin, on attend sous peu, à la Providence, le P. Grouard et le P. Petitot, qui feront connaître le résultat de leurs luttes contre trois ministres actuellement dans le pays. Il espère que le mal fait par ces ministres n'aura pas été très grand, parce que, dit-il, si les sauvages subissent d'abord leur influence, quand les Pères reviennent ils ramènent tout à l'ordre. Il lui tarde aussi de savoir si les sauvages sont encore malades comme l'année précédente. Que le cœur de notre Frère, tout brûlant de charité et de zèle apostolique, se montre bien dans ces pages !...

A la Providence même, Mgr Faraud lui est un sujet d'admiration.

« En ce moment, dit-il, Monseigneur est passablement occupé auprès des sauvages. J'admire comment il les instruit en père; il leur montre et leur explique des images d'histoire sainte. Et ils écoutent avec une attention merveilleuse. Le matin ils assistent à la messe, où l'on chante force cantiques ; après, ils ont une belle instruction, où vous voyez ces pauvres enfumés ouvrir des yeux et quelquefois une bouche à... attirer votre attention, et de temps en temps se produire en exclamations d'approbation. A midi, ils sont encore réunis par la cloche. Le soir encore ils ont une instruction. Il faut une patience pour leur apprendre *Notre Père...*, *Je crois en Dieu...*, etc .. Monseigneur n'épargne rien pour leur apprendre leurs prières. Mais aussi que c'est consolant, mon Très Rév. Père, (de voir les actes religieux que font ces sauvages, surtout si on les compare à ce qu'ils faisaient dans l'état d'infidélité) ! Pour moi, un simple acte de religion fait par un sauvage, m'édifie beaucoup... »

Il parle avec non moins d'admiration du zèle que mettent ces pauvres gens, dans leurs forêts, à étudier la Religion, eux qui jusque-là n'avaient de pensées et d'affections que pour les choses de la terre. Elle tressaille vraiment d'allégresse, cette âme toute apostolique de notre Frère, en voyant les progrès de la Foi ! « Il me semble, mon T. R. Père, que je puis vous dire que mon bonheur n'a pas diminué depuis la dernière fois que j'ai eu le bonheur de vous écrire ».

Les progrès matériels de la Mission, qui sont en partie la condition des progrès de la Foi, lui sont une autre cause de joie. Beaucoup de travail a été accompli depuis ses lettres d'hiver, et l'on fait de grands projets pour un avenir immédiat. Lui-même, un peu moins souffrant, se livre constamment au travail.

« Le mal d'épaule, que j'avais attrapé en forçant pour arracher des neiges une traîne à bœufs, semble ne plus tant me gêner. Cependant je sens que le mal reste encore, et certains jours j'éprouve assez qu'il est enraciné...

« Je l'ai bien éprouvé ce printemps. Vers la fin de février, voyant que le repos ne me faisait pas grand bien, et, d'un autre côté, sentant mon estomac très bien, Monseigneur s'avisa d'un moyen qui pouvait fortifier la partie malade. Comme c'était la circulation du sang qui était arrêtée, il jugea qu'un travail modéré pourrait la rétablir. C'est pourquoi je commençai un long sciage, aidé d'un bon jeune homme du Canada. Le travail m'a, en effet, endurci au mal; mais des piquotements se font sentir de temps en temps, à mesure que je force plus ou moins. Jusqu'à ce moment, je n'ai pas discontinué de travailler ; et je me dispose à beaucoup travailler jusqu'au retour de Monseigneur du Lac la Biche, où il va sacrer Mgr Clut, et d'où il doit amener cinq ou six sœurs.

« En effet, nous avons une maison de 42 pieds de long sur 28 de large ($12^m60 \times 8^m40$) à parfaire. Nous en avons dressé la carcasse tout dernièrement. C'est une belle maison à deux étages[1], qui réclame beaucoup de travail pour la rendre habitable. Comme Monseigneur emmène le Fr. Salasse pour l'accompagner dans son long voyage, nous allons nous trouver avec le Fr. Boisramé pour faire trois planchers, un grand nombre de châssis (fenêtres), de partitions, etc... »

C'était déjà beaucoup de travail à faire. Voici cependant d'autres projets encore :

« Monseigneur, voyant combien la vie a été dure cet hiver à la Providence, à cause du manque de légumes pour nous aider à manger ces interminables viandes du Nord, veut à toute force que nous nous efforcions de faire produire nos champs. C'est pourquoi nous allons, pendant son absence, défricher un grand champ à pommes de terre ; et j'espère que l'année prochaine, à son arrivée, il verra des champs qui donneront espérance de passer un hiver aisé, même avec la nombreuse caravane qu'il amènera avec lui. Car j'espère que

1. En France on dirait à un étage.

le bon Dieu bénira nos efforts : Lui, qui a tout fait, Il pourra bien améliorer le climat en notre faveur, puisque nous avons le bonheur de faire son œuvre. (On redoute surtout les gelées) ; cependant ce n'est que pour les semences tendres... Ici nous pouvons avoir des pommes de terre, des navets, des pois, de l'orge et même certains blés de courte saison. C'est une terre excellente, et c'est bien consolant, vu les établissements que Monseigneur se propose de faire ici. »

La lettre s'achevait par ces mots, qui montrent que la joie, dans l'âme du Fr. Alexis, n'était pas sans souffrance :

« Mon T. R. Père, puisse cette lettre vous causer quelque satisfaction, et vous porter à me recommander à Dieu dans vos prières pour que je ne faiblisse pas dans l'immolation [1]. »

***

Au mois d'avril (1866), Mgr Faraud avait écrit à Mgr Taché : « Nous vivons ici dans une sainte et heureuse fraternité. Les Frères sont on ne peut plus contents et heureux [2] ».

Le courrier d'été vint y faire du changement. Mgr Faraud partit, accompagné du Fr. Salasse, pour se rendre au lac Athabaska et de là au lac la Biche. Il ne devait revenir qu'avec des Sœurs, vers la fin de juillet 1867, pensait-il. Le 15 juillet (1866), il était à la Nativité, d'où il se rendit de nouveau au pays des Castors, sur la Rivière la Paix, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, et revint passer l'hiver au lac Athabaska.

Le P. Génin était parti aussi, par les mêmes barges d'été, quittant définitivement les missions du Nord où il n'avait pas pu s'acclimater.

La communauté de la Providence se trouvait ainsi réduite à quatre personnes : « Je suis avec les Pères Eynard et Grouard et le Fr. Boisramé, écrivait notre Frère au début de décembre (1866) ; un accord parfait règne dans la maison », ajoutait-il, et il donnait les autres nouvelles. Son épaule allant mieux, lui a permis de beaucoup travailler depuis le départ de Mgr Faraud. Il a construit deux esquifs, fait les foins, défriché

1. Archives de la Maison Générale.
2. Archives de St-Boniface.

un grand morceau de terre, ouvert un chemin à travers une longue forêt, fait un grand abatis de bois pour l'hiver. Il va maintenant reprendre la scie de long, et travailler avec les Pères, à l'achèvement de la « grande maison de Monseigneur et des Pères, qui doit être préparée pour le mois d'août prochain ». Avec le Fr. Boisramé, il fait en outre différents meubles, tandis que les Pères se livrent à l'étude. Les santés sont bonnes. L'hiver est plus agréable que le précédent, au point de vue de la nourriture, par suite d'une abondante récolte de pommes de terre et de navets.

Songeant à l'avenir, le Fr. Alexis annonce que le P. Eynard va partir pour le grand Lac des Esclaves, avec le Fr. Boisramé. Le Frère sera de retour au jour de l'an ; mais il est à craindre que le Père ne puisse pas même revenir au printemps. Dans ce cas, tandis que le P. Grouard donnerait la mission au Fort des Liards, les deux Frères se trouveraient seuls, à la Providence, pendant deux ou trois mois, privés de la messe et de la communion, « et cela, dit-il, nous paraîtrait passablement dur [1]. »



Les âmes saintes aiment ardemment l'Eucharistie et sont avides de la Communion. On nous a déjà dit que le grand

1. Ce qu'il craignait fut sur le point d'arriver, et arriva même en partie, comme le raconte Mgr Faraud :
Certains arrangements pris en conséquence de la venue d'un ministre au Fort Raë (Grand lac des Esclaves), « furent cause que le P. Eynard n'arriva pas en temps voulu à la Providence, et par suite le P. Grouard, qui était prêt à partir avec l'express d'hiver, fut fort embarrassé. Cet embarras donna lieu à un trait de dévouement de la part de nos bons Frères, Alexis Reynard et Boisramé. Le P. Grouard, considérant d'un côté le danger qu'il y avait à laisser les Missions exposées à la gueule du loup, et de l'autre la difficulté qu'il y avait aussi à laisser les Frères seuls pendant trois mois, avec le soin de la Mission au temporel et au spirituel autant qu'il leur était possible, était fort indécis. Ils tinrent conseil ; la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes devaient l'emporter et il en fut ainsi. Les Frères consentirent à se priver de confession, de communion, et même d'entendre la messe, se proposant d'employer en visites au St-Sacrement et en méditations le temps où ils auraient dû assister à la messe. Ces dévoués Frères avaient plus d'un souci : ils devaient en premier lieu équiper les sauvages qui devaient venir me rejoindre à Athabaska pour le voyage au Lac la Biche et en outre se procurer les provisions nécessaires pour entretenir la Mission. Dieu ne mit pas, tout en l'acceptant, leur dévouement à une trop grande épreuve : quinze jours après le P. Eynard venait les réjouir et les consoler ». (Rapport de Mgr Faraud, *Missions O.M.I.*, t. 9, p. 18).

bonheur du Fr. Alexis était de se trouver à l'église près du St-Sacrement. La privation la plus pénible pour lui, nous dit-il maintenant, serait celle de la sainte Messe et de la Communion. On le comprendra quand on saura qu'il communiait alors chaque jour, chose très rare à cette époque. « C'est une faveur, dit-il au T. R. P. Fabre, qui m'a été accordée par ceux de nos Révérends Pères avec qui j'ai été depuis quelques années ».

Il y était arrivé par degrés : un « excellent » Père lui avait d'abord demandé s'il ne sentait pas quelque désir de communier plus souvent que la Règle n'y autorisait, et il avait commencé à le faire tous les samedis. Un grand bien en résultant pour son âme, et songeant à l'exemple des premiers chrétiens ainsi qu'aux désirs de Notre-Seigneur, il en était venu progressivement à obtenir la Communion de tous les jours.

Cette pratique cependant faisait parfois naître des troubles dans son âme, et, s'il en parlait, c'était précisément pour obtenir les sages conseils de son Supérieur Général, afin d'apaiser ses craintes. Il y a, dit-il, des règles établies par la sainte Eglise pour la communion annuelle ou mensuelle ou hebdomadaire ou plus fréquente encore ; et il se demande s'il est d'accord avec elles. Il est vrai que ces règles ne lui semblent ni absolues, ni immuables, mesures de prudence plutôt que lois, auxquelles par conséquent il doit être permis de déroger pour des motifs sérieux : il n'en reste pas moins dans l'inquiétude. Pourtant il ne voudrait pas perdre une communion ; car si la communion faite une fois produit un bien, faite deux fois, avec de bonnes dispositions, elle en produira un plus grand. D'autre part, le fruit de la communion n'étant pas inamissible, si l'on vient à le perdre, quel malheur d'avoir à passer trois ou quatre jours sans pouvoir le recouvrer ! Ces réflexions le rassurent ; toutefois il ne parvient pas à se défaire de la crainte que lui cause l'exemple de plusieurs grands Saints ou Saintes, qui n'osaient communier que de temps en temps, et la théorie de St François de Sales, recommandant de s'en tenir à la règle ou à l'usage. C'est pourquoi il prie le T. R. Père de bien vouloir l'éclairer. En attendant, il continue à communier, croyant bien faire.

Que n'avait-il le décret libérateur sur la Communion fréquente et quotidienne !

CHAPITRE X

TROIS GRANDES ANNÉES

(1867-1868-1869)

Arrivée des Sœurs et Sacre de Mgr Clut. — Un billet du Fr. Alexis à Mgr Taché. — Soucis et malheurs.

L'année 1867 marque une date doublement importante dans l'histoire des Missions de l'Athabaska-Mackenzie, par la consécration épiscopale de Mgr Clut et l'arrivée des Sœurs de la Charité de l'Hôpital Général de Montréal, dites communément Sœurs Grises.

Il avait été convenu, comme nous l'avons dit, que l'Evêque élu d'Arindèle serait sacré au Lac la Biche par les trois Evêques Oblats du Nord-Ouest, Mgr Taché, Mgr Grandin, et Mgr Faraud. La fête la plus splendide était en vue, et tout le monde s'en réjouissait à l'avance... De graves évènements déjouèrent ces beaux projets.

Ce fut d'abord l'incendie de la Mission St-Jean-Baptiste, de l'Ile-à-la-Crosse, le 1er mars (1867). La Mission se composait de trois bâtiments principaux : la maison des Pères (évêché), l'église et le couvent des Sœurs. Les Pères avec Mgr Grandin, prenaient leur repas du soir chez les Sœurs, devenues les cuisinières de toute la mission depuis leur arrivée, lorsqu'un enfant vint annoncer que le feu était à l'évêché. Vite on y court... mais c'est déjà trop tard : on ne put presque rien sauver. Par bonheur l'église, qui avait été un moment en grand danger, fut préservée, ainsi que le couvent des Sœurs. La perte cependant était considérable, et l'embarras très grand, pour loger et habiller tant d'enfants qui demeuraient dans la maison des Pères. Après avoir pourvu aux besoins les plus urgents, Mgr Grandin partit pour St-Boniface, afin de consulter Mgr Taché sur les moyens à prendre pour réparer ce désastre.

Arrivé à St-Boniface Mgr Grandin y trouve une lettre du T. R. P. Fabre, Sup. Gén. des Oblats, l'invitant à se rendre au

Chapitre Général, ou réunion plénière de la Congrégation, qui devait se tenir à Autun, au mois d'août suivant. Mgr Taché, qui devait y prendre part aussi, joignit ses invitations à celles du Supérieur Général, ajoutant qu'un voyage en France serait le meilleur moyen de trouver des ressources pour rebâtir sa maison. Et les deux prélats partirent ensemble laissant Mgr Faraud seul Evêque dans tout le Nord-Ouest.

Quand il apprit ces nouvelles, le Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie se décida à user des pleins pouvoirs que lui avait donnés le Souverain Pontife.

— Nous n'attendrons plus, dit-il au P. Clut. Voilà bientôt trois ans que vous êtes évêque (les bulles, en effet, avaient été signées le 3 août 1864 !) Préparez vous. Invitez les sauvages. A la mi-juillet, *au plus tard,* quand je reviendrai avec les Sœurs, je vous consacrerai.

Ce serait donc au lac Athabaska et non plus au lac la Biche que se ferait le sacre.

La chose ainsi réglée, Mgr Faraud partit pour le lac la Biche, où il devait rencontrer les Sœurs. Il y arriva le 25 juin. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait mis à sa disposition une barge et des hommes, pour l'aider à faire face aux dangers du voyage.

Les Sœurs devaient arriver aux premiers jours de juillet. Elles eurent malheureusement un retard considérable, et n'arrivèrent que le 30 juillet, dans la soirée. Elles étaient cinq à se prosterner aux pieds de leur Evêque : Sœur Lapointe, supérieure; Sœur Brunelle, Sœur Michon, Sœur St-Michel-des-Saints, et Sœur Ward ; une testiaire franciscaine, Marie Domithilde Letendre les accompagnait.

Elles auraient volontiers pris quelques jours de repos, au milieu de leurs compagnes du Lac la Biche ; mais le temps pressait: déjà l'eau avait baissé d'une façon alarmante dans les rivières, et tout le reste du voyage, fort long encore, devait se faire par eau. La barge de la Baie d'Hudson, après avoir attendu 26 jours, était partie : les bateliers touchant à la fin de leurs provisions de bouche et s'inquiétant de la baisse de

l'eau, ne s'étaient pas laissé retenir davantage. Il fallait donc se hâter, tout retard augmentant les dangers de la navigation.

Aussi dès le matin du 3 août, après trois jours seulement de repos, les Sœurs missionnaires se remirent en route, sous la conduite de leur Evêque. La traversée fut difficile, et, partant, très lente. Il fallut dix jours pour atteindre le lac Athabaska, où la barge n'aborda que le soir du 13 août. C'était un mois après la date convenue. On devine si l'inquiétude avait été grande à la Nativité. La famine aussi y régnait, et c'est pourquoi la plupart des familles sauvages, qui s'étaient réunies en grand nombre autour de la Mission pour assister au sacre et voir les Sœurs, avaient dû reprendre le bois : il n'en restait que cinq ou six.

La cérémonie fut fixée au 15 août. La journée du 14 fut employée aux préparatifs. Il n'y avait ni crosse ni mître, Mgr Faraud se chargea de faire une crosse en bois d'épinette, et les Sœurs taillèrent la mître dans la soie de quelque vieil ornement. La jolie église se revêtit de sa plus belle parure, et le lendemain, avec toutes les dérogations possibles au cérémonial habituel, la grande cérémonie eut lieu. Le Prélat consécrateur, Mgr Faraud, n'eut pour assistants que les Pères Eynard et Tissier. Le Fr. Salasse fut maître des cérémonies. N'importe, il est difficile de trouver une autre consécration d'évêque aussi touchante que celle-là !...

Oh ! comme les Sœurs, les Pères et les deux Evêques auraient volontiers passé quelques jours ensemble après cette cérémonie ; mais la disette, impitoyable, les obligea de se séparer.

Dès le lendemain, 16 août, Mgr Faraud se remit en route avec sa caravane.

Ils s'arrêtèrent deux jours chez le P. Gascon, à la Mission St-Joseph du Grand Lac des Esclaves.

Enfin le 28 août, à 3 heures de l'après-midi, la barge atteignit le Grand Rapide et fut aperçue de la Mission de Providence.

Là aussi on vivait dans l'inquiétude, depuis longtemps : c'était vers la fin de juillet que Monseigneur devait arriver, et l'on était à la fin d'août !... Depuis quelques semaines, la

Communauté des Oblats, après avoir habité deux ans la maison destinée aux Sœurs, l'avait quittée pour s'installer dans la sienne à peine achevée. Le couvent attendait ses habitantes.

Et les sauvages, quelle était leur impatience de voir *les femmes de la prière,* celles qui feraient la classe à leurs enfants, et prendraient soin des malades et des orphelins !

Dès que la barque fut en vue, vite on hissa le drapeau, on chargea les fusils, et les échos se réveillèrent au bruit de détonations interminables. Monseigneur débarqua avec les Sœurs, qui chantaient le *Magnificat.* Après les premières salutations, tout lemonde entra à la chapelle, où l'on chanta un joyeux *Te Deum.*

Le mois de septembre fut pris par les mille détails de l'installation. Bien vite malades ou infirmes et petits enfants peuplèrent la maison, qui prit le nom d'*Hôpital du Sacré-Cœur.* La première classe y fut faite, le 7 octobre, par Sœur St-Michel-des-Saints, à 11 enfants.

Un billet du Fr. Alexis à Mgr Taché, sans date ni désignation de lieu, semble être de la fin de cette année ou du courrier suivant. C'est l'avant-dernier mot écrit de sa main que j'ai pu retrouver. Le voici intégralement :

A Sa Grandeur
Mgr Taché.

Monseigneur,

« Le Fr. Alexis prie Sa Grandeur, Mgr Taché, de lui (faire) avoir deux douzaines de grelots des plus forts et des plus sonnants, ainsi que douze sonnants ou clochettes des plus fortes et des plus sonnantes ; car voilà que dans ma vieillesse je suis devenu voyageur ; en effet, je vais à la viande, afin que tout avance pour la gloire de la Mission. Veuillez bien aussi y ajouter un *pied-de-roi*[1], qui se plie en quatre.

« Le Fr. Boisramé prie le Fr. Jean (Glénat) de ne pas lui oublier ses clochettes.

« J'oubliais de vous dire qu'il me faudrait deux trusquins à vis dont nous avons bien besoin.

« Monseigneur, veuillez bien m'excuser si je ne vous écris pas long et si peu souvent : il faut vous dire que toutes les fois que

1. Le « pied de roi » au Canada tient lieu du mètre dont on se sert en France ; il est divisé en pieds et pouces. Le pied est à peu près l'équivalent de 30 centimètres.

j'entends votre nom, la douleur est prête de me faire sortir les larmes des yeux, et vous supposez ce qui peut en être la cause. N'allez pas conclure que je vous en aime moins. Je désirerais bien vous voir.

« En deux mots je vous dis que je suis ravi en voyant la tournure que prend l'établissement de nos Sœurs.

« Adieu, Monseigneur, agréez l'expression de nos sentiments les plus affectueux et de nos respects les plus sincères. »

Alexis Reynard et Louis Boisramé, O. M. I.

N'est-ce pas joli de voir un simple Frère demander à un Evêque des grelots, des clochettes et des instruments de menuiserie ? N'y a-t-il pas là une révélation des liens de famille qui unissent tous les Missionnaires Oblats, de la paternelle bonté chez les plus élevés en dignité, de la confiance filiale chez les plus humbles sujets.



Les années 1868 et 1869 devaient être encore des années de travail intense pour la construction : les Sœurs avaient leur maison ; les Pères aussi ; restait à bâtir la maison de Dieu, qui remplacerait la pauvre chapelle dont on s'était contenté jusqu'à ce moment. Que dis-je ? Il y avait quelque chose de plus urgent : agrandir la maison des Sœurs !...

« Les Sœurs n'avaient pas encore fait un long séjour, écrit Mgr Grouard, dans ses Souvenirs [1], qu'il devint évident que l'on devait agrandir leur couvent. Mgr Faraud et le Fr. Alexis avaient de bons bras. Armés de bonnes haches, ils se remirent à couper et à tailler les arbres de la forêt. Les planches faisant défaut, il fallut s'en procurer. Ici, j'éprouve une certaine fierté (Dieu veuille me le pardonner !) à dire que j'appris le métier de scieur de long sous la direction du Fr. Boisramé. Je puis vous assurer que c'est dur ! Les trois premiers jours, le Frère désespérait presque ; au bout de la semaine, il m'avait si bien formé, que je faisais ma journée comme un bon ouvrier. Nous pouvions à nous deux scier 25 planches ou madriers de 12 pieds de long sur 7 pouces de large (3 m. 60 × 0 m. 18). Nous en avions 1.300 quand, à la fin de mars 1868, je dus interrompre ce travail pour retourner au Fort des Liards ».

1. P. 112.

L'hiver, temps le plus favorable pour ce genre de travail, touchait à sa fin. Il avait été extrêmement rude. Mgr Faraud avait noté, au mois de janvier, des températures de — 48° et — 49° centigrades : « C'est, remarque-t-il, ce que je n'avais pas encore vu dans le Nord[1] ». Au printemps, le travail dut languir un peu : Mgr Faraud fut alors « presque anéanti » pendant deux mois par ses rhumatismes. Il fait entendre qu'on va semer du blé, et il demande un « petit moulin à farine, un moulin à bras[2] ».

Par le courrier d'été, l'Evêque d'Anemour se rendit au Portage la Loche, au-devant des Pères Laity et de Kérangué, qui lui arrivaient de France. Le P. Laity fut laissé au lac Athabaska, et le P. de Kérangué accompagna Mgr Faraud à la Providence.

L'été fut très sec. Les récoltes néanmoins furent bonnes, et l'expérience faite pour le blé, encourageante.

Au mois de novembre, Mgr Faraud se plaint de n'avoir plus de cloche : « Depuis cinq ans, dit-il, j'en demande une, sans recevoir de réponse. La seule que nous eûssions, pesant environ 10 livres, est brisée[3] ».

A cette époque se place une nouvelle fondation, dont le Fr. Boisramé va nous donner connaissance.

« En décembre, le R.P. Gascon, s'en retournant de sa Mission de St-Michel au Fort Raë, passa par la Providence. Il avait entendu dire que le ministre Bompas devait venir au printemps de 1869, avec l'intention de s'établir dans un nouveau poste que l'honorable Compagnie venait de construire à la Rivière-au-Foin, (sur la rive ouest du Grand lac des Esclaves, à peu près à mi-chemin de la Grosse-Ile et de la Mission St-Joseph, près du Fort Résolution). Le but du révérend ministre était d'y fonder un orphelinat. Il était urgent de le prévenir. On tint

---

1. Lettre du 25 janvier 1869, à Mgr Taché. Archives de St-Boniface.

2. Lettre du 20 mai 1869, au P. Lestane, qui était alors le procureur des Missions du Nord, en résidence à St-Boniface.

3. Lettre du 26 nov. 1868, à Mgr Taché.

conseil, et Monseigneur se détermina à m'y envoyer avec le R. P. Gascon et le R. P. Grouard pour choisir un endroit propice afin d'y construire une maison. Le R.P. Gascon m'ayant désigné la place dont il avait fait choix, continua son voyage avec le R. P. Grouard jusqu'à la Mission de St-Joseph. Je restai donc tout seul pour couper et charrier les pièces de bois ; en moins de dix jours une *bicoque* était construite au milieu d'un terrain marqué aux initiales M. C. (Mission Catholique). J'achevais cette petite construction lorsqu'un léger accident m'arriva ; je me laissai tomber du toit de la maison et me fis une entorse qui m'obligea de demeurer inactif pendant plusieurs jours. Ce qui me consolait, c'est que la maison était achevée, sans avoir pourtant ni portes ni fenêtres. Grande fut la surprise du R. P. Grouard, à son retour, de me trouver couché chez le commis du Fort. Avant le départ, on mit le nouveau poste sous le vocable de Sainte Anne. Après avoir pris un peu de repos, le R. P. Grouard me fit monter sur la traîne à chiens, et, trois jours durant, ce bon Père marcha, fit le campement et la cuisine pour son petit Fr. Boisramé. Nous arrivâmes à la Providence pour la messe de minuit, pendant laquelle, malgré ma foulure, je dus faire maître des cérémonies à la messe pontificale [1] ».

1869

Pendant que le Fr. Alexis continue ses humbles mais importants travaux, à la Providence, Mgr Faraud est en grand souci au sujet du transport des objets indispensables pour ses missions. Le nombre des missionnaires ayant augmenté, le couvent surtout ayant de grands besoins, il faut de plus nombreux colis, et la Compagnie de la Baie d'Hudson non seulement majore ses prix, mais elle prévient qu'elle ne pourra bientôt plus assurer les transports. Il y a, du reste, des contradictions entre les dires de ses différents *commis* et

1. Lettre du Fr. Boisramé au T. R. Père Fabre. *Missions O. M. I.*, t. II, p. 178.

bourgeois, notamment M. McMurray, bourgeois d'Athabaska ou Fort Chippewyan, et M. McFarlane, encore simple commis, mais en passe de devenir *chef de district*. En conséquence Mgr Faraud ne sait plus à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre.

Son illustre ami de St-Boniface, Mgr Taché, qui avait prévu depuis longtemps ces embarras, lui a offert la Mission de Notre-Dame des Victoires, au Lac la Biche. Cette Mission a reçu un développement considérable précisément en vue de servir d'entrepôt pour les Missions du Nord. Un chemin de charrettes la relie à St-Boniface, et elle est en communication avec le Nord par les rivières la Biche et Athabaska. Un seul été ne suffirait pas pour le transport des provisions; mais qu'on bâtisse à N.-D. des Victoires des hangars pour remiser ces provisions pendant un hiver, et en deux étés le transport complet se fera.

A cela Mgr Faraud voit d'énormes difficultés : la dépense trop considérable, d'une part; les dangers réels de la navigation sur la rivière Athabaska, d'autre part; sans compter que son personnel est trop restreint pour desservir encore cette Mission et celle du Petit Lac des Esclaves qu'il devrait accepter en même temps. Il faut du reste, pour la réalisation du plan indiqué par Mgr Taché, le consentement de Mgr Grandin, devenu Vicaire apostolique de la Saskatchewan et Supérieur Religieux de la même région, à laquelle appartient le Lac la Biche. Bref, voilà l'objet de longues et pénibles négociations pour Mgr Faraud. Nous devions au moins le noter, parce que la suite de cette histoire dépend du résultat de ces négociations. Pour arriver de suite au but, disons que par une convention du 19 juin 1869, entre Mgr Grandin et Mgr Faraud, la Mission du Lac la Biche et celle du Petit lac des Esclaves passèrent provisoirement sous la juridiction du Vicaire apostolique d'Athabaska-Mackenzie.

Ces négociations furent, pour Mgr Faraud, la cause d'un long voyage. Au mois de mai, il était à la Natavité; au mois de juin, à l'Ile-à-la-Crosse. Il pensait se rendre de là ou au Lac la

Biche, ou au Petit lac des Esclaves; mais les événements qui se passaient dans le Nord l'obligèrent à rentrer au plus tôt à la Providence.

Pendant ce temps, son Coadjuteur, Mgr Clut, se rendait en Europe, pour prendre part au Concile du Vatican, et le P. Eynard allait le remplacer à la Nativité, tandis que le P. de Kérangué devenait supérieur à la Providence. C'est ce dernier qui pria son Evêque de revenir sans tarder. Les enfants, en effet, avaient besoin de leur père au milieu des malheurs de toutes sortes qui les affligeaient. Car les malheurs ne manquèrent pas, en cette année terrible.

Il y eut le feu. Trois fois, en moins de trois mois, la Mission de la Providence faillit être la proie de l'incendie. La première et la deuxième fois, on en avait été quittes pour la peur. La troisième fois, ce fut plus grave. « 1.800 planches ou madriers en pile à trente ou quarante mètres de la maison » furent consumés. La flamme, poussée par un vent violent, s'élevait jusqu'au dessus du toit. « Mais au moment où le feu était le plus ardent, quelques sauvages présents se mettaient à genoux et disaient : Non, la maison du Bon Dieu ne brûlera pas, c'est impossible ! Et la maison a été épargnée... Cependant, la perte de toutes ces planches, ramassées avec beaucoup de peines et de dépenses durant deux hivers, pour achever la maison et commencer la chapelle, nous jettera en arrière pour plusieurs années.[1] »

Il y eut la disette. « Durant tout l'été on a vécu au jour le jour, attendant le poisson d'un repas à l'autre. Le bon Fr. Boisramé a été réellement le sauveur. Comme le poisson est extrêmement rare ici en été, il a constamment tenu de 18 à 20 rets à l'eau, et, à force de courir la nuit et le jour, il a, comme il dit, « sauvé la nation ». Avec tout ceci, je ne crois pas qu'on ait passé un seul repas sans manger [1]. »

Il y eut la maladie. « La maladie, continue Mgr Faraud, a exercé et exerce encore de terribles ravages parmi les sauvages.

1. Mgr Faraud à Mgr Taché, lettre du 12 novembre 1869.

Il en est mort un très grand nombre, et les autres vivotent plus qu'ils ne vivent ». Les missionnaires n'étaient pas épargnés. « Le P. Petitot a fait un essai infructueux chez les Esquimaux, et il est atteint de temps en temps de crises d'une maladie nerveuse qui inspire des craintes ». Le Fr. Alexis a été malade également, assez longtemps et assez gravement pour que l'Evêque d'Anemour ait été forcé de rentrer presque seul toutes les récoltes, lesquelles, par bonheur, étaient excellentes : « 450 barils de patates, 200 barils de navets. »

Enfin il y eut la mort. Le bon Fr. Hand, depuis quatre ans compagnon du R. P. Gascon à St-Joseph, s'était noyé, le 23 août, en levant des filets, près de la maison-chapelle que l'on achevait à la nouvelle Mission de Ste-Anne, à la Rivière-au-Foin. Quand, le lendemain, on retrouva son cadavre, le P. Gascon remarqua qu'il avait la figure ensanglantée ; mais il ne sut pas, et les Indiens présents n'ont révélé que longtemps après, qu'un sauvage, en tirant des canards, l'avait blessé grièvement.

A tout cela, une consolation, mais qui n'était pas elle-même sans mélange. « Nos écoles vont bien. Nous y avons trente-cinq enfants, dont vingt-sept orphelins. Là est l'avenir du pays. Malheureusement, nous sommes obligés d'en refuser le plus grand nombre, parce que nous ne sommes pas capables de les nourrir [1] ».

*
* *

La nécessité d'avoir le lac la Biche et de s'y installer au plus tôt se faisait donc de plus en plus sentir.

Il n'y avait plus du reste à hésiter : nous allons voir pourquoi.

---

1. Lettre citée, du 12 nov. 1869 (Archives de l'Archevêché de St-Boniface).

CHAPITRE XI

AU LAC LA BICHE

(1870-1874)

De la Providence à Notre-Dame des Victoires. — La Mission du Lac la Biche. — Chemin et hangar. — Passage de Mgr Clut. — Voyage de Mgr Faraud en France. — Dernière lettre du Fr. Alexis. — Mort de Mme Reynard.

Au mois de décembre 1869, le P. Grouard revint du Fort des Liards à la Providence, en compagnie du docteur MacKay et de M. MacFarlane, commis de la Cie de la Baie d'Hudson, avec lesquels il avait lié amitié. Ses compagnons de route vinrent saluer Mgr Faraud. « Dans l'entretien qu'ils eurent avec lui, dit Mgr Grouard, ils exprimèrent le regret que je ne les accompagnasse pas jusqu'au Lac Athabaska. Pouvais-je moins faire que de les assurer que je continuerais volontiers le voyage dans leur aimable compagnie, si j'en avais la permission ?

« Monseigneur consentit à me laisser partir. Il avait d'ailleurs des motifs sérieux. Après la visite de ces Messieurs, il me prit à part :

« J'ai reçu avis de Mgr Taché, me dit-il, que la Compagnie renonce à transporter les bagages des Missions du Mackenzie, parce qu'elle ne peut suffire à son propre commerce... (Il faut pour le salut de nos Missions, que j'aille immédiatement m'établir au Lac la Biche). Allez donc au lac Athabaska. Vous m'amènerez deux traînes à chiens au Grand lac des Esclaves, une pour le bagage, l'autre pour moi, car mes jambes ne sont plus assez bonnes pour me porter si loin. Je vous donne rendez-vous à la Mission St-Joseph, du 8 au 10 janvier [1] ».

Le P. Grouard partit dès le lendemain, avec le Docteur et M. MacFarlane, et arriva au lac Athabaska pour y célébrer la fête de Noël.

---

1. Mgr Grouard, *Souvenirs*..., p. 126-128.

Le 2 janvier, tandis que M. MacFarlane continuait sa route vers l'Ile-à-la-Crosse, lui, avec le Docteur MacKay, reprit la direction du Grand lac des Esclaves, emmenant les deux traînes et les chiens demandés par Mgr Faraud, ainsi que deux bons guides, Louis Lavallée et Bertrand. Il arriva à la Mission de St-Joseph au bout de dix jours de marche, après avoir failli geler, le jour même de l'arrivée, 12 janvier (1870) [1]. Mgr Faraud l'y attendait, avec les Frères Alexis et Boisramé.

Pendant que le P. Grouard, en effet, descendait de la Nativité à St-Joseph, l'Evêque d'Anemour y montait de la Providence.

Lui-même a raconté tout au long ce pénible voyage jusqu'au lac la Biche : c'est à son récit que nous emprunterons les détails qui vont suivre [2].

« Dans le mois de novembre 1869, je reçus à la Mission de la Providence, une lettre de mon illustre ami, Mgr Taché, dans laquelle il me disait : En présence du refus absolu que fait l'Honorable Compagnie de se charger désormais de vos transports, nous avons fait transporter toutes vos caisses et tous vos ballots au lac la Biche. A vous de trouver un moyen pour les tirer de là et les rendre à destination. »

La première chose à faire était évidemment de se rendre au lac la Biche, distant de 800 milles environ (1.300 km). L'entreprise, par les plus gros froids de l'hiver, était hasardeuse ; mais confiant dans la protection de Dieu, Mgr Faraud se mit en route avec les deux Frères et un serviteur. C'était le 3 janvier 1870, vers deux heures après-midi, par un froid de 43 à 45 degrés centigrades. « Les coursiers, finement enharnachés, portant plumets rouges, bleus et verts, agitaient leurs grelots ». Si les bons Anges accompagnaient les voyageurs, Satan aussi s'était mis de la partie, pour leur opposer plus d'un obstacle.

Un vent violent rendit très pénibles la première soirée de voyage et la première nuit. Le lendemain matin, des rhumatismes aigus avaient saisi au cou l'Evêque d'Anemour,

---

1. D'après *Souvenirs*, p. 180-182.
2. Missions catholiques, 1888.

le mettant dans l'impossibilité de remuer la tête. Les Frères opinaient pour le retour à la Mission « agir autrement leur paraissait d'une audace inqualifiable ».

— « On ne désarme pas si tôt en face de l'ennemi », répondit Mgr Faraud ; et ils continuèrent leur route.

Le soir du second jour ils arrivèrent sur le Grand lac des Esclaves, où le vent, qui ne cessait pas de souffler, se fit encore mieux sentir, car jusque-là les voyageurs étaient quelque peu abrités par les bois. Campant sur un îlot de sable, ils n'eurent pour abri que deux ou trois troncs d'arbres apportés par les grandes eaux.

5 janvier. — Après un repos très court, ils se remirent en route pour ne pas geler sur place. Les souffrances augmentaient pour Monseigneur ; les Frères dûrent l'envelopper de couvertures et le lier sur le traîneau. Ils marchèrent ainsi vingt heures durant, et parvinrent pour la nuit à la Mission déserte de la grande Sainte Anne, à la Rivière-au-Foin, dont la misérable maisonnette leur donna un abri relativement bon. Là était la tombe du Fr. Hand : combien le souvenir de cette mort toute récente dût émouvoir le cœur des trois Oblats !

6 janvier. — Le quatrième soir, après une journée semblable à la précédente, ils arrivèrent au lac du Bœuf, où se trouvait un petit village indien. Là demeurait le père *Abraham*, qui, autrefois, avait été le premier à recevoir le P. Faraud, au Grand lac des Esclaves. L'accueil fut enthousiaste ; la nourriture abondante et le feu ardent, trop même pour Sa Grandeur que la réaction produite par la chaleur fit encore plus souffrir que le froid.

7 janvier — A 3 h. 1/2 du matin, nos voyageurs commencèrent leur cinquième journée de marche. Le froid, devenu plus intense, ne permit pas à Monseigneur de rester sur le traîneau. Il fallait marcher, au milieu des ténèbres, dans la neige et les *bordillons* de glace, avec plus d'une culbute qui faisait entrer la neige dans les habits... Il fallait marcher ou mourir !.. [Le jour venu, le mirage fit naître un nouveau danger : il « offrit à

nos yeux ébahis, dit Mgr Faraud, des îlots fuyant, des montagnes marchant, des châteaux dansant, des multitudes s'agitant. Ciel! quelles fantasmagories! Le sud et le nord, l'orient et l'occident se confondaient; comment diriger notre marche, n'ayant que nos yeux pour boussole?.. Nous pouvions faire fausse route, nous égarer sur le lac, et, la nuit nous surprenant, nous étions forcés de camper à l'abri d'un banc de glace. Cet état de malaise et d'angoisse se prolongea de trois à quatre heures... Terre! Terre! s'écria notre Fr. Alexis, de sa voix éclatante. Le mirage avait à peu près disparu, et, en effet, nous apercevions devant nous, à une certaine distance, une pointe boisée...

« Sûrs de notre route, nous avancions rapidement, quand celui qui venait de nous annoncer le salut de sa voix sonore, me dit: Je suis épuisé, mes jambes me refusent le service ». Je lui conseillai de s'étendre quelques instants sur le traîneau pour reprendre haleine. Je le suivais de près. Je l'entendis me dire d'une voix moitié éteinte : « Je gèle! » Une demi minute après, je le tenais dans mes bras. Le sang s'était retiré des extrémités; le buste tout entier devenait raide. Je le frictionnai, je le secouai et je le pleurai, car tout espoir me paraissait perdu. Cependant on était venu à mon secours; nous relevons le malade, nous l'obligeons à marcher en le soutenant des deux côtés. La terre était rapprochée maintenant; notre servant nous devance pour allumer le feu. Enfin, après des efforts et des inquiétudes inouïes, nous arrivons avec notre patient, nous l'établissons de notre mieux devant le feu sur un canapé de lichen et de mousse. Le thé était prêt, nous lui confions le soin de réchauffer les organes intérieurs. Ce fut l'affaire de quelques instants. La circulation rétablie, notre Frère redevint ce qu'il était de fait, le plus robuste de nous tous; et bientôt, la hache à la main, il démolissait la forêt pour nous préserver du froid pendant la nuit. Bien chauffés, à l'abri du vent, et mollement étendus sur un lit de mousse, nous reposâmes de huit à neuf heures. C'était bien assez pour nous faire oublier le passé et nous disposer à de nouveaux combats ».

8 janvier. — La journée du lendemain fut la plus froide de toutes. « Je ne me souviens pas, après 42 ans de résidence, écrit Mgr Faraud, d'avoir remarqué une température aussi basse. Tour à tour et parfois simultanément, chacun s'écriait que les jambes lui gelaient ; nos pauvres chiens eux-mêmes poussaient des cris plaintifs ». Enfin, entre dix et onze heures du soir, nos voyageurs arrivèrent à la mission de St-Joseph et se prosternèrent avec bonheur devant le Dieu du tabernacle.

Ils y attendirent, comme on l'a dit, le P. Grouard et le secours qu'il amenait du lac Athabaska.

Le 14 janvier, après six jours de repos dans cette Mission, Mgr Faraud se remit en route, avec le Fr. Alexis, conduits par Louis Lavallée. Le Fr. Boisramé restait avec le P. Grouard, et tous deux, quelques jours après, reprirent le chemin de la Providence.

En dix jours d'une marche toujours excessivement pénible, à cause du froid, Sa Grandeur et le Frère arrivèrent à la Nativité.

Là, pendant que Mgr Faraud dressait ses plans pour les transports et s'assurait le concours de M. MacMurray, chef du District d'Athabaska, le Fr. Alexis jouissait avec délices du bonheur de revoir son ancienne Mission. Il y retrouvait le P. Eynard, avec lequel il était uni par les liens d'une spéciale amitié. Ces deux âmes de Saints étaient bien faites, en effet, pour se comprendre. Le Frère nous dira, dans sa dernière lettre, qu'ils avaient une correspondance suivie.

Quand Mgr Faraud quitta la Nativité, avec le Fr. Alexis et Louis Lavallée, le 2 février, ses plans étaient dressés. Estimant les transports par eau trop dangereux et trop coûteux, il ouvrirait un chemin, à travers la forêt, du lac la Biche jusqu'au confluent des deux rivières Athabaska (rivière Athabaska et rivière Eau Claire aujourd'hui), aboutissant au lieu dit *La Fourche,* où se trouve maintenant McMurray. La distance d'environ 200 milles (plus de 320 kilom.) qui sépare ces deux points n'effrayait pas le courage de l'Evêque.

Du lac Athabaska jusqu'à la Fourche (230 milles : 370 km.), tout alla pour le mieux. Mais là commencèrent les difficultés. On s'aperçut qu'on avait oublié de mettre sur le traîneau 50 kilos (100 livres) de *pémikan,* absolument nécessaires pour atteindre le terme du voyage, d'où la crainte trop fondée d'un jeûne forcé. Le seul moyen de l'éviter, au moins en partie, était de marcher plus longtemps et plus vite ; mais la neige plus profonde et le manque de chemin battu rendaient la marche au contraire plus lente. Pour comble de malheur, pas d'autre guide que Sa Grandeur, et personne n'avait confiance dans sa connaissance du chemin, quoiqu'il n'y eût qu'à suivre la rivière glacée et aux rives habituellement escarpées. Bref, ce soir là, au campement, Monseigneur eut beau raconter des histoires pour égayer la compagnie, les cœurs restèrent à la tristesse et au découragement... Ce fut presque du désespoir quand, au bout de treize ou quatorze jours de marche, on vit arriver la fin des provisions, sans que personne pût dire à quelle distance on se trouvait du lac la Biche !.. Mais les bons Anges veillaient. Tout à coup, les premiers de la caravane poussent des cris de joie : un loup, la veille, avait abattu et saigné un caribou (renne) gros et gras, dont les restes abondants allaient servir de repas aux enfants de Dieu. Cette soirée-là fut moins triste que les précédentes.

Mieux encore le seizième jour. Nos voyageurs aperçurent des traces de pas, et puis bientôt une loge de sauvages. Les informations furent conformes à leurs désirs : une bonne journée de marche pouvait les conduire jusqu'au terme du voyage. Mais, près d'en finir, ils perdirent encore du temps par manque de confiance en leur guide : toutes les fois qu'ils apercevaient une épinette plus haute que les autres arbres, ils croyaient voir la grande Croix de la Mission du lac la Biche, et ils se détournaient de leur chemin pour aller s'en rendre compte. Aussi n'arrivèrent-ils à Notre-Dame des Victoires que le 19 février, à 2 heures du matin. « Tous, hommes et bêtes, avaient fait noblement leur devoir ». Les hommes étaient « en bonne santé, joyeux et contents ; » les chiens, ayant jeûné plus que les hommes, étaient bien maigres ! [1]

1. Lettre de Mgr Faraud à M. McMurray, 24 avril 1870.

***

Notre Fr. Alexis avait souvent entendu parler de la Mission de N. D. des Victoires, mais il ne l'avait jamais vue. On la disait une des plus belles et la plus riche de toutes.

Le lac ne lui apparut pas, en cette saison, dans toute sa splendeur. Cependant, même en hiver, il n'est pas dépourvu de charmes. Avec sa solide croûte de glace, recouverte de neige, il semble une plaine magnifique, entourée de forêts où dominent le tremble, l'épinette et le bouleau. Pour rompre la monotonie de cette plaine, quelques îlots verdoyants.

La Mission est au fond d'une baie, sur un gracieux promontoire. Le plus beau et principal monument d'alors était le couvent des Sœurs Grises, maison en pierrres[1], chose unique dans le pays, abritant trois Religieuses, deux ou trois tertiaires dominicaines ou « filles données », et quelques enfants métis ou sauvages. Nommons, parmi les « filles données », Marie Lalonde ; et, parmi les enfants, Geneviève Duquette, petite orpheline de neuf ans : car nous les retrouverons bientôt.

A quelques pas de la maison des Sœurs, tout près du rivage, était, celle des Pères, moins grande et construite en troncs d'arbres superposés. Le P. Végreville était alors directeur de la résidence, avec le P. Rémas pour assistant, celui-là même qui avait fondé la Mission, en 1853. Il y avait, en outre, des hangars et des étables, avec un bon nombre de bêtes à cornes et de chevaux ; et, à un mille environ (1 km. 1/2) de distance, sur un tout petit ruisseau, un moulin à farine, auquel il était question d'ajouter une scie ronde qui attendait seulement d'être adaptée au pouvoir d'eau dont on se servait déjà pour le moulin.

Pas encore d'église : une grande salle, dans le couvent des Sœurs, en tenait lieu provisoirement.

Une dizaine de familles métisses avaient bâti leurs maisonnettes aux alentours de la Mission.

---

1. Elle avait 50 pieds sur 30 (15 mètres sur 9), avec rez-de-chaussée, un étage et des mansardes. (Voir *Missions des Oblats*, t. 14, p. 426.

Les Pères de N. D. des Victoires desservaient un village métis situé sur la rive sud-est du lac, à 7 ou 8 milles (12 km.), auprès d'un poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson : cette station portait le nom de St-Valentin. Plus loin, dans la même direction, à 18 milles environ (29 kilom.), était un village de *Cris,* que l'on visitait de temps en temps, ou qui venaient à intervalles irréguliers à N. D. des Victoires : ce village est aujourd'hui la Mission St-Nazaire, sur les bords du lac Castor. Des *Montagnais,* habitant les environs du lac de Cœur (plus exactement le lac du Sorcier), à 35 ou 40 milles (60 km.) nord-est de N. D. des Victoires venaient deux fois par an à la Mission. Les Pères du Lac la Biche desservaient encore le Fort Pitt, à 150 milles (240 kilom.) sud-est sur la Rivière Saskatchewan ; et, par suite des conventions passées avec Mgr Grandin, ils étaient chargés du Petit lac des Esclaves à 200 milles nord-ouest. Enfin un poste naissant, à la Fourche, le MacMurray d'aujourd'hui, sous le vocable de St-Jean-Baptiste, réclamait leurs soins. C'était, on le voit, une fort jolie paroisse de 200 milles (plus de 300 kilom.) de rayon, avec des voies de communication très peu faciles.

Il s'agissait précisément d'en ouvrir une plus sûre que la Rivière Athabaska, d'ouvrir à travers la forêt vierge un chemin de charrettes, entre le lac la Biche et la Fourche. Par là on expédierait, dès cette année, les approvisionnements des Missions du Nord, qui attendaient dans de mauvais abris, à N. D. des Victoires.

Mgr Faraud comptait beaucoup, pour ce travail, sur le Fr. Alexis ; toutefois, c'est lui-même qui s'occupa, dès le jour de son arrivée au Lac la Biche, de trouver des travailleurs et des guides connaissant la contrée. Après dix jours de préparatifs, le petit bataillon se mit en marche : il y avait deux guides, pleins de bonne volonté, mais d'humeur changeante ; les hommes étaient décidés à travailler avec ardeur afin d'avoir bientôt fini... On ne calculait peut-être pas assez avec les obstacles ? La neige était profonde, dans le bois, tellement

profonde qu'au bout de dix-huit jours d'efforts, on jugea le travail impossible pour le moment, et on l'interrompit.

Le mal n'était pas grave : il y avait un autre travail non moins urgent à faire à la Mission. Les colis destinés aux Missions du Nord, mal abrités, se détérioraient ; les souris avaient attaqué les provisions de bouche et fait leurs nids dans les ballots. Il fallait obvier au plus tôt à cet état de choses. Monseigneur envoya donc ses hommes abattre de gros arbres, et, remplissant les fonctions d'architecte et de contre-maître, il fit construire un grand hangar ayant un étage et un grenier au-dessus. En trois semaines la construction fut debout, au grand ébahissement de toute la population du Lac la Biche. Ce hangar mesurait 70 pieds sur 20 (21 m.×6). Tel qu'il fut, dans la suite, une fois terminé, le rez-de-chaussée était divisé en trois grandes salles à peu près égales. L'étage avait des casiers, à la façon des rayons d'une bibliothèque, pour chaque Mission. Le grenier servait de grainerie. Un escalier extérieur conduisait à l'étage et au grenier. Ce hangar était placé le long du rivage, pour la plus grande commodité des expéditions.

***

Le 25 avril, on se remit au travail du chemin. Le Fr. Alexis dirigeait seul les travailleurs. Le 12 juin, il écrivit, du chantier, à Mgr Faraud : « Si j'avais deux ou trois hommes de plus, dans quinze jours, au pis aller, la route serait ouverte. Nous avançons promptement, et tout le monde y met de la bonne volonté ».

Les guides l'avaient trompé.

Cependant il était urgent d'en finir, pour les expéditions de cette année-là. Mgr Faraud commençait à craindre que le chemin ne fût pas prêt à temps, mais il ne doutait nullement du succès final, et il se félicitait de son entreprise. Pour activer les travaux, il se rendit lui-même sur les lieux, avec trois hommes. Tout allait se tourner contre lui. Des pluies torrentielles et continuelles retardèrent si bien leur marche, qu'ils mirent sept jours à rejoindre les travailleurs[1] ; et quand ils arri-

1. Partis le 28 juin de N. D. des Victoires, ils n'arrivèrent que le 5 juillet...

vèrent sur le chantier, ce fut pour constater que l'on avait travaillé en pure perte !.. On tint conseil. Le résultat fut qu'il restait encore les deux tiers du chemin à faire, et que ce reste serait à jamais impraticable pour des voitures, à cause des marais sans fond qu'on y rencontrerait. Bien plus, le guide qui s'était offert comme connaissant le mieux la topographie des lieux, avoua ne les avoir jamais vus !.. Pas d'hésitation possible : il fallait retourner au plus tôt à N. D. des Victoires, et trouver un autre moyen, quelque onéreux et périlleux qu'il fût, de transporter les bagages des Missions.

Cela était d'autant plus indispensable que Mgr Clut revenait de France avec une caravane de nouveaux missionnaires, et il devait arriver sans tarder.

*
* *

Mgr Faraud et son bataillon d'ouvriers rentrèrent à N.D. des Victoires vers le 15 juillet. Le P. Rémas y était seul. Le P. Végreville était parti depuis le 25 juin, au-devant de Mgr Clut, qu'il pensait rencontrer à Carlton, sur la rivière Saskatchewan. Déception encore de ce côté là [1] !..

Lassé d'attendre en vain, le P. Végreville était rentré au lac la Biche, lorsqu'enfin, le 8 août, la caravane de Mgr Clut y arriva. Elle comprenait, outre l'évêque d'Arindèle, le R. P. Collignon, oblat ; M. Roure, prêtre ; MM. Lecorre et Ladet, diacres ; les Frères convers Reynier et Pourtier, qui venaient de France, et Racette et Fortier qui venaient de Montréal.

A N. D. des Victoires on comptait sur le secours des nouveaux arrivés pour faire la moisson : ils ne purent s'y refuser, quoique

---

1. Embarqué à Brest le 9 avril, l'Evêque d'Arindèle était arrivé le 20 à New-York, et le lendemain à Montréal, où il était resté jusqu'au 5 mai. Deux retards de plusieurs jours en cours de route furent cause qu'il n'arriva à St-Boniface que le 17 juin. Il en repartit le 22. Quand il arriva à Carlton, le P. Végreville avait repris depuis huit jours le chemin du lac la Biche. Pour acheve son voyage, Mgr Clut avait été dans la nécessité d'acheter des charrettes et des bœufs, ceux qui l'avaient amené là, de St-Boniface, ne devant pas aller plus loin. *Missions des Oblats*, t. 12, pp. 5-25.

la saison fût déjà avancée pour le voyage du Nord. Ils ne s'embarquèrent que le 25 août, sur une vieille barge, mal faite et à moitié pourrie, que Mgr Faraud avait obtenue du commis de la Baie d'Hudson au Lac la Biche. Ils étaient huit à partir, sans compter Mgr Clut et le guide, Louis Lavallée : c'étaient MM. Roure et Lecorre, qui devaient aller faire leur noviciat à la Providence, les Frères Reynier et Fortier, destinés à la Mission de la Nativité, le Fr. Racette qui devait devenir le compagnon du P. Gascon à St-Joseph, et le Fr. Pourtier, qui devait remplacer le Fr. Alexis à la Providence. Le Père Collignon et M. Ladet restaient à N. D. des Victoires ; Marie Lalonde, qui devait aller porter secours aux Sœurs de la Providence, et Geneviève Duquette qui devait l'accompagner, les remplacèrent dans la caravane de Mgr Clut. Leur voyage fut excessivement long et pénible. La tertiaire Marie Lalonde, étant tombée gravement malade, fut laissée à la Nativité, où elle ne tarda pas à mourir. L'orpheline, qui était restée avec elle, après avoir été confiée à diverses familles sauvages, fut conduite jusqu'à la Providence[1], l'abbé Roure, étant lui-même tombé malade en soignant la sœur, dut être laissé à la Mission de St-Joseph, de sorte que Mgr Clut n'avait plus, quand, le 23 octobre, il arriva à la Providence, que deux compagnons, le Fr. Pourtier, et l'abbé Lecorre, qu'il ordonna prêtre le 13 novembre suivant.

***

Mgr Faraud après l'essai infructueux que nous avons raconté, était bien tenté de renoncer tout à fait au chemin. Des gens de ces parages, étant venus à la Mission, en automne, le firent changer d'avis. « Les inondations de l'été, dirent-ils, avaient tout dérangé. Nous venons de parcourir le pays d'un bout à l'autre et nous l'avons trouvé partout sec et beau ». Dès lors il fut décidé qu'on reprendrait le travail au printemps suivant.

---

1. *Journal des Sœurs du Lac la Biche.*

1871

Ainsi fut fait, au printemps de 1871. Une nouvelle ardeur animait tous les hommes : il fallait réussir cette fois. Sans doute on vit rarement plus belle équipe de travailleurs : à sa tête, Mgr Faraud, puis le Fr. Alexis, tous deux de force et d'activité plus qu'ordinaires ; sous leurs ordres, les Pères Collignon et Ladet, excellents ouvriers. Hélas ! de nouvelles pluies, et telles qu'on ne travaillait et qu'on ne couchait que dans l'eau, des chaleurs accablantes, des nuées de moustiques, tout s'unit pour rendre inutiles tant d'efforts. Les animaux crevaient. Les hommes souffraient beaucoup [1].

On aurait dit que l'Enfer avait juré d'empêcher l'approvisionnement des Missions du Nord !... Un jour, grande et agréable surprise : tout à coup, Mgr Clut arrive, accompagné du P. Eynard et de Louis Lavallée. Ils venaient au Lac la Biche, y chercher l'approvisionnement des Missions, et, sachant que Mgr Faraud travaillait au chemin, ils avaient quitté la rivière Athabaska au Fort des Maisons, vieux Fort abandonné, qui était situé à l'embouchure de la rivière du même nom dans la Grande rivière Athabaska, et avaient suivi, à travers bois, le tracé du chemin, jusqu'à l'endroit où se trouvaient les travailleurs. Leur avis, après ce qu'ils venaient de voir, était qu'on tentait l'impossible. Des experts furent alors dépêchés pour explorer plus attentivement le terrain : ils revinrent au bout de quatre jours, avec la même conviction. Encore une fois l'on plia bagage, et l'on rentra au Lac la Biche, le 20 juin.

Mais il fallait de nouvelles embarcations pour Mgr Clut et la cargaison qu'il devait emmener. Aussitôt le Fr. Alexix se mit à l'œuvre pour en construire deux. Ce fut fait rapidement. Ce n'étaient que des barques grossières et provisoires, mais l'essentiel était d'aller vite. Mgr Clut s'y embarqua, avec ses compagnons et tous les bagages des Missions. Cette fois le

1. Le P. Collignon y contracta des rhumatismes qui abrégèrent sa vie ; le P. Ladet, arrivé à l'âge respectable de 85 ans, prétend y avoir perdu ses forces, et c'est à peu près le seul souvenir qui lui reste de sa carrière apostolique.

voyage fut un vrai succès, et la voie d'eau commença à avoir les suffrages de tous.

Aussi, écrivant à Mgr Taché, le 24 août, Mgr Faraud lui dit qu'il songe à avoir une *barge* pour le printemps suivant. Quant à reprendre le chemin, « inutile d'y penser, dit-il, *vu l'état de nos finances* ». Il y renonçait donc par force, mais non par conviction d'impossibilité.

Faire soi-même la barge était évidemment le plus économique. Pour y réussir plus facilement, Mgr Faraud adapta la scie ronde, qui dormait depuis longtemps, au pouvoir d'eau du moulin, et elle commença à fonctionner le 5 octobre, rendant dès lors d'inapréciables services.

Sur ces entrefaites, une sœur Visitatrice des Sœurs Grises, Sœur Charlebois, vint au Lac la Biche, et y demeura du 11 octobre au 16 novembre. Comme elle s'en allait ensuite visiter la communauté de St-Albert, Mgr Faraud l'y conduisit, et profita de ce voyage pour s'entendre, au sujet de ses transports, avec M. W. Christie, *bourgeois* du Fort Edmonton et chef du District de la Saskatchewan. Il en apprit avec joie qu'enfin la Compagnie de la Baie d'Hudson prenait au sérieux l'idée de son chemin, et se proposait elle-même de le terminer.

Nouvel espoir, pour aboutir, hélas ! à une nouvelle déception !... Disons tout de suite qu'on voyagera par la rivière Athabaska jusqu'à la construction de la voie ferrée d'Edmonton à MacMurray, en 1917. Mgr Taché avait vu juste...

1872-1873

Après les grandes dépenses des deux dernières années. le Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie se voyait, non sans angoisse, chargé d'une dette de 90.000 francs. Or, juste à ce moment, la Propagation de la Foi lui annonçait que, par suite de la malheureuse guerre entre la France et la Prusse, elle était forcée de lui diminuer son allocation ordinaire ! Par quel moyen dès lors combler un pareil déficit ? Tous les Pères de son Vicariat priaient le Vicaire Apostolique

d'aller quêter pour le sauver. Malgré les répugnances les plus vives, il s'y décida.

Il quitta N. D. des Victoires le 23 juin (1872), par la voie des charrettes, à travers les Prairies, se reposa quelques semaines à St-Boniface, dans la compagnie de Mgr Taché, et, après divers arrêts, arriva en France vers la fin d'octobre. Le mauvais état de sa santé allait l'y retenir plus de deux ans. Il ne devait rentrer au Lac la Biche que pour y apprendre la mort du Fr. Alexis.

Durant ce long séjour en France, il prit part au Chapitre Général de la Congrégation, qui eut lieu à Autun, du 31 juillet au 8 août 1873, et il signa, à Paris, le 22 avril 1874, une nouvelle convention avec Mgr Grandin, au sujet de N. D. des Victoires. Aux termes de cette convention, la Mission du Lac la Biche rentrait sous la juridiction religieuse aussi bien qu'ecclésiastique de l'Evêque de St-Albert, tout en restant le siège d'un procureur pour les Missions du Nord. Ce devait être la source de pénibles malentendus.. et, en partie, l'occasion de la mort de notre Frère.



Pendant que son Evêque voyageait, le Fr. Alexis, au Lac la Biche, ne manquait pas d'occupation. Les travaux d'une ferme relativement considérable, le soin de nombreux animaux, tout ce qui était d'ordre matériel retombait sur lui ; il était fermier, meunier, menuisier, etc., etc. Et tout cela rendu plus pénible par un outillage défectueux et une santé de moins en moins bonne. Bien plus, la maison des Pères étant dans un état de délabrement complet et tout à fait insuffisante, il devait en bâtir une nouvelle, à un étage, de 40 pieds sur 20 (12 m. sur 6), qui venait d'être commencée avant le départ de Sa Grandeur [1]. Sa dernière lettre à Mgr Taché, occasionnée par un cadeau qu'il a reçu de lui, va nous donner les principales nouvelles de lui et de la Mission.

1. Voir *Missions des Oblats*, t. 14, p. 202.

N. D. des Victoires, 26 décembre 1873.

« Monseigneur,

« Je trouve que j'ai trop tardé à vous témoigner ma reconnaissance pour le beau présent que vous avez daigné m'envoyer. J'en ai éprouvé un grand plaisir : recevoir un objet de n'importe quelle valeur de la part de Votre Grandeur, ce n'est pas uniquement la chose qu'on regarde, mais le personnage si haut placé qui daigne se souvenir d'un pauvre frère. Je suis encouragé par ce témoignage de bienveillance, parce qu'il me porte davantage à croire que vous ne m'oubliez pas dans vos prières. Oh ! oui, Monseigneur, ajoutez encore un présent à celui que vous avez daigné m'envoyer, celui d'un *Souvenez-vous* à la Très Sainte Vierge que vous aimez tant. Je me souviens que, lors de votre visite à Athabaska, à la fin des offices, vous ne sortiez jamais de la chapelle sans avoir salué la Sainte Vierge, devant son autel, par une fervente prière. J'en étais grandement édifié.

« J'ai, à cette heure, à dire quelques mots sur mon compte. Je suis dans les 46, et vous savez que lorsqu'on travaille tant soit peu dur à cet âge, on s'en doit ressentir plus ou moins. J'ai toujours bon estomac, mais je ne suis pas à l'aise comme j'étais jadis : tout, les fatigues, les peines, m'affecte bien davantage. Comme vous connaissez le Lac la Biche, je vous dirai que je m'occupe à toutes les sortes d'ouvrage qui s'yfont. Grâces au bon Dieu, l'occasion et la nécessité m'ont engagé à me rendre capable des travaux de la menuiserie. Le *moulin à scie* que Mgr Faraud s'était efforcé de mettre en mouvement avant son départ, a bien marché le printemps dernier. Seulement nous sommes privés de bien des choses qu'on se procure dans les pays où l'on achète tout ce qu'on veut.

« Le blé a éprouvé des contretemps ces deux années au Lac la Biche. C'est pourquoi nous sommes passablement sevrés de farine.

« Le R. P. Végreville a fait une grave maladie, le printemps dernier, dont il se ressent encore.

« Le R. P. Petitot passe l'hiver ici, son voyage en France étant ajourné.

« Le R. P. Collignon est allé faire une visite au R. P. Rémas, au Petit lac des Esclaves, dans le but aussi d'être plus tranquille pour étudier la langue crise.

« Il me semble que les gens du Lac la Biche sont assez satisfaisants sous le rapport de la religion. J'en vois en assez grand nombre et assez souvent qui s'approchent des Sacrements.

« Monseigneur, j'ai la douleur de vous apprendre que notre bon et saint Père Eynard s'est noyé, le 6 du mois d'août, en bas du rocher qui est à la porte de la chapelle d'Athabaska.

Par principe de santé, il allait se baigner tous les matins, tout seul, avant le lever des autres, et un beau jour il y est resté. Je l'ai beaucoup regretté, il m'écrivait régulièrement, comme à un frère ; mais je n'approuve personne de s'exposer à l'eau tout seul. Si c'est moi le premier qui vous en apprend la triste nouvelle, je lui rendrai service en étant l'occasion que vous ferez, au plus tôt, que l'on prie beaucoup pour lui.

« Monseigneur, je termine en vous priant de me donner votre bénédiction.

« De Votre Grâce,

le serviteur très humble et très soumis et fils très obéissant,

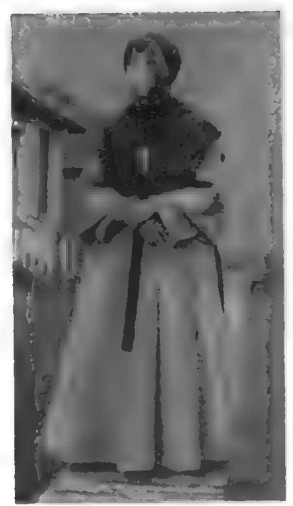
Alexis Raynard, O. M. I.

* * *

Au printemps de 1874, notre Frère fut gravement malade. La Sœur Youville, supérieure du couvent des Sœurs Grises, qui en donnait la nouvelle à Mgr Taché, le 20 avril, le dit à ce moment-là « hors de danger », sans autre détail.

Entre toutes les causes possibles de cette maladie, on pourrait en voir une dans une nouvelle, certainement très pénible pour lui, qu'il apprit vers ce temps-là. Mgr Grandin nous a dit qu'il avait été malade de chagrin à la mort du R. P. Vincens, son ancien supérieur à N. D. de l'Osier. Or il n'est pas téméraire de dire qu'il aimait encore plus sa mère. On se souvient qu'au moment de son départ pour les Missions, alors qu'elle était malade, il lui avait caché sa destination, de peur d'aggraver sa maladie, par la tristesse qu'elle en aurait éprouvé. Nul doute qu'à un cœur aussi délicat, la nouvelle de la mort de sa mère ne fît l'impression la plus douloureuse. Mme Reynard était morte, le 25 novembre 1873, au Mas du Crouzet. Sa sépulture avait eu lieu le lendemain, aux Salles de Gagnières, nouvelle paroisse, détachée de Castillon, depuis 1866, et dont le hameau de la Bourguette faisait partie.





Sœur St AMABLE

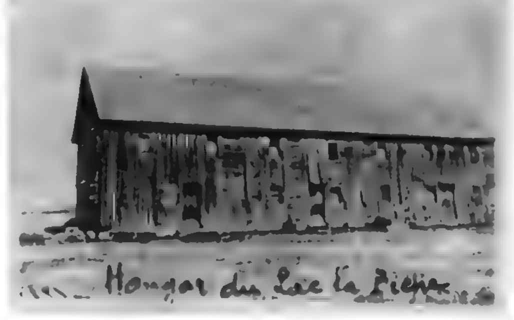
Au Lac
LA BICHE
Mission
N.-D.
des
VICTOIRES






Rivière des Esclaves
Barge de 50 p.




Hangar du Lac la Biche


Riv. Athabaska
du Grand Rapide

CHAPITRE XII

DERNIÈRE ANNÉE ET MORT DU FR. ALEXIS

(1874-1875)

Fondation de l'école des Saints Anges à la Nativité. — Nouveaux *ministres* et nouveaux missionnaires. — Mgr Clut se rend au Lac la Biche. — Il en emmène le Fr. Alexis à la Nativité. — Le voyage. — Séjour à la Nativité. — Noël 1874. — Inquiétudes. — Envoi de nouvelles Sœurs pour le couvent des Saints Anges. — Envoi du Frère au-devant d'elles. — Ses compagnons : métis, Louis l'Iroquois et Geneviève Duquette. — Séparation au Grand Rapide. — Retour de Mgr Faraud au Lac la Biche. — Nouvelles inquiétantes. — Le Frère est mort. — Il a été tué et mangé. — Ses restes. — Funérailles. — Précisions sur les circonstances et la date de sa mort. — Que devinrent l'Iroquois et l'orpheline ? — Douleur universelle. — Honneurs rendus aux précieux restes : à la Rivière des Maisons ; à St Albert. — Emotion et service solennel à Gagnières. Conclusion.

Le Fr. Alexis n'était plus seul Frère au Lac la Biche, depuis l'arrivée du P. Petitot (nov. ou déc. 1873) : le Fr. Racette, qui l'y avait accompagné depuis la Providence, y était resté et devait en devenir le meunier attitré.

Le P. Collignon étant revenu du Petit lac des Esclaves, le P. Petitot était parti pour la France.

*
* *

Pendant que notre bon Frère continuait de se dévouer à N.D. des Victoires, comme il avait fait partout où l'obéissance l'avait envoyé, il se passait, à la Nativité, des évènements que nous devons faire connaître. Mgr Clut, qui s'y était rendu à la fin de décembre 1873, y avait appris qu'un ministre protestant allait y venir bientôt et y fonder une école. Pour éviter un désastre, il était nécessaire de prévenir ce ministre, en ouvrant à la Mission une école catholique. Et, par suite, il fallait d'urgence faire venir des Sœurs. Le temps pressait trop pour attendre le résultat de démarches régulières auprès de Mgr Faraud, qui était en France, et auprès de la maison-mère des Sœurs Grises, à Montréal. Mgr Clut eut donc recours aux

Sœurs déjà établies à la Providence, se réservant de faire ensuite le nécessaire pour régulariser toute chose. A sa demande pressante, la supérieure du couvent de la Providence, Sœur Lapointe, vint elle-même, avec Sœur St-Michel-des-Saints et Domithilde Letendre. Elles arrivèrent à la Nativité le 20 juillet, sous la direction du P. Grouard, qu'une maladie grave obligeait à se rendre en France. Le P. Laity les installa dans leur nouvelle demeure, un vieux hangar que le Fr. Reynier avait tant soit peu réparé, en attendant mieux [1]. Huit jours plus tard, elles y ouvraient leur école, avec une douzaine d'enfants, parmi lesquelles se trouva Geneviève Duquette, l'orpheline du Lac la Biche. La situation était sauvée.

***

Il était temps, car les barges de la Compagnie de la Baie d'Hudson arrivaient au Fort Chippewyan, amenant, non pas un ministre, mais deux !... Et qui ? Le déjà trop fameux Bompas, qui revenait d'Angleterre, marié et créé évêque anglican ; et avec lui, un autre ministre, marié aussi.

Par ces mêmes barges, on attendait un renfort de missionnaires, plus nécessaire encore qu'on ne l'avait cru. Mais, ô déception ! elles n'avaient à leur bord ni Pères ni Frères. Vite Mgr Clut se fait remettre son courrier, et il apprend que les nouveaux missionnaires, arrivés trop tard à St-Boniface pour avoir place sur les barges de la Compagnie, ont été dirigés vers le Lac la Biche.

Craignant qu'ils ne soient obligés d'y passer l'hiver, il se décide à aller au-devant d'eux. Il part, le 4 août, en canot d'écorce, avec quatre hommes. Il arrive à N. D. des Victoires le 23, excédé de fatigue. Il y trouve, en effet, ses missionnaires, et les approvisionnements des Missions du Nord. En toute

---

1. Voir P. Duchaussois, *Femmes héroïques*, p. 113-121, éd. 1928. On se souvient que le P. Faraud, avec le Fr. Alexis, avaient construit une maison pour les Sœurs, entre 1858 et 1861. Sans doute cette maison avait été employée à quelque autre usage depuis ce temps, ou bien est-ce elle, négligée et détériorée, qui ne méritait plus que le nom de « vieux hangar » ?

hâte, on met une barque en état de faire le voyage, on y entasse tous les bagages, et le 28, tout est prêt pour le départ.

La nouvelle de l'accord passé avec Mgr Grandin, à Paris, le 22 avril, est déja connue au Lac la Biche, sans doute par les nouveaux arrivants, qui ne se sont embarqués au Hâvre que le 25 (avril). On dit même que Mgr Faraud ne reviendra plus dans ses Missions. Mgr Clut, d'ailleurs, avait dû être informé de la nouvelle convention par ses lettres ; il la connaissait en tout cas avec assez de certitude pour agir en conséquence. Ecoutons-le :

« Le jour du départ fut indiqué pour le 28 août. J'emmenais avec moi le R. P. Collignon et le Fr. Alexis, qui devenaient disponibles par la cession de N. D. des Victoires à Mgr Grandin. J'emmenais aussi les Pères Ducot et Pascal, les Frères Renault et Scheers, et M. Pradier (les nouveaux venus)... Le R. P. Collignon et le Fr. Alexis étaient si estimés à N. D. des Victoires, que leur départ fit verser bien des larmes ».

Le journal des Sœurs du Lac la Biche fait écho à cette lettre de Mgr Clut, par des plaintes amères au sujet de ces départs : elles restaient avec le P. Végreville, le Fr. Racette et un « jeune Français », désignant ainsi un postulant convers, nommé Favier, qui ne voulut pas aller plus loin que le Lac la Biche, sous prétexte qu'il n'y avait pas de pain plus au Nord.

En bonne saison, il ne fallait que huit à dix jours pour faire aisément le voyage de N. D. des Victoires à la Nativité. A l'époque où partaient nos voyageurs, l'eau étant basse dans les rivières, le voyage était beaucoup plus long et plus pénible, à cause des nombreux rapides où l'on était obligé de faire portage. Aussi ne devaient-ils arriver à la Nativité qu'après dix-huit jours d'efforts et de souffrance.

Le Fr. Alexis avait déjà parcouru ce trajet, en sens inverse, en 1870, marchant alors à pied sur la rivière glacée. Accompagnons-le dans ce voyage de retour au lac Athabaska.

Le départ eut donc lieu le 28 août.

« Vers quatre heures du soir, écrit Mgr Clut, un goûter de famille nous fut servi, puis la bénédiction du St-Sacrement fut donnée pour l'heureuse issue du voyage. Les adieux furent

déchirants : les séparations sont toujours pénibles, mais surtout dans nos immenses déserts du Nord, où le plus souvent on se quitte pour ne plus se revoir. »

La traversée du lac se fit sans difficulté ; mais dès que nos voyageurs arrivèrent à la petite rivière La Biche, par laquelle le lac se décharge dans la rivière Athabaska ou Grande Rivière La Biche, la misère commença.

« L'eau, déjà bien basse lors de notre montée, continue Mgr Clut, a encore beaucoup baissé depuis notre passage, et notre barque, surchargée, a un trop fort tirant d'eau. Arrivés dans les rapides et les endroits plats, il faut nous mettre à l'eau et traîner la barge en la soulevant. Le canot que nous emmenons sert à transporter nos colis par petites portions, dans les passages les plus difficiles ; on le charge de 800 kilogrammes chaque fois ce qui allège la barque. Durant deux jours, les PP. Collignon et Pascal, les FFr. *Alexis*, Renault et Scheers sont obligés de se mettre à l'eau jusqu'à la ceinture comme les hommes de peine, et cela presque tout le temps. Durant ce temps-là, l'Évêque d'Erindel poursuit sa route par monts et par vaux et à travers les bois, avec le P. Ducot, M. Pradier et la femme d'un de nos hommes. Notre tâche était moins fatigante que celle de nos chers compagnons de voyage plongés dans l'eau froide, mais cependant elle était encore une rude épreuve. C'est ainsi que nos nouveaux missionnaires ont fait leur noviciat de misères et leur entrée dans le Vicariat du Mackenzie. Dans ce pays, il nous faut des sujets points douillets et aimant beaucoup le bon Dieu et les âmes. »

Le 2 septembre, ils arrivèrent à la rivière Athabaska. Une demi journée fut employée à radouber (réparer) la barge, qui avait beaucoup souffert dans les rapides de la petite rivière. Pour l'alléger, plusieurs des religieux prirent place avec Mgr Clut, dans son canot d'écorce.

Le 5, la caravane arriva au Grand Rapide. « En cet endroit la Rivière la Biche est au moins aussi large que le Rhône, et roule un volume d'eau aussi considérable. De chaque côté s'élèvent des rives de pierres mollasses qui surplombent et semblent menacer la tête du voyageur. Leur hauteur doit être en moyenne de trente à quarante mètres. Au-dessus du Rapide, elles sont encore plus hautes. Ces énormes blocs, minés par le temps et rompus par les glaces, ont formé au milieu de la

rivière une masse compacte recouverte d'alluvion et de sable où poussent de grands sapins. Cette île, en interceptant le cours de la rivière, a forcé l'eau à s'ouvrir violemment un passage de chaque côté. Le courant étant déjà très fort, au-dessus de l'île, l'eau vient se briser sur les blocs énormes qui lui servent de contre-forts, puis retombe en mugissant, et forme des cascades qui se succèdent jusqu'au bas de l'île (environ un demi-mille, 800 mètres), où les deux bras de la rivière se réunissent, présentant à leur confluent des houles de deux ou trois mètres de haut. Les eaux s'entre-choquant et se brisant contre les rochers font un bruit à la fois sourd et strident, plus fort que cent coups de canon de gros calibre partant à la fois [1] ».

Il y avait deux manières de franchir cet obstacle : ou aborder l'île et y faire un portage sur sa longueur d'un demi-mille, ou descendre sur la rive du fleuve et faire un portage de deux kilomètres : c'est ce dernier parti que prit Mgr Clut. Il fallut donc transporter à dos tous les bagages, sur ce long et difficile parcours.

« Je ne m'arrêterai pas, dit-il lui-même, à décrire toute les difficultés que nous eûmes à surmonter dans la grande rivière la Biche, au Grand Rapide et dans une succession de rapides, l'espace de 150 kilomètres. Qu'il me suffise de dire que quatre ou cinq fois, notre barque a donné contre des récifs, et que trois ou quatre fois elle a été assez endommagée ».

Le 8 septembre, nos voyageurs étaient à MacMurray. Quatre hommes, venus avec eux du Lac la Biche, les quittèrent là pour s'en retourner. Les difficultés du côté de la rivière avaient pris fin. D'autres vinrent du mauvais temps.

« Avant d'arriver à la Mission de la Nativité, notre patience a été exercée par quatre jours (du 10 au 13) de pluie, de neige et de vent furieux. Impossible d'avancer. Cependant nous sommes dans un campement où il y a de la boue jusqu'aux genoux ; on est trempé jusqu'aux os, on grelotte et on peut à peine faire du feu pour se chauffer. Lorsque je voyais mes compagnons abattus, je remontais leur courage en disant qu'on n'a pas toujours autant à souffrir, et que nous étions là dans un des plus mauvais campements de ma vie de missionnaire ».

1. Mgr FARAUD, *Missions des Oblats*, t. 9, p. 9.

« Enfin, le 14 septembre, à une heure du matin, continue Mgr Clut, le mauvais temps ayant cessé, je criai bien fort : *Lève ! Lève !* et à deux heures nous partîmes. Au point du jour, nous arrivions sur notre beau lac Athabaska. Une bonne brise enfle notre voile, et à sept heures du matin nous étions proches de la Mission de la Nativité, chantant tous ensemble un *Magnificat* solennel, tandis que les nombreux échos d'alentour répétaient le cantique de Marie, et que la petite cloche de la Nativité nous saluait de ses sons argentins. Plusieurs jeunes gens, sous la conduite du P. Laity, tiraient des coups de fusil. Au Fort, et à la Mission, les pavillons flottaient au vent en notre honneur.

« Je retrouvai, ajoute-t-il, le P. Laity et le Fr. Reynier, en bonne santé ; ils étaient heureux d'apprendre que les PP. Collignon et Pascal et le Fr. Alexis allaient être leurs compagnons durant une partie de l'hiver. Le R. P. Collignon a reçu pour obédience d'aller à la Rivière la Paix, pour tirer le R. P. Tissier d'une trop profonde solitude de sept ans, et l'aider à l'évangélisation d'un vaste district de missions. Le R. P. Pascal ira évangéliser les Mangeurs de Caribou en remplacement de notre défunt P. Eynard. Enfin le Fr. Alexis se dévouera encore, comme autrefois, dans la chère Mission de la Nativité, à l'établissement de laquelle il a tant contribué[1]. »

Nous laisserons Mgr Clut continuer son voyage, avec les compagnons qui lui restent, et nous nous arrêterons avec notre Frère au Lac Athabaska.

Nous n'avons malheureusement point de renseignements directs sur les huit mois et demi qu'il passa alors à la Nativité. L'histoire des Sœurs Grises, par le P. Duchaussois, nous permettra d'y suppléer en partie.

Sa présence était bien nécessaire, tant les pauvres Sœurs étaient installées misérablement. « La neige et le vent entraient, comme chez eux, dans leur masure », et il y avait beaucoup à

1. Ces passages de Mgr Clut sont tirés d'une lettre publiée dans les Annales de la Propag. de la Foi, 1876, pp. 427-440, et d'une lettre publiée dans les *Missions des Oblats*, t. 14, pp. 5-14.

faire pour la rendre, ne disons pas confortable, mais simplement habitable. Le Fr. Alexis était heureux d'utiliser là ses talents de menuisier.

Mais c'est à Noël surtout qu'il put jouir, lui qui avait vu les Noëls des premières années !

« La messe de minuit a été solennelle, à la Nativité, écrivait le P. Pascal à Mgr Clut. Sœur Lapointe a mis tout en son pouvoir pour relever les splendeurs de ce jour. Les enfants ont exécuté trois ou quatre morceaux en parties, avec une assurance et une mélodie que l'on ne rencontrerait pas dans toutes les églises de Montréal. Les parents en versaient des larmes de bonheur. Eh ! Monseigneur, quel est celui qui n'aurait pas été ému, en entendant ces voix angéliques chanter les louanges de leur divin Sauveur couché dans le berceau ! Cette nuit-là, nous avons vu notre chapelle remplie de monde. Personne ne manquait. Tous les protestants du Fort, au nombre desquels se trouvait le maître d'école lui-même, ont assisté à la messe de minuit et à celle de l'aurore qui la suivit. Les Sœurs sont on ne peut plus dévouées à leur œuvre. »

L'œuvre était donc bien lancée ; elle n'en faillit pas moins mourir. Commencée, comme on l'a dit, sans les autorisations régulières, elle ne fut point approuvée par la Supérieure Générale, la T. H. Mère Dupuis. Une lettre d'elle apportée à la Nativité le dimanche dans l'octave de Noël, par un express extraordinaire, signifiait aux Sœurs de quitter Athabaska aussitôt après sa réception. Par bonheur, il était impossible de partir immédiatement : il fallait attendre l'ouverture de la navigation. Entre temps une réponse différente pouvait venir... on comptait sur l'intervention du R. P. Grouard : « Dussé-je me mettre à genoux, avait-il dit, je ne reviendrai pas avant d'avoir obtenu l'approbation ! ». Lorsqu'il était arrivé à Montréal, la lettre de refus était déjà partie, et la décision semblait irrévocable : malgré toutes les raisons qu'il fit valoir, le P. Grouard dut continuer son voyage vers la France sans avoir rien obtenu.

Ces démarches cependant de Mgr Clut et du P. Grouard, après celles qu'avait faites à plusieurs reprises Mgr Faraud, firent réfléchir la Supérieure Générale. Y voyant un signe de la Volonté de Dieu elle finit par accorder ce qu'elle avait cru

devoir auparavant refuser, et fit savoir à Mgr Faraud qu'elle allait envoyer trois Sœurs à la Nativité.

Cette nouvelle fut une grande, mais combien agréable surprise pour le Vicaire Apostolique, qui s'empressa de la communiquer à Mgr Taché, en le priant « de prendre les mesures nécessaires pour le transport des Sœurs, soit par les barges de la Rivière-Rouge au Grand Portage, soit par Carlton et le Lac Vert», c'est-à-dire par la voie des charrettes, mais pour aboutir de toute façon au Portage la Loche.

« Je vais écrire, ajoutait-il, à M. MacFarlane, pour le prier de s'occuper de la dernière partie de ce voyage. Je voudrais faire passer en même temps au moins deux prêtres et le petit bagage de tout ce monde-là. »

Il écrivit, en effet, à M. MacFarlane, chef du district d'Athabaska, pensant que sa lettre ne l'atteindrait qu'au Portage la Loche, et il n'écrivit pas au P. Laity, qu'il ne croyait pas pouvoir joindre en temps utile, car sa lettre à M. MacFarlane est du 1er décembre 1874.

A la Nativité, on connut la nouvelle de l'acceptation, le 26 février 1875, par une lettre de la maison-mère, qui annonçait en même temps que trois Sœurs se mettraient en route au mois de mai, pour le couvent des Saints Anges — c'est le nom qui avait été donné à la nouvelle fondation.

« L'action de grâces monta de tous les cœurs. On redoubla d'activité pour rendre le hangar plus habitable aux chères annoncées ; l'intérieur fut lambrissé jusqu'à la hauteur des châssis (fenêtres) ; les meubles les plus indispensables furent ébauchés ; tous les instants libres s'y consacrèrent[1] ». On devine que le dévouement du Fr. Alexis fut largement mis à contribution pour ce travail.

* * *

On attendait donc des Sœurs, et Mgr Clut était monté de la Providence à Athabaska pour les recevoir.

---

1. P. Duchaussois, *Femmes Héroïques*, p. 117, (éd. 1928).







CIMETIÈRE DE SAINT-ALBERT
Les Croix indiquent l'emplacement des tombes
du Fr. ALEXIS et des PP. FAFARD et MARCHAND



Hache qui dépeça le corps
du Fr. ALEXIS, et sa corne à poudre



EGLISE DE GAGNIÈRES



EGLISE DE GAGNIÈRES

Mais par quelle voie viendraient-elles ?

On pensa qu'elles viendraient par la voie des prairies et le Lac la Biche, et il fut décidé que le Fr. Alexis s'y rendrait au devant d'elles. Il faudrait d'ailleurs construire une barque pour les amener avec leurs bagages.

La lettre de Mgr Faraud à M. MacFarlane arriva pourtant à Athabaska avant le départ des barges du Nord pour le Portage la Loche et fut lue par le P. Laity ; mais, soit que le Fr. Alexis fût déjà parti, soit que l'on eût appris à la Nativité que les Sœurs venaient effectivement par les prairies, rien ne fut changé à la première décision, et le Frère partit le 1er juin. Louis Lafrance, métis iroquois au service des Missions depuis une vingtaine d'années, l'accompagnait. Avec eux voyageaient aussi deux familles métisses qui se rendaient au Lac la Biche, les familles de Thomas Huppé et de Tremblé. Les Sœurs de la Nativité avaient en outre confié à l'une de ces familles la jeune orpheline, Geneviève Duquette, âgée maintenant de quatorze ans, que l'on renvoyait aux Sœurs de Notre-Dame des Victoires.

Avant de suivre notre Frère vers le Lac la Biche, disons que les sœurs attendues à la Nativité venaient de St-Boniface, par la voie ordinaire des charrettes, accompagnées par les abbés Lecorre [1] et Le Doussal [2], qui tous deux allaient faire leur noviciat dans les Missions. Elles avaient quitté St-Boniface le lundi 31 mai. Arrivées à Carlton, au lieu de prendre la route du Fort Pitt et du Lac la Biche, elles avaient pris celle du Lac Vert et de l'Ile-à-la-Crosse d'où, après trois semaines d'arrêt, elles partirent avec les *brigades* du Grand Portage. Elles n'arrivèrent à la Nativité que le 13 août [3].

Nous avons nommé les compagnons de voyage du Fr. Alexis, il sera utile de faire connaître davantage le métis iroquois, Louis Lafrance.

---

1. Qui revenait de France, où il était allé après un voyage excessivement pénible au Youkon.

2. Nouveau venu.

3. Lettre du P. Lecorre, 25 nov. 1875. *Missions des Oblats*, t. 14, p. 281.

Des métis iroquois, originaires de Caughnawaga, près de Montréal, après un temps de service comme employés de la Baie d'Hudson, s'étaient établis près du Fort Jasper, dans les Montagnes Rocheuses. Visités d'abord par le P. De Smet, Jésuite, vers 1845, ils l'avaient été de nouveau, en 1853, par M. Lacombe (non encore Oblat), et puis par le P. Rémas, Oblat, en 1856. A la suite de cette dernière visite, un certain nombre d'entre eux étaient venus s'établir au lac Ste-Anne, pour se trouver « auprès des prêtres », dit le P. Lacombe, dans son premier rapport sur la Mission du Lac Ste-Anne. Louis Lafrance appartenait à cette tribu. C'est lui, pensons-nous, que le P. Tissot avait rencontré au Fort Pitt, en 1861, et dont il écrivait : « Louis l'Iroquois n'est point protestant, mais il est impur[1] ». Son engagement au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson terminé, il était allé rejoindre ses compatriotes au Lac Ste-Anne, et il s'était mis au service des missionnaires. Il y était au moins dès 1865, car, au retour d'une course aux malades, le P. Rémas trouva sa maison « en désordre », dit-il, ou plutôt « en discorde », et c'était son Louis Lafrance qui en était cause, parce qu'il était « trop *choquant* pour les métis[2]. »

Il ne resta pas longtemps au lac Ste-Anne après la lettre où le P. Rémas se plaignait ainsi de lui. Vers la fin de mai (1865), le P. Caër se rendant à l'Ile-à-la-Crosse, en passant par le Lac la Biche, y emmenait l'iroquois. Tous deux demeurèrent à N. D. des Victoires du 2 juin jusqu'au milieu d'août à peu près. Louis Lafrance suivit le P. Caër à l'Ile-à-la-Grosse. Il paraît qu'il n'y aurait pas été très estimé de sauvages. Voici un détail raconté par Mgr Grandin. « Il y avait (à la Mission) un petit sauvage muet, très fin et très espiègle.

« — Connais-tu l'Evêque ? lui demandait-on.

« Signe de tête du muet et geste des deux mains, au-dessus de la tête, pour figurer une mitre.

---

1. Lettre du 19 avril 1861 à Mgr Taché. (Archives de St-Boniface).

2. Lettre du P. Rémas à Mgr Taché, 8 mai 1865. Archives de St-Boniface

« — Connais-tu l'Iroquois ? poursuivait-on.

« Eternel silence du muet, mais coup d'œil de travers et geste de l'index inclinant le nez de côté... *(Rires des assistants).*

« De fait, ce pauvre Iroquois avait l'esprit aussi croche que son nez [1]. »

De l'Ile-à-la-Crosse, l'Iroquois était passé à la Nativité. De lui les Montagnais — du lac Athabaska ou de l'Ile-à-la-Crosse — auraient dit, en le voyant pour la première fois : « Cet homme a dû tuer du monde [2]. »

Sa brutalité était connue. « On raconte qu'un jour, dit Mgr Grandin, ses chiens ne marchaient pas droit le long du sentier battu sur la neige : il se facha, et, d'un coup de hache, il en fendit un en deux, de l'épaule à la queue. Il mit les morceaux de chaque côté du chemin pour servir de leçon aux autres chiens.

« C'était aussi un orgueilleux. Il suffisait de le vanter pour le faire travailler comme quatre.

« Détail curieux, dit encore Mgr Grandin : il portait en tout temps de beaux mocassins de caribou. Il ne les enlevait jamais, même pour son sommeil. Pourtant, un jour qu'on dut lui donner l'extrême-onction, on le déchaussa et l'on remarqua qu'un de ses pieds manquait des orteils : c'était une infirmité, il s'était gelé le pied.

« Ainsi un homme au nez croche, résultat d'une chute d'enfance ; privé des doigts d'un pied, résultat du froid ; bourreau de travail — au moins quand on le voyait — ; vantard et cruel... Tel était le compagnon du Fr. Alexis [3]. »

Ce portrait n'est pourtant pas complet, et s'il l'était, on se demanderait comment les missionnaires pouvaient garder un tel homme à leur service. Louis Lafrance avait les qualités de sa race. Il était bon guide et bon chasseur, et, de plus, comme tous les Iroquois de Caughnawaga, très attaché à la religion

1. *Missions des Oblats*, t. 39, pp. 75-76.
2. P. Duchaussois, *Apôtres inconnus*, p. 248.
3. *Missions des Oblats*, t. 39, p. 76.

catholique; comme ceux du Fort Jasper, il était allé au Lac Ste-Anne, pour être auprès du prêtre. Bien plus, il semble s'être donné à eux, par dévotion. Au fait, il était regardé par eux comme un membre de la famille. Dans une de ses lettres, Mgr Clut va jusqu'à lui donner le nom de « Frère Louis », et il parle de ses progrès dans la vie spirituelle. Il accompagnait habituellement les missionnaires dans leurs grands voyages, et ils n'avaient pas à s'en plaindre. Tout récemment, il s'était égaré avec Mgr Clut, dans une tournée à la Rivière la Paix. Il avait sans doute travaillé au chemin de Mgr Faraud, avec le Fr. Alexis, et ils avaient dû être tous les deux du nombre des experts envoyés pour examiner le terrain jusqu'au Fort des Maisons, puisque Mgr Faraud pouvait écrire, le 29 juillet suivant: « Ils n'ont pas pu s'égarer : le chemin que nous avions commencé allait presque jusque là. LOUIS LAFRANCE ET LE FRÈRE Y ÉTAIENT DÉJA PASSÉS ». C'était donc en toute confiance que le Fr. Alexis devait voyager avec l'Iroquois.

Le départ eut lieu le 1er juin. C'est le moment où la fonte des neiges dans les montagnes grossit démesurément la rivière, et rend la navigation difficile. De plus, voulant emporter une assez lourde charge de sel et de peaux d'orignaux, le Frère avait pris, au lieu d'un canot, une barque plate, « un squif » selon le mot du pays, augmentant encore la difficulté. Le voyage fut lent : il fallut douze jours pour se rendre à la Fourche, ou MacMuray. La rivière ne cessait de grossir. Cependant, sur les instances du Frère probablement, la caravane continua sa route. Elle dut mettre cinq ou six jours, peut-être sept ou huit, à se rendre jusqu'auprès du Grand Rapide, où elle serait arrivée entre le 18 et le 20 juin. Il n'était pas possible d'aller plus loin : la rivière charriant des troncs d'arbres, la navigation devenait trop dangereuse; d'autre part, les provisions touchaient à leur fin. Huppé et Tremblé furent donc d'avis de retourner à MacMurray, pour y attendre la baisse des eaux et prendre d'autres provisions.

Le Frère Alexis ne crut pas pouvoir accepter ce retard. L'ordre qu'il avait reçu le pressait... Et puis la perspective

de rester trop longtemps avec les deux familles métisses ne lui souriait point, à cause de l'orpheline, car il avait eu déjà à reprendre vertement Louis Lafrance pour sa conduite avec elle. « En chemin, dit Mgr Grandin, l'Iroquois se conduisit mal avec l'orpheline. Le Fr. Alexis lui fit des observations. Mais l'Iroquois se fâcha rouge. » Le Frère déclara donc qu'il se rendrait à pied au Lac la Biche, par le chemin que lui et l'Iroquois connaissaient bien, à travers la forêt ; ils avaient encore des vivres pour deux ou trois jours ; ils étaient bons chasseurs tous les deux, avaient des munitions de chasse, et le gibier abondait dans la forêt ; ce chemin d'ailleurs abrégeait la distance : c'étaient environ 100 milles (160 km.) qui leur restaient à parcourir, c'est-à-dire six ou sept jours de marche tout au plus. Il n'y avait pas grande imprudence à l'entreprendre.

Le voyant ainsi décidé à partir, quelqu'un lui proposa de prendre avec eux l'orpheline. « Le Frère refusa nettement, prévoyant que cette jeune personne serait d'un grand embarras [1] ». Du reste, l'un des métis prit son parti : « L'orpheline, dit-il, ne sera pas capable de faire la route à pied ». Mais l'Iroquois tenait à l'avoir : « S'il le faut, répondit-il, je la porterai sur mon dos [2] ». « Le Frère résista encore. Nouvelle colère de l'Iroquois. Voyant qu'il ne gagnerait rien avec cet entêté, et ne voulant pas l'irriter davantage, le Fr. Alexis le laissa faire, mais à regret. Ils partirent [3] ».

Les métis les virent s'éloigner, suivant encore la rivière, qu'ils devaient remonter jusqu'au Fort abandonné des Maisons, avant de s'engager dans la Forêt ; eux reprirent la direction de Mac Murray, inquiets de ce qui allait se passer.

....

Pendant ce temps Mgr Faraud, revenant de France, remontait la rivière Saskatchewan sur le premier bateau à vapeur de

1. Journal des Sœurs du Lac la Biche.

2. Parole rapportée au Fr. Moalic, O. M. I., par Thomas Huppé.

3. Mgr Grandin, loc. cit., *Missions des Oblats*, t. 39, p. 76-77.

C[ie] de la Baie d'Hudson, se rendant au Lac la Biche, tandis que toute une caravane de nouveaux Missionnaires se dirigaient vers le même terme par les charrettes des prairies. En passant à Carlton, il reçut deux lettres de M. Mac Farlane et une de Sœur Lapointe lui annonçant que le Fr. Alexis était parti le 1[er] juin à destination du Lac la Biche, « pour venir y construire une barge afin de descendre les Sœurs et leurs bagages [1] ».

Mgr d'Anemour arriva au Lac la Biche, le 27 juillet, en compagnie du P. Rémas, qui était allé au-devant de lui. Grande fut sa surprise de ne pas y voir le Fr. Alexis. Non seulement il n'était pas arrivé, mais personne n'ayant appris, au Lac la Biche, qu'il dût y venir, ne s'était inquiété de lui. Il était bien parti cependant le 1[er] juin : comment expliquer son retard ? « Mille causes, sans doute, pouvaient l'avoir arrêté et obligé à retourner sur ses pas. L'inquiétude pourtant était grande [2] ».

Le lendemain, les métis qui avaient voyagé avec lui, arrivèrent à leur tour. Ils n'eurent rien de plus pressé que d'aller à la Mission, prendre des nouvelles du Frère, et dire ce qu'ils avaient vu eux-mêmes en chemin. « Hier soir, continue Mgr Faraud, le fils de Tremblé nous apportait des détails navrants. Le Frère est réellement parti le 1[er] juin, accompagné de Louis Lafrance et d'une orpheline que les sœurs envoyaient ici *pour se débarrasser* ». Monseigneur Faraud raconte ce que nous savons déjà, comment le Frère, avec Louis Lafrance et l'orpheline s'étaient séparés de leurs compagnons de route pour venir à travers la forêt, tandis que les métis retournaient à Mac Murray. Puis il ajoute : « Le jeune Tremblé, en remontant, a cherché à découvrir ce qu'étaient devenus ceux qu'il avait laissés. Arrivé à l'embouchure de la Rivière du Fort ou des Maisons, au-dessus du Grand Rapide, il a trouvé la couverte, le capot du Frère et son fusil, jetés sur les branches. Les traces des voyageurs continuant péniblement leur route étaient encore visibles sur le sable. Cinq ou six jours peut-être s'étaient

1. Lettre de Mgr Faraud, de N. D. des Victoires, 29 juillet 1875.
2. Mgr Faraud, lettre citée, du 29 juillet.

écoulés depuis. Personne n'a répondu à de nombreuses détonations de coups de fusil ».

Notons bien ce que dit ce premier rapport. A l'embouchure de la rivière des Maisons, on a vu des traces de pas déjà vieilles, et, de plus, « la couverte, le capot et le fusil du Frère ». On se demande pourquoi ces objets ont été laissés là ; on croit que les traces de pas indiquent que les voyageurs ont continué leur route après les y avoir laissés.

« Vingt-six jours, continue Mgr Faraud, se sont écoulés depuis que ces dernières traces ont été vues, et ni le Frère ni personne n'a apparu jusqu'ici. Ils n'ont pas pu s'égarer : le chemin que nous avions commencé allait presque jusque-là. Louis Lafrance et le Frère y étaient déjà passés. Ils sont donc ou morts tous les trois de faim, crainte effrayante, mais trop fondée ; ou, trop faibles pour marcher, en sont-ils réduits à vivre de racines et de *sixe*[1], attendant du secours. Deux hommes vont partir avec quatre chevaux et des provisions, et dans quelques jours nous connaîtrons la réalité quelle qu'elle soit. L'espérance est bien faible et la douleur profonde ».

Les deux hommes envoyés par le P. Leduc, alors supérieur de la Mission, revinrent le 10 août[2]. Voici le rapport que l'un d'eux, Julien Cardinal, un des meilleurs et des plus fidèles amis des missionnaires, fit plus tard au R. P. Grouard : « Je partis à travers la forêt. Arrivé à la rivière des Maisons, je remarquai, sur la côte, des traces de pas à moitié effacées ; je suivis ces pistes et je découvris un petit monticule de sable que je me mis à fouiller. Je trouvai la tête du Frère ! Je la tire par les cheveux, elle me vient seule dans la main ! Elle portait la trace d'une balle. Ecartant le reste du sable, je découvre des os décharnés ! Il n'y avait plus à douter : le Frère avait été tué et mangé par l'Iroquois ! J'examine les environs, pénètre dans le bois, aperçois les restes d'un feu, et, dans les cendres et le

1. Le *sixe* est une espèce de champignon des terrains les plus maigres. On ne s'en nourrit que dans une extrême nécessité.

2. Date donnée d'après la lettre de Mgr Faraud, du 11 août.

charbon, de petits ossements, des phalanges de doigts et autres débris d'une main d'homme. En hâte je revins avertir le P. Leduc [1] ».

Ce rapport, fait longtemps après l'évènement, est-il exactement conforme à celui du moment même? Ce n'est pas probable! Il semble qu'au contraire les deux envoyés se gardèrent bien de dire tout ce qu'ils avaient vu. Le P. Leduc écrivait, en effet, le 10 décembre 1875 : « Voulant me renseigner sur le sort du Frère, j'engageai deux hommes qui partirent à cheval avec des provisions. Ils revinrent au bout de douze jours [2]. Ils avaient trouvé le pauvre Frère recouvert d'une couche de sable, sur la grève, à l'embouchure de la rivière des Maisons. Du guide, pas de nouvelles, ou plutôt des doutes affreux! [3] ».

Et Mgr Faraud, le lendemain même, 11 août, écrivait à M. MacFarlane : ... « Hier, deux hommes envoyés en découvertes m'apportaient la pénible nouvelle: le pauvre cher Frère est mort de faim et probablement aussi de maladie. Les détails manquent. J'envoie quatre hommes, avec Thomas Huppé, pour nous apporter son corps inanimé, et aussi le petit bagage resté en route ». Thomas Huppé, l'un des métis qui avaient voyagé avec notre Frère, était en effet tout désigné pour aller chercher ses restes. Il convenait qu'il y eut aussi un Oblat: ce fut le Frère Alexandre Lambert [4].

« Aussitôt, dit le P. Leduc, le Fr. Alexandre Lambert part en canot, avec quatre hommes, pour aller chercher les restes de notre pauvre défunt. Arrivés au lieu indiqué, le Frère et ses hommes procèdent à l'exhumation du cadavre. Horreur! Ils

1. Mgr Grouard, *Souvenirs*, p. 164.

2. Remarquons la rapidité de ce voyage : l'aller et le retour et les recherches sur place avaient pris à peine 12 jours : du 30 juillet au 10 août. Le T. R. P. Fabre se trompait donc grandement quand il écrivait, dans sa Notice sur le Fr. Alexis (t. 3, p. 278), qu'il lui fallait « vingt jours » pour venir du Grand Rapide à N. D. des Victoires.

3. *Missions*, t. 14, p. 201.

4. Un compte-rendu de cette mission existe aux archives de la Maison Générale, à Rome, écrit par le Fr. Alexandre lui-même, à son défaut, je citerai celui du P. Leduc, fait sur le rapport oral du Frère.

ne trouvent que des ossements desséchés, jetés là pêle-mêle; plusieurs même manquent complètement. Aucun ne porte la trace d'une dent d'animal, mais ils ont été coupés en plusieurs endroits; une hache est à côté, portant des traces de sang. La tête de la victime est transpercée de part en part. Nul doute: le Fr. Reynard a été tué. A quelques pas de là, des ossements calcinés indiquent qu'il a dû servir à apaiser la faim de son guide. Le Fr. Lambert recueille avec respect et avec une émotion qu'on ne saurait dire, ces ossements dispersés. Vingt jours plus tard nous donnions la sépulture à ces chères dépouilles, après que je les eus examinées moi-même, et que j'eus constaté l'identité du Frère par l'inspection des cheveux et de la barbe, restés intacts. Une omoplate manquait; nous apprîmes qu'elle avait été retrouvée plus tard dans la forêt, à une journée de marche du théâtre du crime. Le meurtrier a dû assouvir sa faim sur place; puis, il a sans doute désossé le cadavre et emporté autant de chair qu'il a pu, après l'avoir fait sécher comme on fait sécher à la prairie la chair du buffle. Ce malheureux a dû à la fin succomber lui-même, car on ne l'a vu nulle part[1] ».

C'est le 4 septembre que le Fr. Lambert revint avec les restes du Fr. Alexis. En les voyant, Mgr Faraud s'écria : « Est-ce bien là, ô mon Dieu, ce compagnon si fidèle et si dévoué de mes durs labeurs ; ce saint qu'on aimait et qu'on vénérait ; cette âme pure et candide qui attirait votre grâce sur toutes nos Missions et sur nous! S'il fallait du sang pour assurer le succès de notre œuvre apostolique, vous ne pouviez pas en choisir de plus pur !... [2]. »

La veille, les nouveaux missionnaires étaient arrivés, comme si Dieu avait voulu, par leur présence, rendre plus solennelles les funérailles de son serviteur. C'étaient le R. P. Husson, avec deux ecclésiastiques, les abbés Leserrec et Dupire, et deux postulants convers.

---

1. *Missions*, t. 14, p. 201-202.
2. Cité par le P. Duchaussois, *Glaces polaires*, p. 174.

La cérémonie funèbre eut lieu le 5 septembre. Un service fut chanté dans la chapelle des Sœurs, qui servait d'église, et le petit cercueil fut ensuite déposé dans le cimetière de la Mission. « Les sanglots éclatèrent tout le temps que dura la cérémonie [1] ».

Le soir même, Mgr Faraud écrivit à Mgr Taché :

« Hélas ! oui, il n'est que trop vrai que notre cher Fr. Alexis n'est plus... Après avoir erré durant longtemps à l'entrée de la rivière du Fort, au-dessus du Grand Rapide, attendant un secours qui lui a forcément manqué, puisqu'on ignorait ici qu'il fût en route, il paraît avoir été tiré à bout portant à la tête par son compagnon d'infortune au désespoir. Il y a plus, ô douleur ! ses ossements, qu'on nous a apportés hier, fracturés, coupés dans les jointures, et raclés avec une hache ou un couteau, disent trop haut qu'il est devenu la pâture de son compagnon d'infortune !!! Mon cœur se brise à ce récit, faites-moi grâce des autres détails. Cette mort paraît avoir eu lieu vers le 15 juillet. *Ce Frère était un saint, dont je demande qu'on écrive la vie.* Veuillez envoyer au R. Père Général ce que vous en connaissez [2] ».

Est-il possible de préciser plus que ne le fait ici Mgr Faraud, la date et les circonstances de la mort du Fr. Alexis ? — Nous le croyons.

Mgr Faraud était un peu dans l'erreur, à cause de ce qu'on lui avait dit et à cause de ce qu'on ne lui avait pas dit. Le fils Tremblé, en arrivant au Lac la Biche, lui avait dit avoir vu la couverture, le par-dessus et le fusil du Frère, et des traces de pas au-delà de l'endroit où ces objets avaient été déposés. De cela il avait conclu que le Frère avait encore erré plusieurs jours, avec l'Iroquois et l'orpheline, ayant, contre toute vraisemblance, perdu leur chemin. C'était le 3 juillet que ces traces avaient été vues. Tout gibier ayant manqué aux égarés, quoique ce fût une nouvelle invraisemblance dans une contrée où le

1. *Notice nécrol.*, t. 8, p. 279.

2. Archives de l'archevêché de St-Boniface.

gibier abondait, la faim avait dû faire perdre la tête à l'Iroquois et réveiller en lui les instincts cruels de la tribu qui a passé pour être la plus féroce de toutes les tribus sauvages, et l'Iroquois alors aurait tué son compagnon pour le manger.

Ce que Mgr Faraud ne savait pas, c'était la conduite de Louis Lafrance avec l'orpheline, et ses colères contre le Fr. Alexis Les métis eurent vite deviné ce qui avait dû se passer, et tous les missionnaires furent ensuite de leur avis. Si l'Iroquois avait tant tenu à ce que l'orpheline voyageât avec eux, c'était évidemment par passion. Or il n'y a pas de passion plus cruelle que l'impureté. Il lui fallait cette fille ; mais le Frère veillait : il avait son fusil et sa hache... Jamais l'Iroquois ne ferait ce qu'il voulait tant que le Frère serait là pour défendre Geneviève. Un seul moyen restait : s'en défaire en le tuant ! Et de plus, puisque les provisions faisaient défaut, sa chair en fournirait d'excellentes ! Par conséquent, selon toute probabilité, dès que les métis qui s'en retournaient à MacMurray furent assez loin, et ils l'étaient bien après la demi journée ou la journée de marche que les trois voyageurs avaient faite pour atteindre la rivière des Maisons, le soir peut-être, quand le Frère priait, à genoux, ou la nuit, tandis qu'il dormait, l'Iroquois prit son fusil, et, à bout portant, le tua.

Quel moment affreux pour la pauvre Geneviève Duquette !... La voilà devenue, sans défense, la proie de l'assassin !...

Pour lui, joie féroce !... Il y a de quoi festoyer : le cadavre du Frère !... Sa propre hache servira à le dépecer [1] !...

Et il fit festin ! [2]...

Le meurtrier coupa ensuite la tête qu'il laissa intacte et cacha sous une mince couche de sable ; puis il désossa ce qu'il put désosser, et, pour ne pas tout emporter, il demeura plusieurs jours à festoyer sur place, ou dans les environs.

---

1. Cette hache est conservée comme une relique, avec la corne à poudre du Frère.

2. Tout horrible que ce festin nous paraisse, on sait que maintes fois d'autres sauvages ont mangé, au moins en partie, la chair de leurs victimes. Pour ne citer qu'un exemple, les Esquimaux qui avaiens tué les PP. Rouvière et Leroux, mangèrent leur foie et leur cœur.

On se souvient qu'à l'époque de sa première communion, le petit Alexis Reynard, dans l'église de son pays dédiée à Saint-Jean-Baptiste, avait demandé la grâce « *d'être martyr comme Saint-Jean-Baptiste !* ». Sa prière était exaucée !...

D'après ce que nous venons de dire, à quelle date faudrait-il fixer la mort de notre Frère ? Les métis étaient passés à la rivière des Maisons le 3 juillet. Les dernières traces qu'ils avaient vues leur semblaient dater de cinq ou six jours : donc, du 28 ou du 27 juin, et peut-être aussi bien du 25. L'Iroquois avait pu rester sur place encore quatre ou cinq jours : ce qui reporterait la mort du Frère aux environs du 20 juin. D'autre part, c'est vers le 18 ou 19 juin que toute la caravane était arrivée au Grand Rapide et ce dut être le jour même ou le lendemain que l'Iroquois tua le Frère : de toute façon donc nous arrivons aux environs du 20 juin.

Un mot de Mgr Faraud, dans une lettre adressée à l'œuvre de la Propagation de la Foi, et que les Missions Catholiques ont publiée, confirme cette conclusion : « Le sang encore vermeil, qu'on distinguait à la tête du fémur et du cubitus, l'un et l'autre fracturés à coup de hache, indique que notre cher défunt était loin d'être réduit à la dernière extrémité au moment où le crime fut commis [1] ».

* * *

Sait-on ce que devinrent ensuite l'Iroquois et l'orpheline ? On fit des recherches pour les retrouver, mais à peu près en vain... « Quant à Louis Lafrance et à l'orpheline, écrit Mgr Faraud à Mgr Taché, le 1er février 1876, nous ignorons encore ce qu'ils sont devenus. Des Montagnais ont vu, à une journée plus bas que la rivière du Fort, un campement où deux personnes avaient couché. A côté était un vieux soulier de jeune fille. Dans ce même lieu les Montagnais disent avoir vu des osselets, carpes et métacarpes, qui ne leur paraissaient pas être des ossements d'animaux. Ce qui rend la chose proba-

1. *Missions Catholiques*, t. 8, p. 285.

ble, c'est que ces osselets manquaient à l'exception de trois ou qu tre que le Fr. Alexandre avait trouvés près du feu. Louison Fosseneuve, dit Shot, en revenant par le même chemin a vu dans le bois l'os appelé omoplate qui manquait aussi dans le nombre des reliques qu'on nous avait apportées[1] ».

L'Iroquois, après avoir ainsi séjourné quelques jours dans les environs du lieu où il avait commis son crime, « dut poursuivre sa route dans la direction du Fort Jasper, à travers les régions de l'Alberta ouest, car un Indien du Fort Vermillon reconnut ses brisées et celles d'une fillette allant de pair, aux environs de la Rivière la Paix. Il les suivit pendant deux jours jusqu'à un endroit où une pluie les avait effacées[2] ».

Plus tard, beaucoup plus tard, on obtint de nouveaux renseignements sur le sort de l'Iroquois. Mgr Grandin, dans la leçon d'histoire que nous avons déjà citée à plusieurs reprises disait :

« Le R. P. Husson, de la rivière la Paix, racontait naguère le fait suivant :

« Des Castors ont dit, ces dernières années, qu'il y a longtemps, un de leurs camps fut visité par un revenant. Un fantôme blanc rôdait le soir et la nuit autour de leurs tentes. Tout le monde craignait. Des chiens avaient disparu. Nul n'osait sortir de sa loge dans l'obscurité. Un soir, un sauvage dont le chien avait été enlevé, chargea son fusil et se mit à l'affût. Il vit le fantôme, tira dessus et se blottit au fond de sa loge. Le lendemain, on trouva dans le bois le cadavre d'un homme frappé d'une balle ; cet homme était enveloppé d'un lambeau de tente ; les doigts d'un de ses pieds manquaient ; il ne ressemblait pas aux autres sauvages ; nul ne le connaissait. Par crainte d'être poursuivis ou inquiétés pour meurtre, ceux qui firent cette découverte gardèrent là-dessus un silence d'airain.

« Il advint que des voyageurs, parlant du vieux temps et des vieux voyageurs renommés dans le pays, mentionnèrent la mystérieuse aventure du Fr. Alexis et de l'Iroquois, à qui il

---

1. Archives de l'archevêché de St-Boniface.

2. *Apôtres Inconnus*, p. 250.

manquait des orteils. Les sauvages Castors eurent vent de ce rapport, et, de Pierre à Paul puis à Jean, l'affaire parvint jusqu'à ceux qui avaient découvert le fantôme blanc : un vrai homme en chair et en os, habillé d'un lambeau de tente et privé d'orteils [1] ».

Et voici les conclusions que tirait Mgr Grandin, et qu'avec lui ont tirées tous les missionnaires :

Après avoir continué à se mal conduire avec la pauvre orpheline, l'Iroquois l'aura tuée à son tour et puis mangée aussi. Il aura ensuite vécu misérablement de chasse et de rapine, jusqu'au soir où la balle du Castor le frappa mortellement.

« J'estime, concluait Mgr Grandin, que le Fr. Alexis est mort de la mort de Saint Jean-Baptiste, martyr de la chasteté. Je conserve ses habits et sa hache comme des reliques. »



Ces derniers mots du vénérable Evêque de Saint Albert disent assez quelle estime on avait pour le Frère Alexis, et font comprendre le deuil immense que causa sa mort. Partout où en parvint la nouvelle, ce fut une explosion de douleur.

Avant même de la connaître avec certitude, Mgr Clut terminait une lettre au Rédacteur des *Missions des Oblats* par « un cri de douloureuse angoisse [2] ».

Le P. Lecorre, écrivant de la Providence, au T. R. P. Fabre, le 25 novembre, parle des craintes que les métis lui avaient exprimées, à son passage à MacMurray, et il ajoute : « Mais qu'on était loin de prévoir l'affreux dénouement qui doit en ce moment, mon T. R. Père, vous déchirer le cœur ! [3] »

C'est naturellement au Lac la Biche que les appréhensions d'abord, la douleur ensuite, furent les plus vives. Citons la lettre que le R. P. Leduc écrivait le 10 décembre 1875 au T. R. P. Fabre :

1. *Missions des Oblats*, t. 89, pp. 77-78.
2. *Missions des Oblats*, t. 14, pp. 201-202.
3. *Missions des Oblats*, t. 14, p. 221.

« Mgr D'Anemour arrivait ici le 27 juillet : grande fête et réjouissance à la Mission. Hélas ! nous ne devions pas nous réjouir longtemps. Dès le lendemain, nous apprenions de bien tristes nouvelles au sujet du bon Fr. Alexis Reynard, en route du lac Athabaska au lac la Biche. Nous étions atterrés à la pensée que notre pauvre Frère était perdu dans la forêt immense qui nous entoure, avec son guide... Nous pensions qu'il avait dû mourir de faim et de fatigue ; mais la réalité était plus cruelle que ne la faisaient nos prévisions. Le Fr. Alexis Reynard travaillait depuis plus de vingt ans dans les Missions du Nord, avec un dévouement sans bornes ; toujours il avait été un modèle de parfait Religieux. Sa mort a été épouvantable aux yeux de la nature, mais Dieu aura reçu son fidèle serviteur [1] ».

Le P. Leduc étant allé à St-Albert, porter à Mgr Grandin la triste nouvelle, l'évêque de St-Albert écrivit, le 17 décembre (1875), au Supérieur Général :

« Depuis mon départ du lac Caribou, j'ai toujours dû garder la chambre et souvent le lit... Cette maladie a été cause que je n'ai pu préparer mon courrier d'hiver... Je ne pourrai donc pas satisfaire immédiatement à toutes mes obligations ; cependant il en est une dont je ne veux pas retarder l'accomplissement : il s'agit de donner à Votre paternité quelques notes édifiantes sur notre si digne et si regretté Frère Alexis, que j'ai pu apprécier pendant plus de huit ans [2] ».

L'écho de toutes les douleurs parvint naturellement au T. R. Père Général : voici ce qu'il en dit, en tête de la courte notice qu'il consacre au Fr. Alexis :

« Le Fr. Alexis Reynard, dont nous avons annoncé la mort tragique dans nos Annales, a laissé les regrets les plus vifs dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et particulièrement de nos missionnaires de l'Extrême-Nord américain, pour lesquels il s'est dévoué toute sa vie. Lorsque nous apprîmes la fatale nouvelle, nous avions auprès de nous deux missionnaires du Mackenzie, le R. P. Petitot et le R. P. Grouard ; leur douleur s'exprimait par de véritables lamentations, et en cela ils ne faisaient que reproduire au vif la note de toute les lettres que nous recevions dans le même temps [3] ».

1. *Missions des Oblats*, t. 14, pp. 201-202.

2. *Missions des Oblats*, t. 14, p. 221.

3. *Notices Nécrol.*, t. 3, p. 277.

En dehors même de la Congrégation des Oblats, tous ceux qui avaient connu notre Frère furent vivement peinés en apprenant sa mort. Les Sœurs Grises, d'abord, qui avaient bénéficié de son dévouement. Celles du Lac la Biche écrivaient dans leur *journal :*

« La mort tragique du bon Fr. Alexis ne fut pas seulement douloureuse pour Mgr (Faraud) et ses frères en Religion : les Sœurs prirent aussi une large part à ce deuil de famille, car ce cher défunt avait été pour elles, durant les quatre ans qu'il avait précédemment passés à N. D. des Victoires, un Frère dévoué, cherchant à leur rendre tous les services possibles ».

Au Couvent de la Providence, Sœur Ward, dans une lettre du 3 décembre 1875, disait à M. MacFarlane :

« Nous étions très inquiètes sur le sort du pauvre Fr. Alexis, mais n'aurions jamais pu songer à la terrible tragédie qui avait eu lieu. Quelle trahison de la part d'un homme qui était considéré comme faisant partie de la famille ! Pauvre Frère Alexis, quelle triste fin ! Il est vrai que son meurtrier est plus digne de compassion que lui ; car le Frère a maintenant, du moins nous l'espérons, reçu la récompense de ses longues années de dévouement, tandis que le malheureux Louis sera tourmenté par les remords tant qu'il vivra [1] ».

Celui à qui la Sœur Ward parlait ainsi avait su comprendre et partager, lui aussi, la douleur des missionnaires. « Je vous remercie, lui écrivait Mgr Faraud, le 14 juillet 1876, de ce que vous me dites au sujet de notre défunt Frère Alexis. C'est une douleur et une perte irréparables ! [2] ».

Aucune peine n'égala celle de l'Evêque d'Anemour. Toutes ses lettres de ce temps-là sont pleines des expressions de sa douleur. Nous en avons déjà cité des passages : nous ne pouvons nous empêcher d'en ajouter quelques autres.

Il l'écrit à *l'Œuvre de la Propagation de la Foi,* le 11 décembre 1875 :

---

1. Citée par le R. P. MORICE, *l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien* t. 2, p. 381.

2. Lettre conservée à St-Boniface.

« Je n'avais pas encore pu savourer le plaisir de voir arriver de nouvelles recrues pour ma Mission, que Dieu me privait de mon bras droit, en me retirant le Fr. Alexis Reynard. Depuis 24 ans, j'avais en lui un modèle de vertu et un aide dévoué. J'étais à peine arrivé à la Mission de N. D. des Victoires, que des voyageurs m'apportaient les nouvelles les plus inquiétantes au sujet de ce cher Frère. Ces inquiétudes se sont changées bientôt après en douloureuses et accablantes réalités.... Ma santé s'était un peu refaite. Cette triste nouvelle l'a de nouveau ébranlée. Il faut du sang, je le sais, il faut le sang des martyrs pour arroser les racines de la Foi dans les cœurs des nouveaux chrétiens ; il en faut aussi pour la faire germer dans ceux des infidèles, et Dieu choisit ordinairement ce qu'il y a de plus pur. C'est la loi absolue de la réhabilitation du genre humain. Ces considérations n'empêchent cependant pas le cœur du père de souffrir de terribles étreintes...»

Il l'écrit surtout à Mgr Taché, son ami de cœur et son confident habituel.

Il ne pourra pas faire la visite de son Vicariat, comme il se l'était proposé, lui dit-il le 24 décembre, car le grand malheur de la mort du Fr. Alexis l'afflige tant que sa santé en est devenue mauvaise.

Et le 1er février 1876 :

« Le souvenir de l'assassinat de ce pauvre et cher Fr. Alexis pèse sur mon cœur d'un poids immense, fait souvent à mon insu couler mes larmes et influe pour sa grosse part à l'aggravation subite d'un état assez pénible par lui-même. »

Surtout le 27 mars 1876 :

« Hélas ! oui, la mort déplorable de ce bon Fr. Alexis a été pour moi une épreuve plus forte qu'aucune que je ne connaisse dans le cours de ma vie. Ç'a été aussi une perte qui sera irréparable dans la position où je me trouve aujourd'hui... Que la volonté de Dieu soit faite pourtant, lui qui abat quand il lui plaît et relève à son gré sa pauvre créature. »

***

Disons, pour finir, les honneurs qui ont été rendus aux restes précieux de notre bien-aimé Frère.

Vers le milieu de juin 1876[1], le R. P. Husson éleva, sur le lieu du crime, un petit monument à la mémoire du Frère.

« Nous sommes arrivés, écrit-il à Mgr Clut, sur les lieux à jamais tristement célèbres, vers midi. Mon premier soin fut de me rendre à l'endroit où avaient été déposés provisoirement les ossements de notre cher Frère. En fouillant soigneusement le sable, je trouvai encore quelques ossements épars, entre autres deux éclats du crâne, l'os coronal coupé en deux et plusieurs articulations des pieds et des mains.

« Tandis que nos hommes préparaient le repas, je me rendis au premier campement où stationna l'Iroquois, alors qu'il avait déjà commis son meurtre. Ce campement se trouve sur le bord de la Rivière des Maisons, à un petit mille (1200 à 1400 m.) de la grande rivière. En cherchant soigneusement parmi les charbons et les feuilles sèches, je pus découvrir encore plusieurs fragments de côtes brûlées qui avaient échappé aux recherches réitérées du bon Fr. Alexandre. J'ai réuni avec soin tous ces fragments, j'y ai ajouté la calotte du Frère, un collet à lièvres tout couvert de sang et quelques papiers, et j'ai apporté le tout à Athabaska (Nativité).

« Avant de quitter ces lieux de si lugubre souvenir, j'ai voulu élever un bien modeste monument à la mémoire de celui que nous pleurons tous. J'ai érigé une humble Croix de bois, à quelques pas de l'endroit où fut immolé notre pauvre Frère, et au pied de cette Croix j'ai tracé cette inscription qui m'a semblé le mieux traduire les sentiments dont nous sommes tous animés pour le cher défunt :

R. I. P.
IN MEMORIA ÆTERNA ERIT JUSTUS[2]
F. ALEXIS, O. M. I.

« Ce petit travail terminé, j'ai réuni au pied de la Croix de bois tous les hommes de la berge et nous avons récité ensemble,

1. D'après une lettre de Mgr Faraud à Mgr Taché, datée du 10 juillet.
2. « Le souvenir du juste sera éternel ! ».

et non sans émotion, quelques *Pater* et *Ave* pour le repos de l'âme de notre cher Fr. Alexis ; puis nous nous sommes éloignés en silence, le cœur bien gros et les larmes aux yeux. Le P. Laity aura en dépôt ce que j'ai pu recueillir [1] ... »

Les restes vénérés du Frère, après avoir reposé pendant 54 ans dans l'humble cimetière de N. D. des Victoires, ont été transportés, en 1929, dans le cimetière de St-Albert, où dorment les corps de tant d'Oblats, et ils ont été ensevelis à côté de ceux des Pères Fafard et Marchand, deux autres victimes des sauvages. La cérémonie eut lieu, durant la retraite annuelle des Frères convers et en leur présence, le 27 juin, présidée par le R. P. Beys, provincial. Sur la nouvelle tombe, une modeste pierre porte cette inscription française et anglaise :

ICI REPOSENT LES RESTES DU FR. ALEXIS O. M. I. TUÉ PAR SON GUIDE IROQUOIS EN 1875 R. I. P.	HERE LIE THE REMAINS OF BROTHER ALEXIS O. M. I. MURDERD BY HIS IROQUOIS GUIDE IN 1875 R. I. P.

***

Quand la nouvelle de la mort de notre Frère parvint à sa famille et à son pays, l'émotion fut très vive dans la petite vallée. Le peuple n'hésite pas dans la manifestation de ses sentiments : pour lui, sans le moindre doute, le Fr. Alexis était un martyr, et l'on devait lui faire un triomphe. Les rues de la nouvelle paroisse à laquelle appartenait le mas de Crouzet, les Salles-de-Gagnières, furent bientôt pavoisées : le rouge, symbole du sang versé, dominait parmi les couleurs. A l'église on voulait que fût chantée la messe des Martyrs : le Curé maintint les règles de la Liturgie et l'on chanta une messe de *Requiem ;*

1. *Missions des Oblats*, t. 16, pp. 81-82.

mais toute l'église et le catafalque en particulier furent ornés de fleurs rouges [1].

*
* *

« Honneur à notre bon Frère Alexis !... Il a été martyr du devoir pendant sa vie et à l'heure de sa mort. Daigne le Seigneur le couronner à l'égal des martyrs de la Foi. Donner sa vie, dans l'un et l'autre cas, n'est-ce pas faire un acte de charité parfaite ? *Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis !* [2].

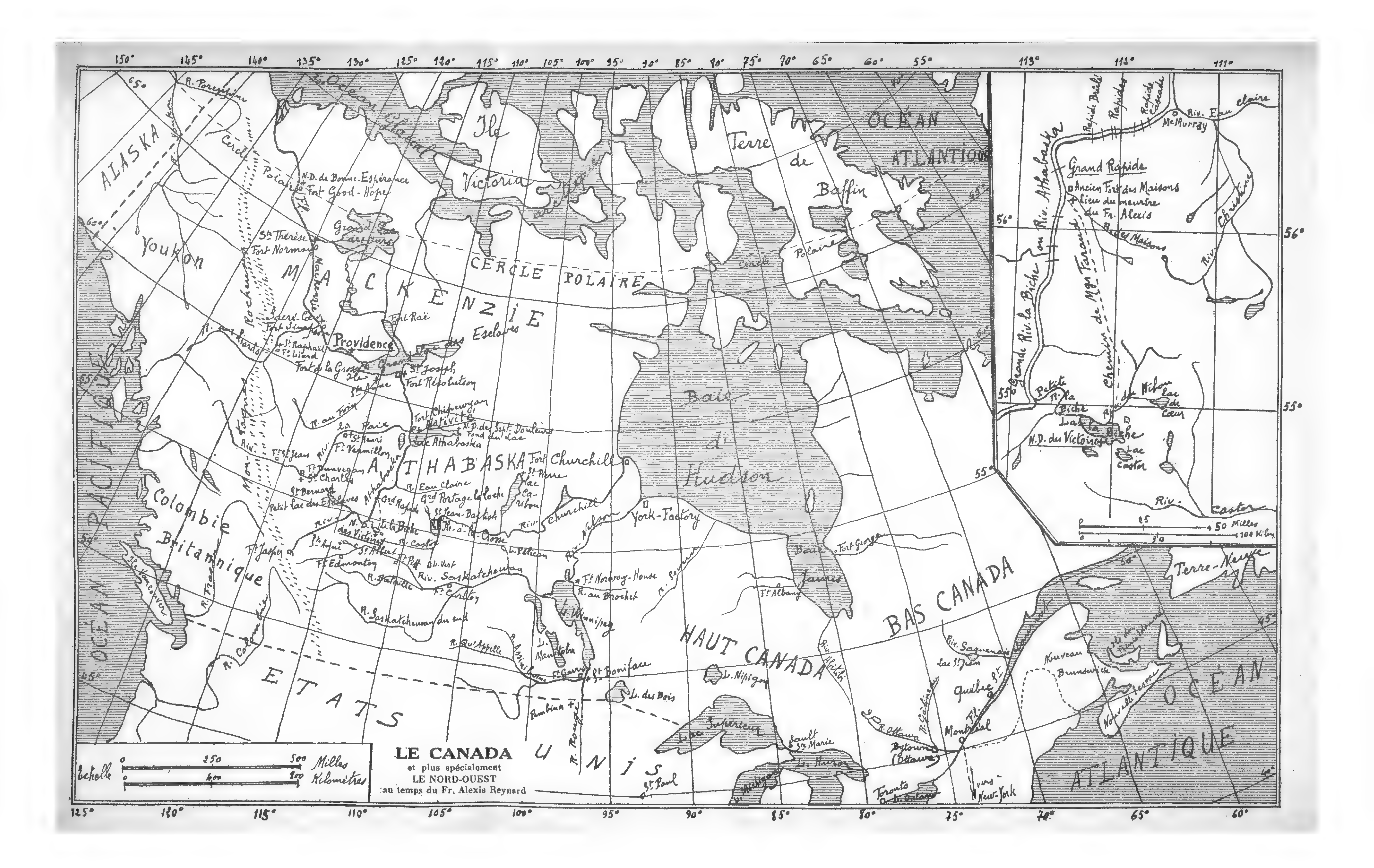
C'est par ces mots que le T. R. P. Fabre achevait, le 11 octobre 1876, la courte Notice Nécrologique consacrée à notre Frère. Nous espérons que son souhait aura été réalisé ; une âme dont la pureté fut si parfaite et la charité si ardente n'a pu que recevoir là-haut l'accueil promis par le Sauveur au serviteur vigilant : « Viens, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Maître ! » [3].

---

1. Témoignage des anciens du pays.

2. Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime ». (*Saint Jean*, XV, 13).

3. *Saint Mathieu*, XXV, 21.



LE CANADA
et plus spécialement
LE NORD-OUEST
au temps du Fr. Alexis Reynard

APPENDICE

LA CONGRÉGATION DES MISSIONNAIRES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

Le Fondateur.

La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée fut fondée à Aix, en 1816, par un prêtre de cette ville, l'abbé Charles-Joseph-Eugène de Mazenod.

Descendant d'une famille de haute noblesse, qui avait donné à la France des prélats, des amiraux, des magistrats, Eugène de Mazenod était né le 1er août 1782. Chassé, avec ses parents, du domaine ancestral, par la Révolution française, il passa son adolescence en Italie, à Turin, à Naples, à Venise, à Palerme. Rentré en France, comme il manifestait le désir d'être prêtre, un de ses oncles lui fit observer qu'en suivant l'attrait qui le poussait vers le sacerdoce, il condamnerait à s'éteindre le nom des aïeux. « Rien ne ferait plus d'honneur à notre famille, répondit-il, que de finir par un prêtre. »

Le 21 décembre 1811, après de brillantes études au grand séminaire de St-Sulpice, à Paris, il fut ordonné prêtre par Mgr Demandolx, évêque d'Amiens.

Déclinant l'offre que lui fit immédiatement le prélat de le nommer son vicaire général, Eugène de Mazenod revint dans sa ville natale, afin de s'y consacrer tout entier au service de la jeunesse et des pauvres. Les populations ouvrières l'entendirent prêcher chaque dimanche en leur langue provençale. Les malades, les prisonniers, les pauvres honteux reçurent ses visites assidues et ses aumônes.

Une épidémie de typhus, où il multiplia son zèle, le conduisit au bord de la tombe. Tout espoir humain était perdu, lorsque les prières universelles de la ville d'Aix lui obtinrent le retour à la santé.

Par reconnaissance pour ce miracle, le Père de Mazenod résolut de se consacrer plus entièrement encore au service des pauvres, en faisant appel à des compagnons embrasés de la même ardeur que lui-même pour les âmes abandonnées.

Son appel fut entendu, et, le 25 janvier 1816, une petite communauté se réunit dans un ancien couvent de Carmélites, où ne subsistaient qu'un délabrement et une pauvreté extrêmes. A la société naissante, le fondateur proposa la devise qui fait la fierté des Oblats : *Evangelizare pauperibus misit me : Il m'a envoyé évangéliser les pauvres.* Pour costume apostolique, il fut décidé que les missionnaires porteraient la simple soutane noire et la croix. Leur premier nom fut celui de *Missionnaires de Provence,* changé plus tard en celui d'*Oblats de Saint-Charles,* puis, en 1826, en celui d'*Oblats de Marie Immaculée,* qui leur fut imposé par le Pape Léon XII, et dont le vénéré fondateur écrivait :

« — Oblats de Marie Immaculée !... Nom qui plaît au cœur et à l'oreille ! N'est-ce pas un brevet pour le ciel ?... »

En cette année 1826, la petite Congrégation des Oblats reçut l'approbation officielle de l'Eglise, de par la volonté expresse du Souverain Pontife. Le jour à jamais mémorable de ce grand bienfait, 17 février, est resté depuis sa grande fête annuelle.

Les fruits de la haute bénédiction du Pape tombèrent, sans tarder, sur la congrégation.

En 1830, sortant des limites du sol natal, elle s'établit en Suisse.

En 1840, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande lui ouvrirent leurs portes.

L'année suivante, le Nouveau Monde l'appelait à son tour, et elle commençait, au Canada, un apostolat dont le champ devait bientôt s'étendre jusqu'aux rivages de l'Océan Pacifique et de l'Océan Glacial Arctique.

En 1847, elle entrait dans l'Ile de Ceylan, la *Perle de l'Océan Indien.*

En 1851, l'Afrique du Sud implorait son dévouement en faveur des pauvres *Noirs,* Cafres, Zoulous, Basutos...

Ainsi le vénéré fondateur, qui était devenu évêque de Marseille, voyait lui-même sa Congrégation couvrir l'univers. Il eut également le bonheur de donner la consécration épiscopale à six de ses enfants auxquels l'Eglise confiait déjà des diocèses ou des vicariats apostoliques.

Il mourut le 21 mai 1861, à l'âge de 79 ans, achevant par une sainte mort une vie pleine de vertus et de mérites. Ses fils espèrent le voir un jour placé au rang des Saints.

La Congrégation et ses œuvres.

La famille des Oblats de Marie Immaculée compte aujourd'hui *plus de 3.000 membres,* Pontifes, simples prêtres ou frères coadjuteurs, qui travaillent avec le même zèle et la même abnégation dans les cinq parties du monde.

En Europe, elle évangélise la France, l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, la Pologne, la Silésie et la Tchéco-Slovaquie.

En Amérique du Nord, le Canada, les Etats-Unis et le Mexique ;

En Amérique du Sud, la Bolivie et l'Uruguay ;

En Asie, les deux plus beaux diocèses de l'île de Ceylan ;

En Afrique, presque toutes les provinces du sud ;

En Océanie, une partie de l'Australie.

La Congrégation des Oblats prépare ses futurs missionnaires dans des *Juniorats,* où se font les études secondaires ;

des *Noviciats,* où, pendant un an, on se forme à la vie religieuse ;

des *Scolasticats,* où l'on étudie, durant six années, la philosophie et la théologie.

L'*Association de Marie Immaculée* constitue, pour les personnes vivant dans le monde, une sorte de *Tiers-Ordre* de la Congrégation des Oblats, faisant part à ses membres des mérites gagnés par les missionnaires. Les Associés bénéficient de nombreuses indulgences, et chaque semaine le saint-sacrifice de la Messe est offert à leurs intentions.

Des Revues illustrées, publiées en différentes langues, racontent à leurs abonnés les travaux des Oblats dans les cinq parties du monde. Voici les titres et les adresses de quelques revues en langue française :

Petites Annales des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, 75, rue de l'Assomption, Paris (XVI[e]).

Revue Apostolique de Marie Immaculée, 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône).

L'Ami du Foyer, Juniorat de la Sainte-Famille, Saint-Boni face. Man. (Canada).

L'Apostolat des Oblats de Marie Immaculée. Chambly Bassin. P. Q. (Canada).

Pour tous renseignements sur la Congrégation, sur l'admission au Juniorat ou au Noviciat, pour recommandation aux prières des missionnaires, offrandes aux missions, honoraires de messes, inscription dans l'Association de Marie Immaculée, commandes de livres, etc., s'en remettre aux adresses données ci-dessus.

Parmi les livres publiés par les Oblats, nous recommandons spécialement :

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Aux Glaces Polaires. Indiens et Esquimaux.* (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Apôtres Inconnus. Vie anecdotique des Frères Coadjuteurs dans les Missions arctiques.*

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Femmes Héroïques. Les Sœurs Grises Canadiennes aux Glaces Polaires.*

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Sous les Feux de Ceylan. Singhalais et Tamouls.*

Mgr Grouard, O.M.I., *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans Athabaska-Mackenzie.*

R. P. Jonquet, O.M.I., *Vie de Mgr Grandin.*

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés.

Ajoutons à cette liste le délicieux ouvrage de M. Frédéric Rouquette, *L'Epopée Blanche.*

TABLE DES MATIÈRES

AUBENAS
IMPRIMERIE HABAUZIT
1931



OUVRAGES RECOMMANDÉS

Parmi les livres publiés par les Oblats, nous recommandons spécialement :

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Aux Glaces Polaires. Indiens et Esquimaux.* (Ouvrage couronné par l'Académie Française).

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Apôtres Inconnus. Vie anecdotique des Frères Coadjuteurs dans les Missions arctiques.*

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Femmes Héroïques. Les Sœurs Grises Canadiennes aux Glaces Polaires.*

R. P. Duchaussois, O.M.I., *Sous les Feux de Ceylan. Singhalais et Tamouls.*

Mgr Grouard, O.M.I., *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans Athabaska-Mackenzie.*

R. P. Jonquet, O.M.I., *Vie de Mgr Grandin.*

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés.

Ajoutons à cette liste le délicieux ouvrage de M. Frédéric Rouquette, *L'Epopée Blanche.*
